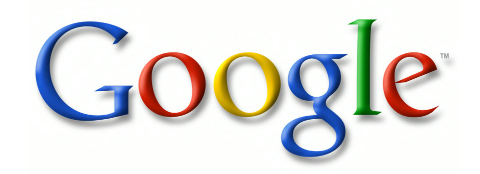
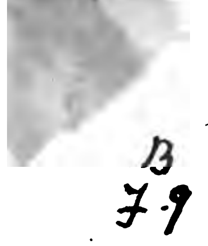
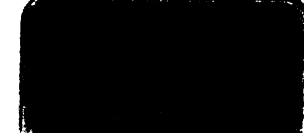





B
7.9



OEUVRES
COMPLETES
DE
M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-UNIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

DIALOGUES
ET
ENTRETIENS
PHILOSÓPHIQUES.

DIALOGUES
ET
ENTRETIENS
PHILOSOPHIQUES.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

DES ESPRITS SERFS.

B.

Si vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits?

A.

Entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, & que le père nègre qui vend son négrillon est un barbare; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval à qui je suis obligé de donner de l'avoine, si je veux qu'il me serve. (6) Je suis avec mon cheval

(6) C'est ici une autre question. Puis-je, l'esclavage étant établi dans une société, acheter un esclave, qui

à peu près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie da la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il ferait abfurde qu'il lui eût fait préfent de la faim & d'un eftomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et fi votre efclave vous eft inutile ?

A.

Je lui donnerai fa liberté fans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'efclavage de l'efprit, comment le trouvez-vous ?

fans cela deviendrait l'efclave d'un autre, que je traiterai avec humanité, à qui je rendrai la liberté lorfqu'il m'aura valu ce qu'il m'a coûté, fi alors il eft encore en état de vivre de fon travail, & à qui je ferai une penfion s'il a vieilli à mon fervice ? Je vois un efclave fur le marché, je lui dis : Mon ami, mes compatriotes font des coquins qui violent le droit naturel fans pudeur & fans remords. On va te vendre 1500 liv. je les ai, mais je ne puis faire ce facrifice pour empêcher ces gens-là de commettre un crime de plus. Si tu veux, je t'achèterai, tu travailleras pour moi, & je te nourrirai ; fi tu travailles mal, fi tu es un vaurien, je te chafferai, & tu retomberas entre les mains dont tu fors ; fi je fuis un brutal ou un tyran, fi je te donne des coups de nerf de bœuf, fi je te prends ta femme ou ta fille, tu ne me dois plus rien, tu deviens libre ; fie-toi à ma parole, je ne fais point le mal de fang-froid. Veux-tu me fuivre ? mais cachons ce traité, on ne fouffre ici entre ton efpèce & la mienne que les conventions qui font des crimes ; celles qui feraient juftes font défendues. Ce difcours ferait celui d'un homme raifonnable, mais celui qu'il aurait acheté ne ferait pas fon efclave.

A.

Qu'appelez-vous l'esclavage de l'esprit ?

B.

J'entends cet usage où l'on est de plier l'esprit de nos enfans comme les femmes caraïbes pétrissent la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces sottises dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote, pusillanime & barbare ; d'instituer enfin des lois qui empêchent les hommes d'écrire, de parler & même de penser, comme *Arnophe* veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, & faire d'*Agnès* une imbécille afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles lois en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon île après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances & les lois à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non, sans doute, & il faut punir le séditieux téméraire ; mais parce que les hommes

peuvent abuſer de l'écriture, faut-il leur en interdire l'uſage ? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher ? on dit des ſottiſes & des injures, faut-il défendre de parler ? chacun peut écrire chez nous ce qu'il penſe à ſes riſques & à ſes périls : c'eſt la ſeule manière de parler à ſa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous ſiffle ; ſi ſéditieuſement, elle vous punit ; ſi ſagement & noblement, elle vous aime & vous récompenſe. La liberté de parler aux hommes avec la plume eſt établie en Angleterre comme en Pologne ; elle l'eſt dans les Provinces-Unies ; elle l'eſt enfin dans la Suède qui nous imite : elle doit l'être dans la Suiſſe, ſans quoi la Suiſſe n'eſt pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes, ſans celle d'expliquer ſa penſée.

C.

Et ſi vous étiez né dans Rome moderne !

A.

J'aurais dreſſé un autel à *Cicéron* & à *Tacite*, gens de Rome l'ancienne. Je ſerais monté ſur cet autel ; & le chapeau de *Brutus* ſur la tête, & ſon poignard à la main, j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunat, comme fit *Nicolas Rienzi*.

C.

Et vous auriez fini comme lui ?

A.

Peut-être ; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inſpira l'eſclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémiſſais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaiſſeau pour aller deſſiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquiſiteurs dans les pays où l'homme eſt aſſervi par ces monſtres. Mon héros eſt l'amiral *Blake*. Envoyé par *Cromwell* pour ſigner un traité avec *Jean de Bragance* roi de Portugal, ce prince s'excuſa de conclure, parce que le grand-inquiſiteur ne voulait pas ſouffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laiſſez-moi faire, lui dit *Blake*, il viendra ſigner le traité ſur mon bord. Le palais de ce moine était ſur le Tage, vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges ; l'inquiſiteur vient lui demander pardon & ſigne le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire : il aurait dû défendre à tous les inquiſiteurs de tyranniſer les ames, & de brûler les corps, comme les Perſans, enſuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de ſacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme, & comme tous les hommes par-

leraient, s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre-humain ?

C.

Vous me ferez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour, & qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

DIXIÈME ENTRETIEN.

Sur la religion.

C.

PUISQUE vous croyez que le partage du brave homme est d'expliquer librement ses pensées, vous voulez donc qu'on puisse tout imprimer sur le gouvernement & sur la religion ?

A.

Qui garde le silence sur ces deux objets, qui n'ose regarder fixement ces deux pôles

de la vie humaine, n'eſt qu'un lâche. Si nous n'avions pas ſu écrire, nous aurions été opprimés par *Jacques II*, & par ſon chancelier *Jeffreys*; & milord de *Kenterbury* nous ferait donner le fouet à la porte de ſa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la ſeconde.

C.

Quoi! écrire contre la religion de ſon pays!

B.

Hé, vous n'y penſez pas, M. *C*; ſi les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur; ils firent l'évangile de *Marie*, celui de *Jacques*, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de *Barnabé*, de *Luc*, de *Jean*, de *Matthieu*, de *Marc*; ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de JESUS à un roitelet d'Edeſſe, celles de *Pilate* à *Tibère*, de *Paul* à *Sénèque*, & les prophéties des ſybilles en acroſtiches, & le ſymbole des douze apôtres, & le teſtament des douze patriarches, & le livre d'*Enoch*, & cinq ou ſix apocalypſes, & de fauſſes conſtitutions apoſtoliques, &c. &c. Que n'écrivirent-ils point? pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue?

C.

DIEU me préſerve de proſcrire cette liberté précieuſe: mais j'y veux du ménagement comme dans la converſation des honnêtes gens; chacun y dit ſon avis, mais perſonne n'inſulte la compagnie.

que la morale a de plus épuré,
ent le contraire du fameux
jésuites. *Quand tu seras en*
est bonne ou mauvaise, abs-
e.

nul philosophe, nul législa-
n dit, ni pu dire qui l'em-
xime. Si après cela, des
chinois ont ajouté à l'ado-
à la doctrine de la vertu,
ques, des apparitions, des
tions, des prodiges, des
pulaires; s'ils ont voulu
que de certains alimens en
re & de *Confutzée*; s'ils ont
uits de tous les secrets de
eux grands hommes; s'ils
ents ans pour savoir com-
ait été fait ou engendré;
es pratiques superstitieuses
dans leurs poches l'argent
s'ils ont établi leur gran-
la sottise de ces ames peu
ils ont armé des fanatiques
inventions par le fer &
est indubitable qu'il a fallu
urs. Quiconque a écrit en
naturelle & divine, contre
de la religion sophistique,
ae sa patrie.

C.

iteurs ont été mal ré-
cuits ou empoisonnés,

A.

Je ne demande pas qu'on insulte la société, mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine, (car c'est de quoi chaque nation se pique) cent mille volumes lancés contr'elle ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelotes de neige n'ébranleront des murailles d'airain ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, comme vous savez : comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire ?

Mais si des fanatiques ou des fripons, ou gens qui possèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure & simple ; si par hasard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des lois sacrées, des mystères impertinens à la morale divine des *Zoroastre* & des *Confutzée*, le genre-humain ne doit-il pas des grâces à ceux qui nettoieraient le temple de DIEU des ordures que ces malheureux y auront amassées ?

B.

Vous me paraissez bien savant ; quels sont donc ces préceptes de *Zoroastre* & de *Confutzée ?*

A.

Confutzée ne dit point : *Ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.* Il dit : *Fais ce que tu veux qu'on te fasse, oublie les injures & ne te souviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une seule loi de *Zoroastre* ;

qui comprend ce que la morale a de plus épuré, & qui eſt juſtement le contraire du fameux probabiliſme des jéſuites. *Quand tu ſeras en doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, abſtiens-toi de la faire.*

Nul moraliſte, nul philoſophe, nul légiſlateur n'a jamais rien dit, ni pu dire qui l'emporte ſur cette maxime. Si après cela, des docteurs perſans ou chinois ont ajouté à l'adoration d'un DIEU & à la doctrine de la vertu, des chimères fantaſtiques, des apparitions, des viſions, des prédictions, des prodiges, des poſſeſſions, des ſcapulaires; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de *Zoroaſtre* & de *Confutzée*; s'ils ont prétendu être inſtruits de tous les ſecrets de la famille de ces deux grands hommes; s'ils ont diſputé trois cents ans pour ſavoir comment *Confutzée* avait été fait ou engendré; s'ils ont inſtitué des pratiques ſuperſtitieuſes qui feſaient paſſer dans leurs poches l'argent des ames dévotes; s'ils ont établi leur grandeur temporelle ſur la ſottiſe de ces ames peu ſpirituelles; ſi enfin ils ont armé des fanatiques pour ſoutenir leurs inventions par le fer & par les flammes, il eſt indubitable qu'il a fallu réprimer ces impoſteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle & divine, contre les déteſtables abus de la religion ſophiſtique, a été le bienfaiteur de ſa patrie.

C.

Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompenſés. Ils ont été cuits ou empoiſonnés,

ou ils sont morts en l'air, & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres religieuses depuis que les gouvernemens ont été assez sages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais, pour l'honneur de la raison, qu'on l'abolît au lieu de la réprimer; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un curé qui tient registre des naissances & des morts, qui ramasse des aumônes pour les pauvres, qui console les malades, qui met la paix dans les familles : mais à quoi sont bons des théologiens? Qu'en reviendra-t-il à la société, quand on aura bien su qu'un ange est infini, *secundum quid*, que *Scipion* & *Caton* sont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, & qu'il y a une différence essentielle entre catégorématique & syncatégorématique?

N'admirez-vous pas un *Thomas d'Aquin*, qui décide que les *parties irascibles & concupiscibles ne sont pas parties de l'appétit intellectuel?* Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, & cinq cents mille hommes les étudient!

Les théologiens ont long-temps recherché si DIEU peut être citrouille & scarabée, si quand on a reçu l'eucharistie, on la rend à la garde-robe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands hommes ; c'eſt ſur quoi un écrivain, ami de la raiſon, a dit pluſieurs fois que notre grand mal eſt de ne pas ſavoir encore à quel point nous ſommes au-deſſous des Hottentots ſur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans pluſieurs arts, & nous ſommes des brutes en cette partie, ſemblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encore que de la fange.

Qui le croirait ? un fou, après avoir répété toutes les bêtiſes ſcolaſtiques pendant deux ans, reçoit ſes grelots & ſa marotte en cérémonie, il ſe pavane, il décide ; & c'eſt cette école de Bedlam qui mène aux honneurs & aux richeſſes. *Thomas* & *Bonaventure* ont des autels, & ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot & la ſcie, ſont inconnus.

A.

Il faut abſolument qu'on détruiſe la théologie comme on a détruit l'aſtrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée. (7)

C.

Détruiſons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, & n'y laiſſons que les roſſignols ; conſervons l'utile & l'agréable,

(7) Eſpèce d'inquiſition d'État établie en Angleterre ſous *Henri VIII*, & détruite en 1641 ſous *Charles I*.

c'est-là tout l'homme : mais pour tout ce qui est dégoûtant & venimeux, je consens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte de parlement, bien dépendante du souverain, voilà ce qu'il nous faut ; & tolérons toutes les autres. (8) Nous ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres & tolérans.

C.

Je lisais l'autre jour un poëme français sur la grâce, poëme didactique & un peu soporatif, attendu qu'il est monotone. L'auteur, en parlant de l'Angleterre à qui la grâce de DIEU est refusée, (quoique votre monarque se dise roi par la grâce de DIEU tout comme un autre) l'auteur, dis-je, s'exprime ainsi en vers assez plats :

Cette île de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière ;
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions. . . ;
Oui, nous sommes, Seigneurs, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle !
La France est aujourd'hui ton royaume fidelle.

(8) Les Etats-Unis de l'Amérique ont été plus loin ; il n'y a chez eux aucune religion nationale ; mais quelques-uns de ces états ont fait une faute en excluant les prêtres des fonctions publiques ; c'est leur dire de se réunir & de former *imperium in imperio*. Dans un pays

A:

Voilà un plaisant original avec sa pépinière & ses rayons *clairs !* un français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il semble qu'il s'agisse ici d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres. En quoi, s'il vous plaît, la France est-elle le royaume *fidelle de la doctrine éternelle ?* Est-ce dans le temps qu'une bulle ridicule, fabriquée à Paris dans un collége de jésuites, & scellée à Rome par un collége de cardinaux, a divisé toute la France, & fait plus de prisonniers & d'exilés qu'elle n'avait de soldats ? O le royaume fidelle !

Que l'église anglicane réponde, si elle veut, à ces rimeurs de l'église gallicane : pour moi je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous *ce temps jadis où brilla tant de lumière.* Était-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des italiens, & imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joie ? Etait-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines & de miracles ? Ce plat poëte est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs*, pour qu'elle aperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter : ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoient vingt mille livres sterling à Rome toutes les années, & que les anglicans, qui

bien gouverné un prêtre ne doit avoir ni plus de privilèges ni moins de droits qu'un géomètre ou un métaphysicien. Les droits de citoyen n'ont rien de commun avec l'emploi qu'un homme fait de l'esprit que la nature lui a donné.

payaient autrefois le denier de *St Pierre*, étaient plongés alors dans la plus ſtupide barbarie.

B.

C'eſt très-bien dit : la religion ne conſiſte point du tout à faire paſſer ſon argent à Rome. C'eſt une vérité reconnue non-ſeulement de ceux qui ont briſé ce joug, mais encore de ceux qui le portent.

A.

Il faut abſolument épurer la religion ; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyſerait les rayons du ſoleil, qu'on électriſerait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation univerſelle, loi qui préſide à l'univers! Il eſt temps que des hommes ſi éclairés ne ſoient pas eſclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des ſciences obligée de ſe conformer à la déciſion d'une congrégation du St Office.

La théologie n'a jamais ſervi qu'à renverſer les cervelles & quelquefois les Etats. Elle ſeule fait les athées ; car le grand nombre de petits théologiens qui eſt aſſez ſenſé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en fait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. La théologie, diſent-ils, eſt, ſelon la ſignification du mot, *la ſcience de* DIEU or, les poliſſons qui ont profané cette ſcience ont donné de DIEU des idées abſurdes ; & de-là ils concluent que la Divinité eſt une

chimère, parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être ſaigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'eſt nier la connaiſſance du cours des aſtres, parce qu'il y a eu des aſtrologues; c'eſt nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimiſtes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encore plus ignorans que ces petits théologiens, diſent : Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en DIEU, pourquoi y croirions-nous ?

Mes amis, une fauſſe ſcience fait les athées; une vraie ſcience proſterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juſte & ſage celui que la théologie a rendu inique & inſenſé.

Voilà à peu près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau, & j'en ai fait ma profeſſion de foi.

B.

En vérité, c'eſt celle de tous les honnêtes gens.

ONZIÈME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

NOUS avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près; & les hommes ſont bien inſenſés d'aimer mieux aller à la chaſſe, ou jouer au piquet, que de s'inſtruire

ſur des objets ſi importans. Notre premier deſſein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, nous n'en avons pas encore parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre ?

B.

Vous m'embarraſſez ; mais enfin de *Groot* ou *Grotius* en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cents auteurs grecs ou latins, & même des auteurs juifs.

A.

Croyez-vous que le prince *Eugène* & le duc de *Malborough* l'euſſent étudié, quand ils vinrent chaſſer les Français de cent lieues de pays ? le droit de la paix, je le connais aſſez : c'eſt de tenir ſa parole, & de laiſſer tous les hommes jouir des droits de la nature ; mais pour le droit de la guerre, je ne ſais ce que c'eſt. Le code du meurtre me ſemble une étrange imagination. J'eſpère que bientôt on nous donnera la juriſprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur ſi ancienne, ſi univerſelle de la guerre, avec les idées du juſte & de l'injuſte ? avec cette bienveillance pour nos ſemblables, que nous prétendons être née avec nous ? avec le *to Kalon*, le beau & l'honnête ?

B.

N'allons pas ſi vîte. Ce crime qui conſiſte à commettre un ſi grand nombre de crimes

en front de bandière, n'est pas si universel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les brames & les primitifs nommés *quakers* n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui sont au-delà du Gange versent très-rarement le sang; & je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à peu près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaspe furent bien surpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Plusieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Espagnols vinrent les attaquer l'évangile à la main.

Il n'est point dit que les Cananéens eussent jamais fait la guerre à personne, lorsqu'une horde de juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes sur les corps de leurs maris, & les enfans sur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes ?

A.

Comme les médecins rendent raison de la peste, des deux véroles & de la rage. Ce sont des maladies attachées à la constitution de nos organes. On n'est pas toujours attaqué de la rage & de la peste; il suffit souvent qu'un ministre d'État enragé ait mordu un autre ministre, pour que la rage se communique dans trois mois à quatre ou cinq cents mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques

remèdes. En connaissez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'est emparée, la crainte & la pitié. La crainte nous oblige souvent à faire la paix ; & la pitié que la nature a mise dans nos cœurs comme un contre-poison contre l'héroïsme carnassier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même est d'user envers eux de miséricorde, afin qu'ils servent sans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je sais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait sentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations subjuguées. A cela je n'ai autre chose à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, composée par un français qui pense profondément :

La loi de l'univers est malheur aux vaincus.

J'ai dompté un cheval : si je suis sage, je le nourris bien, je le caresse & je le monte ; si je suis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'est pas consolant ; car enfin nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais, vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois, ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs : une poignée de francs a soumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont tour à tour subjugué l'Espagne. Enfin, de la Chine à Cadix, presque tout l'uni-

vers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui ſoit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des lois qu'après la victoire, c'eſt-à-dire, après la rapine ; & ces lois, ils les ont faites préciſément pout ſoutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, ſi quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ſes lois ?

A.

Je ne dirais rien ; je tâcherais de le tuer à ſa deſcente dans ma patrie ; s'il me tuait, je n'aurais rien à répliquer : s'il me ſubjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien ſervir.

B.

Voilà de triſtes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre, point de droit des gens ?

A.

J'en ſuis fâché ; mais il n'y en a point d'autres que de ſe tenir continuellement ſur ſes gardes. Tous les rois, tous les miniſtres penſent comme moi ; & c'eſt pourquoi douze cents mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en temps de paix.

Qu'un prince licencie ſes troupes, qu'il laiſſe tomber ſes fortifications en ruines, & qu'il paſſe ſon temps à lire *Grotius*, vous verrez ſi dans un an ou deux il n'aura pas perdu ſon royaume.

C.

Ce sera une grande injustice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun, sinon de se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins. Alors l'ambition est contenue par l'ambition ; alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne se déchirent que lorsqu'ils ont à disputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains ces grands législateurs !

A.

Ils fesaient des lois, vous dis-je, comme les Algériens assujettissent leurs esclaves à la règle ; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage, leur loi était l'épée. Voyez le grand *César*, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reste apprenne à être plus souple ; ensuite quand toute la nation est bien apprivoisée, viennent les lois & les beaux règlemens. On bâtit des cirques, des amphithéâtres ; on elève des aqueducs, on construit des bains publics, & les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des lois qu'on obſerve. Par exemple, on fait une trève de quelques jours pour enterrer ſes morts. On ſtipule qu'on ne ſe battra pas dans un certain endroit. On accorde une capitulation à une ville aſſiégée; on lui permet de racheter ſes cloches. On n'éventre point les femmes groſſes, quand on prend poſſeſſion d'une place qui s'eſt rendue. Vous faites des politeſſes à un officier bleſſé qui eſt tombé entre vos mains; & s'il meurt, vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce ſont-là les lois de la paix, les lois de la nature, les lois primitives qu'on exécute réciproquement? La guerre ne les a pas dictées; elles ſe font entendre malgré la guerre; & ſans céla les trois quarts du globe ne feraient qu'un déſert couvert d'oſſemens.

Si deux plaideurs acharnés, & prêts d'être ruinés par leurs procureurs, font entr'eux un accord qui leur laiſſe à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une *loi du barreau?* Si une horde de théologiens, allant faire brûler en cérémonie quelques raiſonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à ſon tour, s'ils font grâce pour qu'on la leur faſſe, direz-vous que c'eſt-là une loi théologique? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt, malgré la théologie. Il en eſt de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne



fait pas, c'eſt le beſoin & l'intérêt qui l'arrêtent. La guerre, vous dis-je, eſt une maladie affreuſe qui ſaiſit les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi! vous n'admettez point de guerre juſte ?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette eſpèce; cela me paraît contradictoire & impoſſible.

B.

Quoi! lorſque le pape *Alexandre VI* & ſon infame fils *Borgia* pillaient la Romagne, égorgeaient, empoiſonnaient tous les ſeigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monſtres ?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient des monſtres qui feſaient la guerre ? ceux qui ſe défendaient la ſoutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offenſives; la défenſive n'eſt autre choſe que la réſiſtance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes ſe diſputent un héritage, leur droit eſt litigieux, leurs raiſons ſont également plauſibles; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre eſt juſte des deux côtés.

A.

C'eſt vous qui vous moquez. Il eſt impoſſible phyſiquement que l'un des deux n'ait pas tort;

tort ; & il eſt abſurde & barbare que des nations périſſent, parce que l'un de ces deux princes a mal raiſonné. Qu'ils ſe battent en champ clos, s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier ſoit immolé à leurs intérêts, voilà où eſt l'horreur. Par exemple, l'archiduc *Charles* diſpute le trône d'Eſpagne au duc d'*Anjou*, & avant que le procès ſoit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cents mille hommes. Je vous demande ſi la choſe eſt juſte ?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelqu'autre biais pour accommoder le différend.

C.

Il était tout trouvé ; il fallait s'en rapporter à la nation ſur laquelle on voulait régner. La nation eſpagnole diſait : Nous voulons le duc d'*Anjou* ; le roi ſon grand-père l'a nommé héritier par ſon teſtament, nous y avons ſouſcrit, nous l'avons reconnu pour notre roi ; nous l'avons ſupplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'oppoſer à la loi des vivans & des morts eſt viſiblement injuſte.

B.

Fort bien. Mais ſi la nation ſe partage ?

A.

Alors, comme je vous le diſais, la nation & ceux qui entrent dans la querelle ſont malades de la rage. Ses horribles ſymptômes durent douze ans juſqu'à ce que les enragés épuiſés, n'en pouvant plus, ſoient forcés de s'accorder.

Le hasard, le mélange de bons & de mauvais succès, les intrigues, la lassitude ont éteint cet incendie, que d'autres hasards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalousie, l'espérance avaient allumé. La guerre est comme le mont Vésuve; ses éruptions engloutissent des villes, & ses embrasemens s'arrêtent. Il y a des temps où les bêtes féroces, descendues des montagnes, dévorent une partie de vos travaux, ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeste condition que celle des hommes!

A.

Celle des perdrix est pire; les renards, les oiseaux de proie les dévorent, les chasseurs les tuent, les cuisiniers les rôtissent, & cependant il y en a toujours. La nature conserve les espèces, & se soucie très-peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'est pas moi qui suis dur, c'est la destinée. Vos moralistes font très-bien de crier toujours: « Misérables mortels, soyez justes & » bienfesans; cultivez la terre & ne l'ensanglantez pas. Princes, n'allez pas dévaster » l'heritage d'autrui, de peur qu'on ne vous » tue dans le vôtre; restez chez vous, pauvres » gentillâtres, rétablissez votre masure; tirez » de vos fonds le double de ce que vous en

» tiriez ; entourez vos champs de haies vives ;
» plantez des mûriers, que vos sœurs vous
» fassent des bas de soie ; améliorez vos vignes ;
» & si des peuples voisins veulent venir boire
» votre vin malgré vous, défendez-vous avec
» courage ; mais n'allez pas vendre votre sang
» à des princes qui ne vous connaissent pas,
» qui ne jetteront jamais sur vous un coup
» d'œil, & qui vous traitent comme des chiens
» de chasse qu'on mène contre le sanglier, &
» qu'on laisse ensuite mourir dans un chenil. »

Ces discours feront peut-être impression sur trois ou quatre têtes bien organisées, tandis que cent mille autres ne les entendront seulement pas, & brigueront l'honneur d'être lieutenant de houssards.

Pour les autres moralistes à gages que l'on nomme *prédicateurs*, ils n'ont jamais seulement osé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits sensuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématisent l'amour, & au sortir de la chaire où ils ont crié, gesticulé & sué, ils se font essuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonnent à prouver des mystères dont ils n'ont pas la plus légère idée ; mais ils se gardent bien de décrier la guerre, qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes, tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévastation, la destruction. Au contraire ces bons prêtres bénissent en cérémonie les étendards du meurtre ; & leurs confrères



chantent pour de l'argent des chanſons juives ; quand la terre a été inondée de ſang.

B.

Je ne me ſouviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe & argumentant *Bourdaloue*, le premier qui ait mis les apparences de la raiſon dans ſes ſermons ; je ne me ſouviens point, dis-je, d'avoir lu une ſeule page contre la guerre.

L'élégant & doux *Maſſillon*, en béniſſant les drapeaux du régiment de *Catinat*, fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. « Ce déſir, dit-il, de voir » vos ſervices récompenſés, s'il eſt modéré, » s'il ne vous porte pas à vous frayer des » routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, » n'a rien dont la morale chrétienne puiſſe être » bleſſée. » Enfin il prie DIEU d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de *Catinat*. « O mon DIEU, faites-le précéder tou- » jours de la victoire & de la mort ; répan- » dez ſur ſes ennemis les eſprits de terreur » & de vertige. » J'ignore ſi la victoire peut précéder un régiment, & ſi DIEU répand des eſprits de vertige ; mais je ſais que les prédicateurs autrichiens en diſaient autant aux cuiraſſiers de l'empereur, & que l'ange exterminateur ne ſavait auquel entendre.

A.

Les prédicateurs juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs pſeaumes ſont remplis. Il n'eſt queſtion que de mettre l'épée divine ſur

ſa cuiſſe, d'éventrer les femmes, d'écraſer les enfans à la mamelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ſes campagnes, il fut l'ange exterminé ; & les Juifs, pour prix de leurs pſeaumes, furent toujours vaincus & eſclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un *Aaron*, qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'arabes, juſqu'au prédicant *Jurieu*, prophète d'Amſterdam. Les négocians de cette ville, auſſi ſenſés que ce pauvre garçon était fou, le laiſſaient dire, & vendaient leur girofle & leur cannelle.

C.

Hé bien, n'allons point à la guerre, ne nous feſons point tuer au haſard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appelés *conquérans*.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

Et du droit de la perfidie, qu'en dirons-nous ?

A.

Comment, par *St George !* je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchiſme avez-vous lu ce devoir du chrétien ?

B.

Je le trouve par-tout. La première chose que fait *Moïse* avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens, pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert ? Cette perfidie n'est à la vérité accompagnée que d'un larcin ; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'*Aod*, de *Judith*, sont très-renommées. Celles du patriarche *Jacob* envers son beau-père & son frère, ne sont que des tours de maître *Gonin*, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de *David*, qui s'étant associé quatre cents coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé *Akis*, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient sous la sauvegarde de ce roitelet, & lui fesait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet *Saül*. Vive sur-tout sa perfidie envers le bon homme *Uriah* ! Vive celle du sage *Salomon*, inspiré de DIEU, qui fit massacrer son frère *Adonias* après avoir juré de lui conserver la vie !

Nous avons encore des perfidies très-renommées de *Clovis*, premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup servir à perfectionner la morale. J'estime sur-tout sa conduite envers les assassins d'un *Renomer*, roi du Mans (supposé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans.) Il fit marché avec de braves assassins pour tuer ce roi par derrière,

& les paya en fauſſe monnaie : mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit aſſaſſiner pour rattraper ſa monnaie de billon.

Preſque toutes nos hiſtoires ſont remplies de pareilles perfidies commiſes par des princes, qui tous ont bâti des égliſes, & fondé des monaſtères.

Or, l'exemple de ces braves gens doit certainement ſervir de leçon au genre-humain : car où en chercherait-il, ſi ce n'eſt dans les oints du Seigneur ?

A.

Il m'importe fort peu que *Clovis* & ſes pareils aient été oints ; mais je vous avoue que je ſouhaiterais, pour l'édification du genre-humain, qu'on jetât dans le feu toute l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique. Je n'y vois guère que les annales des crimes ; & ſoit que ces monſtres aient été oints ou ne l'aient pas été, il ne réſulte de leur hiſtoire que l'exemple de la ſcélérateſſe.

Je me ſouviens d'avoir lu autrefois l'hiſtoire du grand ſchiſme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puiſque la papauté a ſubſiſté au milieu d'un débordement ſi long & ſi vaſte de tous les crimes, puiſque les archives de ces horreurs n'ont corrigé perſonne, je conclus que l'hiſtoire n'eſt bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait

mieux ; on y est maître du moins de feindre des exemples de vertu : mais *Homère* n'a jamais imaginé une seule action vertueuse & honnête dans tout son roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le roman de Télémaque s'il n'était pas tout en digressions & en déclamations. Mais, puisque vous m'y faites songer, voici un morceau de Télémaque, concernant la perfidie, sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce roman au livre XX, *Adraste*, roi des Dauniens, ravit la femme d'un nommé *Dioscore*. Ce *Dioscore* se réfugie chez les princes grecs, & n'écoutant que sa vengeance, il leur offre de tuer le ravisseur leur ennemi. *Télémaque*, inspiré par *Minerve*, leur persuade de ne point écouter *Dioscore*, & de le renvoyer pieds & poings liés au roi *Adraste*. Comment trouvez-vous cette décision du vertueux *Télémaque* ?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment *Minerve*, c'était *Tisiphone* qui l'inspirait. Comment ! renvoyer ce pauvre homme, afin qu'on le fasse mourir dans les tourmens, & qu'*Adraste* ressemble en tout à *David*, qui jouissait de la femme en fesant mourir le mari ! L'onctueux auteur du Télémaque n'y pensait pas. Ce n'est point là l'action d'un cœur généreux, c'est celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la proposition de *Dioscore*, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à son ennemi. *Dioscore* était fort vindicatif à ce que je vois, *Télémaque* était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités, l'admettez-vous?

C.

Elle est fort commune, je l'avoue. Je serais bien embarrassé, s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois, de *Louis XI le très-chrétien* ou de *Ferdinand le catholique*, &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'est pas permis de friponner pour le bien de l'Etat?

A.

Il me semble qu'il y a des friponnéries si adroites, que tout le monde les pardonne. Il y en a de si grossières, qu'elles sont universellement condamnées. Pour nous autres Anglais, nous n'avons jamais attrapé personne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adressez-vous aux Italiens du quinzième & du seizième siècles.

Le vrai politique est celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique est celui qui ne sait que filer la carte, & qui tôt ou tard est reconnu.

B.

Fort bien; & s'il n'est pas découvert, ou s'il ne l'est qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorsqu'il s'est rendu assez puissant pour qu'on ne puisse le forcer à le rendre?

C.

Je crois que ce bonheur est rare, & que

l'hiſtoire nous fournit plus d'illuſtres filous punis que d'illuſtres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation faſſe empoiſonner un ennemi public ſelon cette maxime, *ſalus reipublicæ ſuprema lex eſto ?*

A.

Parbleu, allez demander cela à des caſuiſtes. Si quelqu'un feſait cette propoſition dans la chambre des communes, j'opinerais (DIEU me pardonne) pour l'empoiſonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien ſavoir pourquoi ce qui eſt un forfait abominable dans un particulier, ſerait innocent dans trois cents ſénateurs, & même dans trois cents mille ? Eſt-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu ?

C.

Je ſuis content de votre réponſe. Vous êtes un brave homme.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

Des lois fondamentales.

B.

J'ENTENDS toujours parler de lois fondamentales ; mais y en a-t-il ?

A.

Oui, il y a celle d'être juſte ; & jamais fondement ne fut plus ſouvent ébranlé.

C.

Je lisais, il n'y a pas long-temps, un de ces mauvais livres très-rares, que les curieux recherchent, comme les naturalistes amassent des cailloux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils découvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris, nommé *Louis d'Orléans*, qui plaidait beaucoup contre *Henri IV* pardevant la ligue, & qui heureusement perdit sa cause. Voici comme ce jurisconsulte s'exprime sur les lois fondamentales du royaume de France : « La loi fondamentale des Hébreux » était que les lépreux ne pouvaient régner. » *Henri IV* est hérétique, donc il est lépreux, » donc il ne peut être roi de France par la loi » fondamentale de l'Église. La loi veut qu'un » roi de France soit chrétien comme mâle. Qui » ne tient la foi catholique, apostolique & » romaine, n'est point chrétien & ne croit » point en DIEU. Il ne peut pas plus être roi » de France que le plus grand faquin du » monde, &c. »

Il est très-vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en DIEU, mais cela n'est pas absolument si vrai dans le reste de la terre ; il y faut mettre quelque petite restriction : & il me semble qu'à tout prendre, maître *Louis d'Orléans*, avocat au parlement de Paris, ne raisonnait pas tout-à-fait aussi bien que *Cicéron* & *Démosthène*.

B.

Mon plaisir serait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du St Empire romain, s'il prenait un jour fantaisie aux électeurs de choisir

un césar proteſtant, dans la ſuperbe ville de Francfort ſur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui eſt arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à ſept, parce qu'il y a ſept cieux, & que le chandelier d'un temple juif avait ſept branches.

N'eſt-ce pas une loi fondamentale en France, que le domaine du roi eſt inaliénable? & cependant n'eſt-il pas preſque tout aliéné? vous m'avouerez que tous ces fondemens-là ſont bâtis ſur du ſable mouvant. Les lois qu'on appelle *lois fondamentales*, ne ſont, comme toutes les autres, que des lois de convention, d'anciens uſages, d'anciens préjugés qui changent ſelon les temps. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les lois fondamentales de l'ancienne république romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France & d'Eſpagne demeuraſſent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres: mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas? Quand *François I* manqua de parole à *Charles-Quint* ſon vainqueur, quand il viola fort à propos le ſerment de lui rendre la Bourgogne, il ſe fit repréſenter par ſes gens de loi que les Bourguignons étaient inaliénables; mais ſi *Charles-Quint* était venu lui faire des repréſentations contraires à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très-aliénés.

La Franche-Comté, dont la loi fondamen-

tale était d'être libre sous la maison d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime & essentielle à la couronne de France. Les Suisses ont tenu essentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté.

C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations, c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut prescrire, parce que c'est celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape : Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un roi qui régnait sur une lieue de pays ; ensuite elle fut d'élire deux consuls, puis deux tribuns ; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur ; puis d'être mangés par des gens venus du Nord ; puis d'être dans l'anarchie ; puis de mourir de faim sous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres, allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, & sortez du capitole qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen !

C.

Il faut bien espérer que la chose arrivera quelque jour. Ce sera un beau spectacle pour nos petits-enfans.

A.

Plût à DIEU que les grands-pères en eussent la joie ! c'est de toutes les révolutions la plus aisée à faire, & cependant personne n'y pense.

B.

C'est que, comme vous l'avez dit, le ca-

ractère principal des hommes est d'être sots & poltrons. Les rats romains n'en savent pas encore assez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettons-nous point encore quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne soit point vexé par un tyran subalterne ; qu'on ne puisse emprisonner un citoyen sans lui faire incontinent son procès devant ses juges naturels qui décident entre lui & son persécuteur ; qu'on ne prenne à personne son pré & sa vigne, sous prétexte du bien public, sans le dédommager amplement ; que les prêtres enseignent la morale & ne la corrompent point ; qu'ils édifient les peuples au lieu de vouloir dominer sur eux en s'engraissant de leur substance. Que la loi règne, & non le caprice.

C.

Le genre-humain est prêt à signer tout cela.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

Que tout État doit être indépendant.

B.

APRÈS avoir parlé du droit de tuer & d'empoisonner en temps de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en temps de paix.

Premièrement, comment les Etats, ſoit républicains, ſoit monarchiques, ſe gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment, ſans dépendre en rien d'aucune puiſſance étrangère, à moins que ces États ne ſoient compoſés d'imbécilles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vaſſale d'un légat *à latere*, d'un légat du côté. Vous vous ſouvenez d'un certain drôle nommé *Pandolphe*, qui fit mettre votre roi *Jean* à genoux devant lui, & qui en reçut foi & hommage-lige, au nom de l'évêque de Rome *Innocent III*, vice-dieu, ſerviteur des ſerviteurs de DIEU, le 15 mai, veille de l'Aſcenſion 1213 ?

A.

Oui, oui, nous nous en ſouvenons, pour traiter ce ſerviteur inſolent comme il le mérite.

B.

Hé, mon DIEU, M. *C*, ne feſons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de ſon humble & ſainte puiſſance. Le vice-dieu *Stephanus* ôta le royaume de France à *Chilpericus*, pour le donner à ſon principal domeſtique *Pipinus*, comme le dit *Eginhard* lui-même, ſi les écrits de cet *Eginhard* n'ont pas été falſifiés par les moines, comme tant d'autres écrits, & comme je le ſoupçonne.



Le vice-dieu *Sylvestre* donna la Hongrie au duc *Etienne*, en l'an 1001, pour faire plaisir à sa femme *Gizele*, qui avait beaucoup de visions.

Le vice-dieu *Innocent IV*, en 1247, donna le royaume de Norvége à un bâtard nommé *Haquin*, que ledit pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'existant pas alors en Norvége, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux siècles entiers, les rois de Castille, d'Arragon & de Portugal ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au vice-dieu ? On sait combien d'empereurs ont été déposés, ou forcés de demander pardon, ou assassinés, ou empoisonnés en vertu d'une bulle : non-seulement, vous dis-je, le serviteur des serviteurs de DIEU a donné tous les royaumes de la communion romaine sans exception ; mais elle en a retenu le domaine suprême, & le domaine utile ; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce.

Il est encore aujourd'hui suzerain du royaume de Naples ; on lui en fait un hommage-lige depuis sept cents ans. Le roi de Naples, ce descendant de tant de souverains, lui paye encore un tribut. Le roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul roi vassal ; & de qui ? juste ciel !

A.

Je lui conseille de ne l'être pas long-temps.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois

vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au-devant du joug qu'on leur présentait ?

B.

La raison en est fort naturelle. Les rois & les barons ne savaient ni lire ni écrire, & la cour romaine le savait : cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encore de beaux restes.

C.

Et comment des princes & des barons qui étaient libres ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs ?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, & les jongleurs savaient gouverner : mais lorsque enfin les barons ont appris à lire & à écrire, lorsque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magistrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la poussière ; au lieu d'hommage, la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs ; l'autre moitié, qui lui baise encore les pieds, lui lie les mains ; du moins c'est ainsi que je l'ai lu dans une histoire qui, quoique contemporaine, est vraie & philosophique. Je suis sûr que si demain le roi de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il possède d'être homme-lige du pape, d'être le serviteur du serviteur des serviteurs de

DIEU, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, tout l'Europe lui applaudira.

B.

Il en eſt en droit; car ce n'eſt pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers normands pour colorer leurs uſurpations, & pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, ſe firent oblats de la ſainte Egliſe, le roi des deux Siciles, qui deſcend de *Hugues-Capet* en ligne droite, & non de ces normands, n'eſt nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, & le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Ruſſie. On ne payera plus d'annates à Rome, on n'y achètera plus la permiſſion d'épouſer ſa couſine ou ſa nièce; je vous réponds que les tribunaux de France appelés *parlemens* enregiſtreront cet édit ſans remontrances.

On ne connaît pas ſes forces. Qui aurait propoſé il y a cinquante ans de chaſſer les jéſuites de tant d'États catholiques, aurait paſſé pour le plus viſionnaire des hommes. Ce coloſſe avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguai: il couvrait de ſes bras mille provinces, & portait ſa tête dans le ciel. J'ai paſſé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à ſouffler ſur tous les autres moines, ils diſparaîtront de la ſurface de la terre

A.

Ce n'eſt pas notre intérêt que la France a moins de moines & plus d'hommes; mais j'

tant d'averſion pour le froc que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des proceſſions. En un mot, en qualité de de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui ceſſent de l'être, des ſujets qui ſe font ſujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie ; je veux que chaque État ſoit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été long-temps aveugles, enſuite borgnes, & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation ? à cinq ou ſix oculiſtes qui ont paru en divers temps.

B.

Oui ; mais le mal eſt qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empreſſés à les guérir.

A.

Hé bien, ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

De la meilleure légiſlation.

C.

De tous les États, quel eſt celui qui vous paraît avoir les meilleures lois, la juriſprudence la plus conforme au bien général, & au bien des particuliers ?

A.

C'eſt mon pays ſans contredit. La preuve en eſt que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureuſe conſtitution*, & que dans preſque tous les autres royaumes on en ſouhaite une autre. Notre juriſprudence criminelle eſt équitable, & n'eſt point barbare : nous avons aboli la torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible, & de ſauver un coupable robuſte ; a fini avec notre infame chancelier *Jeffreys*, qui employait avec joie cet uſage infernal ſous le roi *Jacques II.*

Chaque accuſé eſt jugé par ſes pairs ; il n'eſt réputé coupable que quand ils ſont d'accord ſur le fait : c'eſt la loi ſeule qui le condamne ſur le crime avéré & non ſur la ſentence arbitraire des juges. La peine capitale eſt la ſimple mort, & non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Étendre un homme ſur une croix de St André, lui caſſer les bras & les cuiſſes, & le mettre en cet état ſur une roue de carroſſe, nous paraît une barbarie qui offenſe trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahiſon on arrache encore le cœur du coupable après ſa mort, c'eſt un ancien uſage de Cannibales, un appareil de terreur qui effraie le ſpectateur ſans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourmens à la mort : on ne refuſe point comme ailleurs un conſeil à l'accuſé : on ne met point un témoin qui a porté trop légèrement ſon témoignage dans la néceſſité de

mentir en le punissant s'il se rétracte. On ne fait point déposer les témoins en secret, ce serait en faire des délateurs. La procédure est publique. Les procès secrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même supplice dont on punit les parricides. Cette cruauté, aussi sotte qu'abominable, est indigne de nous.

Dans le civil, c'est encore la seule loi qui juge; il n'est pas permis de l'interpréter : ce serait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente, alors on se pourvoit *à la cour d'équité*, par-devant le chancelier & ses assesseurs; & s'il s'agit d'une chose importante, on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'est-à-dire, dans les états de la nation assemblés.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait déshonoré. Ils ne recherchent point cet honneur ridicule, qui flatte la vanité d'un bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous une place de magistrat comme une métairie : si des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour, ils ressemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le disent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre, tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conseiller au banc du roi qu'on nomme *parlement*, & de président

qu'on homme *à mortier* ; presque toutes les places & les dignités se vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France est tiré souvent du corps des conseillers d'État ; mais pour être conseiller d'État, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'est point le prix des services, c'est le prix de la somme que les parens d'un jeune homme ont déposée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous sommes heureux d'avoir des lois qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire sinon les grâces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui; la loi fait tout le reste.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge; le ministre est incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par sa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie est dans notre île aussi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle législation ?

Nous avons, il est vrai, toujours deux partis; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la divisent : ces deux partis veillent l'un sur l'autre, & se disputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique : nous avons des querelles ; mais nous bénissons toujours cette heureuse constitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement eſt un bel ouvrage ; mais il eſt fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups, mais nous ne le caſſons point.

B.

Conſervez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laiſſiez détruire. L'homme eſt né libre : le meilleur gouvernement eſt celui qui conſerve le plus qu'il eſt poſſible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez-moi ; arrangez-vous avec vos colonies, & que la mère & les filles ne ſe battent pas !

SEIZIÈME ENTRETIEN.

Des abus.

C.

On dit que le monde n'eſt gouverné que par des abus : cela eſt-il vrai ?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié uſages tolérables chez les nations policées, moitié malheur & fortune, de même que ſur la mer on trouve un partage aſſez égal de tempêtes & de beau temps pendant

l'année. C'eſt ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de *Jupiter* & la ſecte des manichéens.

A.

Pardieu, ſi *Jupiter* a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un quartaut. Il y a tant d'abus dans ce monde, que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appelait comme d'abus ſix fois par ſemaine pendant toute l'année au banc du roi qu'ils nomment *parlement*.

B.

Oui, mais à qui appellerons-nous des abus qui règnent dans la conſtitution de ce monde?

N'eſt-ce pas un abus énorme que tous les animaux ſe tuent avec acharnement les uns les autres pour ſe nourrir, que les hommes ſe tuent beaucoup plus furieuſement encore ſans avoir ſeulement l'idée de manger?

C.

Ah! pardonnez-moi, nous nous feſions autrefois la guerre pour nous manger: mais à la longue toutes les bonnes inſtitutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons, l'un portant l'autre, qu'environ vingt-deux ans à vivre; que de ces vingt-deux ans ſi vous retranchez le temps perdu du ſommeil & le temps que nous perdons dans la veille, il reſte à peine quinze ans clair & net; que ſur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'eſt qu'un paſſage du néant à l'exiſtence, & que ſi vous retranchez encore les

tourmens

ourmens du corps, & les chagrins de ce qu'on appelle *ame*, il ne reste pas trois ans franc & quitte pour les plus heureux, & pas six mois pour les autres. N'est-ce pas là un abus intolérable ? (*)

A.

Hé que diable en concluerez-vous ? ordonnerez-vous que la nature soit autrement faite qu'elle ne l'est ?

B.

Je le désirerais du moins.

A.

C'est un secret sûr pour abréger votre vie.

C.

Laissons-là les pas de clerc qu'a faits la nature, les enfans formés dans la matrice pour périr souvent & pour donner la mort à leur mère, la source de la vie empoisonnée par un venin qui s'est glissé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la petite vérole qui décime le genre-humain, la peste toujours subsistante en Afrique, les poisons dont la terre est couverte qui viennent d'eux-mêmes si aisément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liste serait longue dans la société per-

(*) Voyez *l'Homme aux quarante écus*, tome II des Romans.

fectionnée. Car sans compter l'art d'assassiner régulièrement le genre-humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtemens & le pain à ceux qui sèment le blé & qui préparent la laine; l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou six cents personnes; l'art de faire tuer publiquement en cérémonie, avec une demi-feuille de papier, ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'*Ancre*, un maréchal de *Marillac*, un duc de *Sommerset*, une *Marie Stuart*; l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés quand il ne peut avoir eu d'associés, les bûchers allumés, les poignards aiguisés, les échafauds dressés pour des argumens en baralipton; la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus long-temps qu'*Esdras* si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

A.

Tout cela est vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en Angleterre, & commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes sont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du temps d'*Alexandre VI*, de la St. Barthelemi & de *Cromwell*?

C.

C'est qu'on commence à penser, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens ; la ſuperſtition excita les orages, & la philoſophie les apaiſe.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN.

Sur des choſes curieuſes.

B.

A PROPOS, M. *A*, croyez-vous le monde bien ancien ?

A.

M. *B*, ma fantaiſie eſt qu'il eſt éternel.

B.

Cela peut ſe ſoutenir par voie d'hypothèſe. Tous les anciens philoſophes ont cru la matière éternelle : or de la matière brute à la matière organiſée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèſes ſont fort amuſantes ; elles ſont ſans conſéquence. Ce ſont des ſonges que la Bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, & nous penſons tous trois dans le fond, en l'an de grâce 1760, que depuis la création du monde, qui fut faite de rien, juſqu'au déluge univerſel fait avec de l'eau créée exprès, il ſe paſſa 1656 ans ſelon la Vulgate, 2309 ans ſelon le texte ſamaritain,

& 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appelons *des septante*. Mais j'ai toujours été étonné qu'*Adam* & *Eve* notre père & notre mère, *Abel*, *Caïn*, *Seth*, n'aient été connus de personne au monde que de la petite horde juive, qui tint le cas secret jusqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'avisassent, sous le premier & le second *Ptolomées*, de traduire fort mal en grec leus rapsodies absolument inconnues jusque-là au reste de la terre.

Il est plaisant que nos titres de famille ne soient demeurés en dépôt que dans une seule branche de notre maison, & encore chez la plus méprisée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Égyptiens, les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'*Adam* ni d'*Eve*.

B.

Il y a bien pis : c'est que *Sanchoniathon* qui vivait incontestablement avant le temps où l'on place *Moïse*, & qui a fait une genèse à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet *Adam* ni de cette *Eve*. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous, M. *B*, que *Sanchoniathon* vivait avant l'époque de *Moïse* ?

B.

C'est que s'il avait été du temps de *Moïse*, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui florissait très-long-temps avant que la horde juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phéni-

cienne etait la mère-langue du pays ; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis longtemps ; les livres juifs l'avouent en plusieurs endroits. Il eſt dit expreſſément que *Caleb* s'empara de la ville des lettres (*t*) nommée *Cariath-Sepher*, c'eſt-à-dire, *ville des livres*, appelée depuis *Dabir*. Certainement *Sanchoniathon* aurait parlé de *Moïſe* s'il avait été ſon contemporain ou ſon puîné. Il n'eſt pas naturel qu'il eût omis dans ſon hiſtoire les mirifiques aventures de *Moſé* ou *Moïſe*, comme les dix plaies d'Egypte & les eaux de la mer ſuſpendues à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer trois millions de voleurs fugitifs à pied ſec, leſquelles eaux retombèrent enſuite ſur quelques autres millions d'hommes qui pourſuivaient les voleurs. Ce ne ſont pas là de ces petits faits obſcurs & journaliers qu'un grave hiſtorien paſſe ſous ſilence. *Sanchoniathon* ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua* : donc il n'en ſavait rien, donc il était antérieur à *Moïſe* ainſi que *Job* qui n'en parle pas. *Euſèbe* ſon abréviateur, qui entaſſe tant de fables, n'eût pas manqué de ſe prévaloir d'un ſi éclatant témoignage.

A.

Cette raiſon eſt ſans réplique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs ni parlé comme les Juifs ; aucune n'eut une coſmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs ſont ſi nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour ſignifier DIEU. Ils furent obligés d'emprunter le nom

(*t*) Juges chap. I, v. 11.

d'*Adonaï* des Sidoniens, le nom de *Jeova* o *Iao* des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs su perstitions nouvelles, leur usure consacrée son les seules choses qui leur appartiennent e propre. Et il y a toute apparence que ces po lissons, chez qui les noms de *géométrie* & d'as tronomie furent toujours absolument inconnus n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent esclaves à Babylone. On a déjà prouvé que c'est-là qu'ils connurent les noms des anges & même le nom d'*Israël*, comme ce transf... e juif *Flavien Joseph* l'avoue lui-même

C.

Quoi ! tous les anciens peuples ont eu une genèse antérieure à celle des Juifs & toute différente ?

A.

Cela est incontestable. Voyez le Shasta & le Védham des Indiens, les cinq Kings des Chinois, le Zend des premiers Persans, le Thaut ou *Mercure trismégiste* des Egyptiens ; *Adam* leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de marquis & de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'*Adam* ! cela est bien triste. Tous nos almanachs comptent depuis *Adam*.

A.

Ils compteront comme il leur plaira, les *Etrennes mignonnes* ne sont pas mes archives

B.

Si bien donc que M. *A.* est pré-adamite

A.

Je suis pré-saturnien, pré-osirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et sur quoi fondez-vous votre belle hypothèse d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires. Je ne sais si nous avons raisonné jusqu'ici bien ou mal ; mais je sais que nous avons raisonné, & que nous sommes tous les trois des êtres intelligens. Or, des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, & que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part qu'elle soit. Cet argument est vieux & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de léviers, de poulies qui agissent suivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler ; & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre pe-

entier tel qu'il existe. Voilà le raisonnement de ces messieurs.

A.

Pardon, mon cher ami *C* ; cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons : la première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre. (9)

Encore une fois *Spinosa* lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abyme où *Spinosa* n'a pas osé descendre ? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète est toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme la racine du cube de sa distance est à la racine cube des distances des autres au centre commun ? Mes amis, ou les astres sont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre à arrangé les astres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. *Spinosa* n'en

(9) Nous sommes encore trop peu au fait des choses de ce monde pour appliquer le calcul des probabilités à cette question, & l'application de ce calcul aurait des difficultés que ceux qui ont voulu la tenter n'ont pas soupçonnées.

difait point : il eſt plus aiſé de dire des injures que des raiſons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec *Virgile* :

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.

Je ne ſuis pas de ces gens qui diſent que les aſtres, les hommes, les animaux, les végétaux, la penſée ſont l'effet d'un coup de dés.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *ſpleen*; mais en me fâchant je n'en avais pas moins raiſon.

B.

Allons au fait ſans nous fâcher. Comment, en admettant un DIEU, pouvez-vous ſoutenir par hypothèſe que le monde eſt éternel ?

A.

Comme je ſoutiens par voie de thèſe que les rayons du ſoleil ſont auſſi anciens que cet aſtre.

C.

Voilà une plaiſante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des ſinges, & nous, nous ſerions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle ſaute cinquante fois ſa hauteur. Elle ne s'eſt pas donné cet avantage.

B.

Quoi ! les puces existent de toute éternité

A.

Il le faut bien, puisqu'elles existent aujourd'hui, & qu'elles étaient hier, & qu'il n'y a nulle raison pour qu'elles n'aient pas toujours existé. Car si elles sont inutiles, elles ne doivent jamais être ; & dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'éternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? ce ne serait pas la peine d'être géomètre & architecte pour passer une éternité sans combiner & sans bâtir. Son essence est de produire, puisqu'il a produit ; il existe nécessairement ; donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence, car alors il cesserait d'être. DIEU est agissant ; donc il a toujours agi ; donc le monde est une émanation éternelle de lui-même : donc quiconque admet un DIEU doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité, & *toutes* les combinaisons sont parties de l'être combinateur de toute éternité. L'homme, le serpent l'araignée, l'huître, le colimaçon ont toujours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B.

Quoi ! vous croyez que le Demiourgos, la puissance formatrice, le grand être a fait tout ce qui était à faire ?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela il n'eût point été l'être nécessairement formateur; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très-petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi! d'autres mondes seraient impossibles?

A.

Cela pourrait bien être: autrement il y aurait une cause éternelle, nécessaire, agissante par son essence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or, une telle cause qui n'a point d'effet me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

C.

Mais bien des gens pourtant disent que cette cause éternelle a choisi ce monde entre tous les mondes possibles.

A.

Ils ne paraissent point possibles s'ils n'existent pas. Ces messieurs-là auraient aussi-bien fait de dire que DIEU a choisi entre les mondes impossibles. Certainement l'éternel artisan aurait arrangé ces possibles dans l'espace. Il y a de la place de reste. Pourquoi, par exemple, l'intelligence universelle, éternelle, nécessaire, qui préside à ce monde, aurait-elle rejeté dans son idée une terre sans végétaux empoisonnés, sans vérole, sans scorbut, sans peste & sans inquisition? Il est très-possible qu'une telle terre existe: elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre: cependant

ils ſe rencontrent. Il n'y a que le jéſuite irlandais *Needham* qui ne rie point de ſes anguilles.

B.

Il eſt vrai qu'en fait de ſyſtèmes, il faut toujours ſe réſerver le droit de rire le lendemain de ſes idées de la veille.

C.

Je ſuis très-aiſe d'avoir trouvé un vieux philoſophe anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit ſérieuſement en DIEU : cela eſt très-édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en DIEU, & je crois beaucoup plus que les univerſités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays. Car tous ces gens-là ſont aſſez ſerrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ ſix mille ans ; & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître ſans domeſtiques, de roi ſans ſujets, de père ſans enfans, ni de cauſe ſans effet.

C.

D'accord, nous en ſommes convenus. Mais là, mettez la main ſur la conſcience ; croyez-vous un DIEU rémunérateur & puniſſeur qui diſtribue des prix & des peines à des créatures qui ſont émanées de lui, & qui néceſſairement ſont dans ſes mains comme l'argile ſous les mains du potier ?

Ne trouvez-vous pas *Jupiter* fort ridicule d'avoir jeté d'un coup de pied *Vulcain* du ciel en

en terre, parce que *Vulcain* était boiteux des deux jambes ? Je ne fais rien de si injuste. Or, l'éternelle & suprême intelligence doit être juste ; l'éternel amour doit chérir ses enfans, leur épargner les coups de pied, & ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec de vilaines jambes.

A.

Je sais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstruse, & je ne m'en soucie guère. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même croient en DIEU ; & je m'imagine que j'en serai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des *héritiers* étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de DIEU a retenue, & cela me suffit. Quoi donc, à votre avis, vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidelles en étant athées ? En un mot, toutes les nations policées ont admis des dieux récompenseurs & punisseurs, & je suis citoyen du monde.

B.

C'est fort bien fait ; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir ? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle ?

A.

Je n'en sais rien par moi-même ; mais, encore une fois, il ne faut point ébranler une opinion si utile au genre-humain. Je vous abandonne tout le reste. Je vous abandonnerai même mon monde éternel si vous le voulez absolument, quoique je tienne bien fort à ce systême. Que nous importe après tout que ce monde soit éternel, ou qu'il soit d'avant-hier? Vivons-y doucement, adorons DIEU, soyons justes & bienfesans ; voilà l'essentiel ; voilà la conclusion de toute dispute. Que les barbares intolérans soient l'exécration du genre-humain, & que chacun pense comme il voudra.

B.

Amen. Allons boire, nous réjouir & bénir le grand être.

XXV.

LES ADORATEURS,

OU

LES LOUANGES DE DIEU.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mes compagnons, mes frères, hommes qui possédez l'intelligence, cette émanation de DIEU même, adorez avec moi ce DIEU qui

vous l'a donnée, ce *Li*, ce *Chang-ti*, ce *Tien*, que les Sères, les antiques habitans du Cathay adorent depuis cinq mille ans selon leurs annales publiques, annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, & qui ne sont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans insensés, qui mesurent le reste de la terre & les temps antiques par la petite mesure de leur province, sortie à peine de la barbarie.

Adorons cet être des êtres que les peuples du Gange, policés avant les Sères, reconnaissaient dans des temps encore plus reculés, sous le nom de *Binmah* père de *Brama* & de toutes choses, & qui fut invoqué sans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé si souvent la face de notre globe.

Adorons ce grand Être nommé *Oromase* chez les anciens Perses. Adorons ce Démiourgos que *Platon* célébra chez les Grecs, ce DIEU *très-bon & très-grand*, *optimum maximum*, qui n'était point appelé d'un autre nom chez les Romains, lorsque dans le sénat ils dictaient des lois aux trois quarts de la terre alors connue.

C'est lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immensité de l'espace. Il dit, & tout exista; mais il le dit avant les temps; il est l'être nécessaire, donc il fut toujours. Il est l'être agissant, donc il a toujours agi; sans quoi il n'aurait été dans une éternité passée que l'être inutile. Il n'a pas fait l'univers dans peu de jours; car alors il ne serait que l'être capricieux.

Ce n'est point depuis six mille ans, ni depuis

cent mille, que ses créatures lui dûrent leurs hommages ; c'est de toute éternité. Quel resserrement d'esprit, quelle absurde grossièreté, de dire, le chaos était éternel, & l'ordre n'est que d'hier ! Non, l'ordre fut toujours, parce que l'être nécessaire auteur de l'ordre fut toujours.

C'est ainsi que pensait le grand *St Thomas* dans la somme de la foi catholique (*lib. secund. capite* 3). « DIEU a eu la volonté pendant » toute l'éternité, ou de produire l'univers ou » de ne le pas produire ; or, il est manifeste qu'il » a eu la volonté de le produire ; donc il l'a » produit de toute éternité, l'effet suivant » toujours la puissance d'un agent qui agit » par volonté. »

A ces paroles sensées qu'on est bien étonné de trouver dans *St Thomas*, j'ajoute qu'un effet d'une cause éternelle & nécessaire doit être éternel & nécessaire comme elle.

DIEU n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu sans cesse un mouvement de déclinaison ainsi que l'a chanté *Lucrèce*, grand peintre à la vérité des choses communes qu'il est aisé de peindre, mais physicien de la plus complète ignorance.

Cet être suprême n'a pas pris des cubes, des petits *dés* pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique *Descartes* dans son roman appelé *Philosophie*.

Mais il a voulu que les parties de la matière *s'attirassent* réciproquement en raison directe de leurs masses, & en raison inverse du quarré de leurs distances ; il a ordonné que

le centre de notre petit monde fût dans le soleil, & que toutes nos planètes tournassent autour de lui, de façon que les cubes de leurs distances seraient toujours comme les quarrés de leurs révolutions. Jupiter & Saturne observent ces lois en parcourant leurs orbites; & les satellites de Saturne & de Jupiter obéissent à ces lois avec la même exactitude. Ces divins théorèmes, réduits en pratique à la naissance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours; mais ils sont aujourd'hui aussi connus que les premières propositions d'*Euclide*.

On sait que tout est uniforme dans l'étendue des cieux; mille milliars de soleils, qui le remplissent, ne sont qu'une faible expression de l'immensité de l'existence. Tous jettent de leur sein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre soleil; & des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte jusqu'à deux mille dans une seule partie de la constellation d'Orion. Cette longue & large bande de points blancs qu'on remarque dans l'espace, & que la fabuleuse Grèce nommait *la voix lactée*, en imaginant qu'un enfant nommé *Jupiter*, Dieu de l'univers, avait laissé répandre un peu de lait en tettant sa nourrice; cette voie lactée, dis-je, est une foule de soleils dont chacun a ses mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue traînée de soleils & de mondes on voit encore des espaces dans lesquels on distingue encore des mondes plus éloignés, surmontés d'autres espaces & d'autres mondes. . . . .

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire.

Au-delà de leurs cours & loin dans cet espace,
Où la matière nage & que DIEU seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin;
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Au-delà de ces cieux le DIEU des cieux réside.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit:

Dans ces cieux infinis le DIEU des cieux réside.

Car la force, la vertu puissante qui les dirige & qui les anime, doit être par-tout; ainsi que la gravitation est dans toutes les parties de la matière, ainsi que la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement.

Quoi! la force active serait en tous lieux, & le grand être ne serait pas en tous lieux!

Virgile a dit:

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

Caton a dit:

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

St Paul a dit:

In Deo vivimus, movemur & sumus.

Tout se meut, tout respire & tout existe en DIEU.

Nous avons eu la bassesse d'en faire un roi

qui a des courtiſans dans ſon cabinet, & des huiſſiers dans ſon antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux d'un énergumène.

Illic ſecum habitans in penetralibus
Se rex ipſe ſuo contuitu beat.
Dans ſon appartement ce monarque ſuprême
Se voit avec plaiſir, & vit avec lui-même.

C'eſt au fond peindre DIEU comme un fat qui ſe regarde au miroir & qui ſe contemple dans ſa figure : c'eſt bien alors que l'homme a fait DIEU à ſon image.

Penſons donc comme *Platon*, *Virgile*, *Caton*, *St Paul*, *St Thomas*, ſur ce grand ſujet, & non comme le *Victorin* auteur de cet hymne. Ne ceſſons de répéter que l'intelligence infinie de l'être néceſſaire, de l'être formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous, ombres paſſagères, à nous atomes d'un moment, à nous atomes penſans, il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée pour comprendre ſeulement une petite partie de ſes mathématiques éternelles.

Par quelles lois la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-ſept mille neuf cents vingt années outre ſon cours dans ſon orbite & ſa rotation ſur elle-même ? comment l'aſtre de nos nuits ſe balance-t-il, & pourquoi la terre & lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent ſe rencontrer ? Le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaiſſances divi-

nés, n'est pas une unité sur un million dans le genre-humain ; tandis que presque tous les hommes courbés vers la fange de la terre, ou consument leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, & en sont tués pour de l'argent.

Sur un million d'hommes qui rampent ou qui se pavanent sur la terre, on peut à toute force en trouver une cinquantaine qui ont des idées un peu approfondies de ces augustes vérités.

C'est à ce petit nombre de sages que je m'adresse pour admirer avec eux l'immensité de l'ordre des choses, la puissante intelligence qui respire dans elles, & l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment est accordé aux individus passagers qui végètent, qui sentent & qui pensent.

LE SECOND ADORATEUR.

Vous avez admiré, vous avez adoré ; *je* voudrais avoir été touché. Vous louez, mais vous n'avez point remercié. Que m'importe des millions d'univers, (nécessaires sans doute puisqu'ils existent), mais qui ne me feront aucun bien, & que je ne verrai jamais ! Que m'importe l'immensité, à moi qui suis à *peine* un point ! Que me fait l'éternité quand mon existence est bornée à ce moment qui s'écoule ! Ce qui peut exciter ma reconnaissance, c'est que je suis un être végétant, sentant, & ayant du plaisir quelquefois.

Grâces soient à jamais rendues à cet être nécessaire, éternel, intelligent & puissant, qui a doué de toute éternité mes confrères les animaux de l'organisation & de la végé-

tation,

tation. Il a voulu que nous eussions tous des poumons, un foie, un pancréas, un estomac, un cœur avec des oreillettes, des veines & des artères, ou l'équivalent de tout cela. C'est un artifice aussi admirable que celui de tant de mondes qui roulent autour de leurs soleils: mais cet artifice prodigieux ne serait rien, si nous n'avions le sentiment qui fait la vie. Il nous a donné à tous les appétits & les organes qui la conservent; & ce qui mérite encore plus de gratitude, nous lui devons les instrumens si chers & si inconcevables par qui la vie est donnée aux êtres qui naissent de nous.

Le grand être nous fit présent à tous de six organes auxquels sont attachés des sentimens tous étrangers les uns aux autres: le tact répandu dans toutes les parties du corps, mais plus sensible dans les mains; l'ouïe que plusieurs animaux nos confrères ont incomparablement plus fine que nous, mais qui nous donne sur eux un avantage dont ils ne sont que très-grossièrement susceptibles, c'est celui de la musique: nous entendons des accords où presque tous les animaux n'entendent que des sons. L'harmonie n'est faite que pour nous; & si les rossignols ont la voix plus légère, nous l'avons beaucoup plus étendue & plus variée.

La vue de l'homme est moins perçante que celle de tous les oiseaux de proie, moins pénétrante que celle de tous les insectes auxquels il est donné de voir un univers en petit qui nous échappe: mais placés entre l'aigle & la mouche, nous devons être contens de nos yeux; c'est un tact qui se prolonge jusqu'aux étoiles. Nous voyons par un seul trou le quart

du ciel, cette propriété est assez avantageuse.

Le goût est aussi un don fait par la nature à tous les êtres vivans. Il est bien difficile de deviner quelle espèce est la plus gourmande & a le goût le plus délicat : on dit qu'il n'en faut pas disputer. Mais il faut convenir que sans le goût aucun animal ne penserait à se nourrir; rien ne serait plus insupportable que de manger & de boire, si DIEU n'avait attaché à cette action autant de plaisir que de besoin. Le plaisir vient manifestement de DIEU. Cette vérité est si palpable, qu'il est impossible de se donner, d'imaginer même une sensation agréable qui ne soit pas dans les organes que nous possédons, & que nous n'ayons pas éprouvée.

Le sixième sens, le plus exquis de tous, donné à tout le genre animal, est celui qui unit si délicieusement les deux sexes; celui dont le seul désir surpasse toutes autres voluptés, celui qui, par ses seuls avant-goûts, est un plaisir ineffable. Les autres sens se bornent à la satisfaction de l'individu qui les possède : mais le sens de l'amour enivre à la fois les *deux* êtres pensans, & en fait naître un *troisième*. Quel adorable mystère! la jouissance devient une création. Aussi le comte de *Rochester* a dit que le plaisir de l'amour suffirait à faire bénir DIEU dans un pays d'athées; aussi le grand *Mahomet* a promis l'amour pour récompense à ses braves guerriers. Il n'a pas eu l'absurde impertinence d'imaginer qu'on ressusciterait avec ses organes, sans faire usage de ses organes. Il a choisi le plus noble, le plus

exquis de tous, pour être éternellement le prix du courage & de la vertu.

Je laisse à d'autres le soin de faire admirer les angles égaux au sommet que la lumière forme dans notre cornée, les réfractions qu'elle éprouve dans l'uvée, dans le cristallin, les tableaux qu'elle trace sur la rétine. Qu'ils célèbrent la conque de l'oreille, l'os pierreux, le tambour, le tympan & sa corde, le marteau, l'enclume & l'étrier ; & qu'après avoir examiné tous ces instrumens de l'ouïe, ils ignorent profondément comme on peut entendre.

Qu'on dissèque mille cerveaux sans pouvoir jamais soupçonner par quels ressorts il s'y formera une pensée.

Je laisse *Borelli* attribuer au cœur une force de quatre-vingts mille livres que *Keil* réduit à cinq onces. Je laisse *Hecquet* faire de l'estomac un moulin, & *Van-Helmont* un laboratoire de chimie.

Je m'arrête à considérer, avec autant de reconnaissance que d'étonnement, la multiplicité, la finesse, la force, la souplesse, la proportion des ressorts par lesquels nous avons reçu, & nous donnons la vie.

Dépouillez ces organes de la chair qui les couvre, & des accompagnemens qui les environnent, regardez-les avec les yeux d'un anatomiste, ils vous font horreur. Mais les deux sexes dans la jeunesse ne les voient qu'avec les yeux de la volupté ; ils parlent à votre imagination, ils l'embrasent, ils se gravent dans votre mémoire. Un nerf part du cerveau, il tourne auprès des yeux, de la bouche, &

passe auprès du cœur ; il descend aux organes de la génération, & de-là vient que les regards sont les avant-coureurs de la jouissance.

Si dans cette jouissance vous saviez ce que vous faites, si vous étiez assez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice de la génération, de cette mécanique admirable de léviers, de cette contraction de fibres, de cette filtration de liqueurs, vous ne pourriez consommer les vues de la nature ; vous trahiriez le grand être qui vous a donné les organes de la génération pour la produire & non pour la connaître. Vous lui obéissez en aveugle; & plus vous êtes ignorant, mieux vous le servez. Vous n'en savez pas plus sur le fond de ce mystère que les rossignols & les tourterelles.

Vous saurez seulement que de tout temps la vie a passé d'un corps dans un autre, & qu'ainsi elle est éternelle comme le grand être dont elle est émanée.

Enfin, rendons grâces à l'être suprême qui nous a donné le plaisir. Probablement les astres n'en ont point ; un ciron, à cet égard, l'emporte sur cette foule de soleils qui surpassent un million de fois notre soleil en grosseur.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, que le ciron & l'éléphant, la matière brute, la matière organisée, la matière en mouvement, la matière sensible, rendent d'éternels témoignages au grand Demiourgos éternellement agissant par sa nature, & de qui tout a toujours été, comme il n'y eut jamais de soleil sans lumière. Vous l'avez remercié de ce don du sentiment que vous

tenez de lui, & que vous ne pouvez vous être donné vous-même : mais vous ne l'avez pas remercié du don de la penſée. L'inſtinct & le ſentiment ſont divins ſans doute. C'eſt par inſtinct que ſe forment tous nos premiers mouvemens, & que nous ſentons tous nos beſoins. Mais les choſes ſont tellement combinées, que ſi les autres animaux ſont doués d'un inſtinct qui ſurpaſſe le nôtre, nous avons une raiſon qui ſurpaſſe infiniment la leur. En mille occaſions fiez-vous à votre chien & même à votre cheval; que l'Indien conſulte ſon éléphant : mais en mathématique conſultez *Archimède*. DIEU a donné à la matière brute la force centripète, la force centrifuge, la réſiſtance & le reſſort, c'eſt-là ſon inſtinct, il eſt incompréhenſible; celui des animaux l'eſt auſſi; mais la penſée eſt encore plus admirable. La faculté de prédire une éclipſe & d'obſerver la route des comètes, ſemble, ſi on l'oſe dire, tenir quelque choſe de la puiſſante intelligence du grand être qui les a formées. C'eſt bien là que nous paraiſſons n'être qu'une émanation de lui-même.

Toute matière a ſes lois invariables de mouvement. Toute eſpèce chez les animanx a ſon inſtinct preſque toujours aſſez uniforme, & qui ne ſe perfectionne que juſqu'à des bornes fort étroites; mais la raiſon de l'homme s'élance juſqu'à la Divinité.

Il eſt très-certain que les bêtes ſont douées de la faculté de la mémoire. Un chien, un éléphant reconnaît ſon maître au bout de dix ans. Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut

expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage.

Qui donne cette mémoire & ces idées aux animaux ? celui qui leur donne leur sang, leurs viscères, leurs mouvemens, celui de qui tout émane, de qui procède tout être, & par conséquent toute manière d'être.

Plusieurs animaux ont le don de perfectionner leur instinct. Il y a des singes, des éléphans qui ont plus d'esprit que d'autres, c'est-à-dire, plus de mémoire, plus d'aptitude à combiner un nombre d'idées. Nous voyons des chiens de chasse apprendre leur métier en trois mois, & devenir d'excellens chefs de meute, tandis que d'autres restent toujours dans la médiocrité. Plusieurs chevaux ont aimé & défendu leurs maîtres ; plusieurs ont été rebelles & ingrats, mais c'est le petit nombre. Un cheval bien traité, bien nourri, caressé par son maître, est beaucoup plus reconnaissant qu'un courtisan. Presque tous les quadrupèdes & les reptiles mêmes perfectionnent, en vieillissant, leur instinct, jusqu'aux bornes prescrites : les fouines, les renards, les loups en font une preuve évidente. Un vieux loup & sa compagne font toujours mieux la guerre que les jeunes. L'ignorance & la démence peuvent seules combattre ces vérités dont nous sommes témoins tous les jours. Que ceux qui n'ont pas eu le temps & la commodité d'observer la conduite des animaux lisent l'excellent article *Instinct* dans l'Encyclopédie ; ils seront convaincus de l'existence de cette faculté qui est la raison des bêtes : raison aussi inférieure à la nôtre qu'un tourne-broche l'est à l'horloge

de Strasbourg; raison bornée, mais réelle; intelligence grossière, mais intelligence dépendante des sens comme la nôtre, faible & incorruptible ruisseau de cette intelligence immense & incompréhensible qui a présidé à tout en tout temps.

Un espagnol nommé *Péreira*, qui n'avait que l'imagination, s'en servit pour hasarder de dire que les bêtes n'étaient que des machines dépourvues de toute sensation; il fit de DIEU un joueur de marionnettes, occupé continuellement à tirer les cordons de ses personnages; à leur faire jeter les cris de la joie & de la douleur, sans qu'ils ressentissent ni douleur ni joie, à les accoupler sans amour, à les faire manger & boire sans soif & sans faim. *Descartes*, dans ses romans, adopta cette charlatanerie impertinente: elle eut cours chez des ignorans qui se croyaient savans.

Le cardinal de *Polignac*, homme de beaucoup d'esprit, & qui même montra du génie dans les détails, bon poëte latin, s'il en peut être parmi les modernes, mais très-peu philosophe, & ne connaissant malheureusement que les absurdes systèmes de *Descartes*, s'avisa d'écrire un poëme contre *Lucrèce*; mais bien moins poëte que ce romain, il fut aussi mauvais physicien que lui: il ne fit qu'opposer erreurs à erreurs dans son ouvrage sec & décharné, qu'on loua beaucoup & qu'on ne peut lire.

Il rapporte dans son poëme des exemples incroyables de la sagacité des animaux, qui prouveraient une intelligence égale pour le moins à celle que la nature nous a donnée. Il met en vers, par exemple, au sixième chant,

un conte qu'il avait souvent fait à la cour d
France à son retour de Pologne, & dont o
s'était fort moqué. Il dit qu'un milan ayan
un jour attaqué un aigle, il lui arracha un
plume; que l'aigle quelque temps après le dé-
pluma tout entier, & dédaigna de lui ôter la
vie. Le milan (poursuit-il) médita sa vengeance
pendant tout le temps que ses plumes revinren
Enfin, il trouva sur un vieux pont une ouver-
ture, par laquelle il pouvait passer son corps
à toute force, mais qui devait être imprati-
cable pour l'aigle plus gros que lui. Quand il
se fut essayé à plusieurs reprises, il va défier
son ennemi dans les airs, il le trouve à point
nommé : le combat s'engage, le milan, par
une retraite habile, plonge dans le trou &
passe à travers : l'aigle le poursuit avec ra-
pidité, la tête & le cou passent aisément, le
reste du corps ne peut suivre. Il se débat pour
se dégager : tandis qu'il s'épuise en efforts, le
milan revole sur lui à son aise, le déplume
comme il avait été déplumé, & lui donne géné-
reusement la vie comme l'aigle la lui avait
donnée, mais il le laisse en proie aux mo-
queries de tous les palatins de Pologne, té-
moins de ce beau combat. . . . . .

Il n'y a dans les stratagèmes de *Frontin* aucune ruse de guerre qui approche de celle-ci, & *Scipion* l'africain ne fut jamais si magnanime. On s'attend que le cardinal de *Polignac* va conclure que ce milan avait une très-belle ame; point du tout : il conclut que c'est un automate sans esprit & sans aucune sensation.

C'est ainsi que le fils du grand *Racine*, qui hérita de son père le talent de la versification,

se fait dans une épître les objections les plus fortes qui prouvent du raisonnement dans les bêtes. Et il n'y répond qu'en assurant sans raisonner qu'elles sont de pures machines.

Oui, sans doute, elles sont machines, mais machines à sentiment, machines à idées, machines plus ou moins pensantes, selon qu'elles sont organisées. Il y a de grandes différences entre leurs talens, comme il en est entre les nôtres. Quel est le chien de chasse, l'ouran-ou-tang, l'éléphant bien organisé qui n'est pas supérieur à nos imbécilles que nous renfermons, à nos vieux gourmands frappés d'apoplexie, traînant les restes d'une inutile vie dans l'abrutissement d'une végétation interrompue, sans mémoire, sans idées, languissant entre quelques sensations & le néant ? Quel est l'animal qui ne soit pas cent fois au-dessus de nos enfans nouveaux nés, chez qui DIEU cependant, selon nos théologiens, infusa une ame spirituelle & immortelle, au bout de six semaines dans l'utérus de leur mère. Que dis-je, quelle différence de nous - mêmes à nous-mêmes ! quelle distance entre le jeune *Newton* inventant le calcul de l'infini, & *Newton* expirant sans connaissance, sans aucune trace de ce génie qui avait pesé les mondes ! C'est la suite des lois éternelles de la nature que *Newton* lui-même ne put comprendre, parce qu'il n'était pas DIEU. Adorons le grand être dont ces lois émanent ; remercions-le d'avoir accordé pour quelques jours à nos organes le don de la pensée, qui nous élève jusqu'à lui.

Un profond philosophe, & qui aurait saisi la vérité s'il n'avait voulu la mêler avec

les mensonges des préjugés, a dit que nous voyons tout en DIEU. Mais c'est plutôt DIEU qui voit tout en nous, qui fait tout en nous; puisqu'il est nécessairement le grand, le seul, l'éternel ouvrier de toute la nature.

Comment pensons-nous, comment sentons-nous? qui pourra nous le dire? DIEU n'a pas mis, (il faut le répéter sans cesse) DIEU n'a pas caché dans les plantes un secret qui s'appelle *végétation* : elles végètent, parce qu'il fut ainsi ordonné dans tous les siècles. Il n'est point dans l'animal une créature secrète qui s'appelle *sensation* ; le cerf court, l'aigle vole, le poisson nage sans avoir besoin d'une substance inconnue, résidante en eux qui les fasse voler, courir & nager. Ce que nous avons nommé leur instinct est une faculté ineffable, inhérente dans eux par les lois ineffables du grand être. Nous avons de même une faculté ineffable dans l'entendement humain : mais il n'y a point d'être réel qui soit l'entendement humain ; il n'en est point qui s'appelle *la volonté*. L'homme raisonne, l'homme désire, l'homme veut ; mais ses volontés, ses désirs, ses raisonnemens ne sont point des substances à part. Le grand défaut de l'école platonicienne, & ensuite de toutes nos écoles, fut de prendre des mots pour des choses : ne tombons point dans cette erreur.

Nous sommes tantôt pensans, tantôt ne pensant pas, comme tantôt éveillés, tantôt dormans, tantôt excités par des désirs involontaires, tantôt plongés dans une apathie passagère ; esclaves dès notre enfance, jusqu'à la mort, de tout ce qui nous environne, ne pou-

vant rien par nous ſeuls, recevant toutes nos idées ſans pouvoir jamais prévoir celles que nous aurons l'inſtant ſuivant ; & toujours ſous la main du grand être qui agit dans toute la nature par des voies auſſi incompréhenſibles que lui-même.

LE SECOND ADORATEUR.

Je l'adore avec vous : je reconnais en lui la cauſe, la fin, l'enveloppe & le centre de toutes choſes ; mais je crains, en parlant, de lui faire quelque offenſe, ſi pourtant le fini peut outrager l'infini, ſi un être miſérable qui eſt à peine un mode de l'être, un embrion né entre de l'urine & des excrémens, excrément lui-même formé pour engraiſſer la fange dont il ſort, peut faire une injure à l'être éternel.

Je vois en tremblant, en l'adorant, en l'aimant comme l'auteur éternel de tout ce qui fut & de tout ce qui ſera, que nous le feſons auteur du mal. Je conſidère, avec douleur, que toutes les ſectes qui ont admis comme nous un ſeul DIEU, ſoient tombées dans ce piége où je crains que ma raiſon ne ſoit priſe. Leurs prétendus ſages ont répondu que DIEU ne fait point le mal, mais qu'il le permet. J'aimerais autant qu'on me dît, lorſque les rayons du ſoleil trop ardens ont aveuglé un enfant, que ce n'eſt pas le ſoleil qui lui a fait ce mal, mais qu'il a permis que ſes rayons lui crevaſſent les yeux.



Je vous diſais tout à l'heure que j'étais pénétré de reconnaiſſance & de joie ; mais d'autres idées s'étant préſentées néceſſairement à moi, comme il arrive à tous les hommes, mes re-

mercîmens sont suivis de mes murmures involontaires : j'éclate en gémissemens & je me dissous en larmes, comme un enfant qui passe en un moment du rire à la plainte entre les bras de sa nourrice.

Toute l'antiquité admira & pleura comme moi. Elle rechercha la cause des imperfections du monde avec autant d'empressement que de désespoir. Les Grecs imaginèrent des *Titans*, enfans du ciel & de la terre, qui demandèrent à *Jupiter* leur part du bien de leurs père & mère, & firent la guerre aux Dieux. Les autres inventèrent la belle fable de *Pandore*. D'autres (plus philosophes peut-être en paraissant ne l'être pas) mirent *Jupiter* entre deux tonneaux, versant le bien goutte à goutte & le mal à plein canal. On imagina des androgynes qui, possédant les deux sexes à la fois, devinrent fort insolens, & furent, pour leur châtiment, séparés en deux. Les Indiens écrivirent dans leur Shasta, qui subsiste depuis cinq mille ans dans la langue du Hanscrit, entre les mains des brames, que des anges, des génies se révoltèrent dans le ciel contre DIEU. Les Syriens disaient que notre planète n'était pas faite originairement pour être habitée par des *gens* raisonnables, mais que parmi les citoyens du ciel il se trouva deux gourmands mari & femme qui s'avisèrent de manger une galette. Pressés ensuite d'un besoin qui est la suite de la gourmandise, ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'empyrée où était la garde-robe. Celui-ci leur répondit : Voyez-vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues ? c'est-là qu'est le privé de l'univers ;

ils y allérent, & DIEU les y laissa pour les punir.

Quelques autres asiatiques rapportent que DIEU, ayant formé l'homme, lui donna la recette de l'immortalité bien écrite sur du beau vélin; l'homme en chargea son âne avec d'autres petits meubles, & se mit à courir le monde. Chemin fesant l'âne rencontra le serpent, & lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque fontaine où il pût boire; le serpent le conduisit avec courtoisie; mais tandis que l'âne buvait, & que l'homme était éloigné, le serpent vola la recette; il y lut le secret de changer de peau, ce qui le rendit immortel; selon l'idée commune de l'Asie. L'homme garda sa peau & fut sujet à la mort.

Les Egyptiens & sur-tout les Persans reconnurent un Dieu diable, ennemi du Dieu favorable, un *Typhon*, un *Arimane*, un *Sathan*, un mauvais principe qui se plaisait à gâter tout ce que le bon principe fesait de bien. Cette idée était prise de ce qui se passait tous les jours chez les pauvres humains. Nous sommes presque toujours en guerre. Le chef d'une nation ruine tant qu'il peut tout ce que le chef de la nation opposée a pu faire d'utile. *Laomédon* bâtit une belle ville, *Agamemnon* la détruit; c'est l'histoire du genre humain. Les hommes ont toujours transporté dans le ciel toutes les sottises de la terre, soit sottises atroces, soit sottises ridicules. La doctrine de *Zoroastre* & celle de *Manès* ne sont au fond que l'idée de certains peuples de l'Amérique, qui, pour expliquer la cause de la pluie, prétendaient qu'il y avait là-haut un petit garçon

& une petite fille, frére & sœur, que le frère cassait quelquefois la cruche de sa petite sœur, & qu'alors on avait des pluies & des tempêtes.

Voilà toute la théologie du manichéisme; & tous les systèmes sur lesquels on a tant disputé ne valent pas mieux.

Pardonnons aux hommes accablés de misères & de chagrins, d'avoir justifié si mal la Providence dans les bons momens, où quelque relâche dans leurs peines leur laissait la liberté de penser. Pardonnons-leur d'avoir supposé un grand être malfesant, éternel ennemi d'un grand être favorable. Qui peut n'être pas effrayé quand il considère que la terre entière n'est que l'empire de la destruction? La génération, la vie des animaux sont l'ouvrage d'une main si puissante & si industrieuse, que la puissance de tous les rois & le génie de cent mille *Archimèdes* ne pourraient pas dans toute l'éternité fabriquer l'aile d'une mouche. Mais à quoi sert tout cet artifice divin qui brille dans la structure de ces milliars d'êtres sensibles? à les faire tous dévorer les uns par les autres. Certes, si un homme avait fait un automate admirable, marchant de lui-même & jouant de la flûte, & qu'il le brisât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux.

Le globe est couvert de chefs-d'œuvre, mais de victimes; ce n'est qu'un vaste champ de carnage & d'infection. Toute espèce est impitoyablement poursuivie, déchirée, mangée, sur la terre, dans l'air & dans les eaux. L'homme est plus malheureux que tous les animaux ensemble; il est continuellement en proie à deux

fléaux que les animaux ignorent, l'inquiétude & l'ennui, qui ne sont que le dégoût de soi-même. Il aime la vie, & il sait qu'il mourra. S'il est né pour goûter quelques plaisirs passagers, dont il loue la Providence, il est né pour des souffrances sans nombre & pour être mangé des vers ; il le sait & les animaux ne le savent pas. Cette idée funeste le tourmente ; il consume l'instant de sa détestable existence à faire le malheur de ses semblables, à les égorger lâchement pour un vil salaire, à tromper & à être trompé, à piller & à être pillé, à servir pour commander, à se repentir sans cesse. Exceptez-en quelques sages, la foule des hommes n'est qu'un assemblage horrible de criminels infortunés, & le globe ne contient que des cadavres.

Je tremble, encore une fois, d'avoir à me plaindre de l'être des êtres, en portant une vue attentive sur cet épouvantable tableau. Je voudrais n'être pas né.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon frère, puisque vous aimez DIEU, puisque vous êtes vertueux, loin de maudire votre naissance, bénissez-la. Vous avez commencé par remercier, finissez de même. Vivez pour servir l'être des êtres & les créatures. Tous ceux qui ont inventé des fables pour expliquer l'origine du mal, & de la prétendue dégradation de l'homme, ont rendu DIEU ridicule ; rendez-le respectable.

Souvenez-vous que les effets d'une cause nécessaire sont nécessaires aussi. C'est l'opinion de tous les sages ; elle produit une vertu con-

solante, la résignation. Grâces à la résignation, la faiblesse de l'innocence opprimée par les tyrans goûte quelque paix dans l'exil & dans les chaînes. C'est par la résignation que l'homme se soutient contre l'invincible nécessité qui le presse. Tout émane sans doute du grand être. La justice, la bienfesance, la tolérance en émanent donc aussi.

Soyons justes, bienfesans, tolérans, puisque c'est la destinée des sages & la nôtre ; laissons les imbécilles perdre leurs jours sans penser, & les fripons penser à persécuter les ames honnêtes. Résignons-nous quand nous voyons un petit homme né dans la fange, pétri de tout l'orgueil de la sottise, de toute l'avarice attachée à son éducation, de toute l'ignorance de son école, vouloir dominer insolemment, prétendre faire respecter par les autres têtes toutes les chimères de la sienne, calomnier avec bassesse, & chercher à persécuter avec cruauté. Cet amas de turpitudes est dans sa nature comme la soif du sang est dans la fouine, & le gravitation dans la matière.

D'ailleurs toute consolation nous est-elle interdite ? N'est-il pas possible qu'il y ait dans nous quelque principe indestructible qui renaîtra dans l'ordre des choses ? Rien n'est sorti du néant, rien n'y rentre, *omnia mutantur, nihil interit*. S'il était nécessaire qu'un peu de pensée fût pour quelques momens je ne sais comment dans un corps de cinq pieds & demi, organisé comme nous le sommes, pourquoi ce don de la pensée ne sera-t-il pas accordé à un des atomes qui a été le principal & l'invisible organe de cette machine ? Ajoutons à

nos vertus celle de l'espérance ; souffrons dans cette courte vie les tyranniques bêtises que nous ne pouvons empêcher ; tâchons seulement de ne point dire de bêtise sur le grand être.

LE SECOND ADORATEUR.

Oui, frère je me résigne, il le faut bien. J'espère autant que je le puis, & je vous réponds que je ne déshonorerai pas ma raison par les chimères que tant de charlatans ont débitées sur le grand être.

Vous savez qu'avant mon retour de Pondichéri avec le jésuite *Lavaur*, qui avait onze cents mille francs dans son porte-feuille en lettres de change & en diamans, je connus beaucoup de guèbres & de brames. Ces guèbres ou parsis sont d'une antiquité très-reculée, devant laquelle nous ne sommes que d'hier ; mais plus un peuple est ancien, plus il a d'anciennes sottises. Je fus confondu quand les mages guèbres me dirent qu'il avait plû à l'être nécessaire éternellement agissant de ne former les mondes que depuis quatre cents cinquante mille années, & qu'il les avait formés en six *gahambars*, en six temps. Les pauvres mages ! il font de DIEU un homme, un ouvrier qui demande six semaines pour faire son ouvrage, & qui se donne ce qu'on appelle du bon temps la septième semaine.

Si vous saviez quels contes de vieille ces rêveurs ajoutent à leurs six *gahambars* ? vous en auriez pitié. La fable du serpent qui vola la recette de l'immortalité à l'âne, n'est pas comparable à celle des Parsis. On y voit des serpens & des ânes qui jouent des rôles fort

comiques. Le grand être, l'être néceſſaire éternel, infini, ſe promène tous les jours midi ſous des palmiers ; il forme une eſpèc de *Pandore* qu'il pétrit d'un morceau de chai tiré de la ſubſtance d'un homme ; cet homm s'appelait *Misha* & ſa femme *Mishana*. (*a*)

Près d'une fontaine dont les eaux s'étendent de tous les côtés jusqu'au bout du mons on voit un arbre qui enſeigne le paſſé, le préſent & le futur, & qui donne des leçons de morale & de phyſique. Les arbres de Dodone ne ſont rien auprès. Tout eſt prodige dans les temps antiques de tous les peuples; rien n'eſt jamais chez eux accordé à la nature parce qu'ils ne la connaiſſaient pas. On ne voit aucun hiſtorien ſage qui raconte les ſiècles paſſés ; mais on voit par-tout des ſorciers qui racontent l'avenir. Parmi tous ces ſorciers il n'y en a pas un qui vivent comme les autres hommes : celui-là ſe met un bât ſur le dos & court tout nu dans les rues de la capitale; celui-ci mange des excrémens ſur ſon pain; cet autre eſt enlevé par les cheveux au milieu des airs ; un quatrième ſe promène ſur la moyenne région dans un char de feu tiré par des chevaux de feu. *Hercule* eſt englouti dans le ventre d'un poiſſon, il y reſte trois jours, mais il y fait très-bonne chère ; car il fait griller le foie du poiſſon & le mange : de-là il

(*a*) Ce ſont les premiers hommes ſelon *Zoroaſtre* : comme ſuivant *Sanchoniathon*, ce ſont *Protogenos* & *Genos*, ou du moins des créatures que le traducteur grec nomme ainſi. Chez les Indiens ce ſont *Adimo* & *Procriti*, chez les Grecs *Prométhée*, *Epiméthée* & *Pandore*, chez les Chinois *Puon-cu*, &c.

ourt au détroit de Gibraltar, il le passe dans n gobelet (*b*)

Bacchus avec sa verge va conquérir les Indes; change sa verge en serpent, & rechange serpent en verge; il passe la mer des Indes pied sec, arrête le soleil & la lune, & fait nt tours de cette force. Voilà l'histoire anenne.

Toutes ces inepties font rire. Mais voici ce ui fait verser des larmes.

Les charlatans qui montèrent sur des tréaux les jours de foire pour divertir la canaille ar ces contes, ne se contentèrent pas de la tribution volontaire qui leur en revenait, ils irent : "Nous attestons les dieux immortels qui habitent le sommet de l'Olympe & de l'Atlas, nous jurons par le grand *Demiourgos*, le grand *Zeus* leur père & leur maître, que nous vous avons annoncé la vérité pure; nous sommes les ambassadeurs du ciel, payez-nous notre voyage. Les deux tiers de vos biens sont à nous de droit divin, & l'autre de droit humain. Nous avons la condescendance de vous laisser jouir de ce dernier tiers, mais à la condition que les rois tiendront la bride de notre cheval, & l'arçon de notre selle quand nous viendrons vous visiter; qu'ils mettront leurs diadèmes à nos pieds; qu'ils croiront fermement que nous sommes infaillibles; & pour les récompenser de leur foi, non seulement nous leur concédons la dignité de notre porte-coton quand nous irons à la selle, mais nous voulons bien, par grâce

(*b*) Voyez *Licophron*.

„ spéciale, leur faire distribuer nos matièr
» qu'ils porteront pendues à leur cou resp
» tueusement. Ainsi DIEU leur soit
» aide ! » (e)

Si quelqu'un ose jamais disputer, même a la plus grande retenue, sur les dimensions la tasse d'*Hercule*, dans laquelle il navi d'une de ses colonnes à l'autre, s'il ose mander comment *Hercule* fut avalé par poisson, & comment il trouva un gril da son ventre pour faire cuire le foie de l'anim il sera pendu sur le champ.

Celui qui doutera que *Deucalion* & *Pirr* s'étant troussés, aient jeté entre leurs jamb des pierres qui furent changées en homme sera lapidé, comme de raison, par nos thé logiens; & le maçon béni de notre temple qui a un cœur de roche..... jettera la pr mière pierre.

Si quelqu'un est assez insolent pour récit une chanson sur *Cibèle* la mère de *Zeus*, o *Vénus* sa fille, on lui arrachera la langu avec des tenailles, on lui coupera la main on lui fendra la poitrine, dont on lui tirer le cœur palpitant pour lui en battre les joues on jettera son cœur, sa main, sa langue son corps dans les flammes, pour la consola tion des fidelles, pour la plus grande gloi de DIEU, qui est très-glorieux, qui aime pa sionnément à voir un cœur sanglant dont o donne des soufflets sur les joues du propri taire.

(e) Voyez toutes les relations concernant le gr lama.

Quand ceux qui voudront rectifier quelques points de votre doctrine feront en grand nombre, faites vîte une St Barthelemi, c'est le moyen le plus sûr pour éclaircir la foule... Que vos grands stolifères n'aient jamais moins de dix talens d'or de rente, & que les très-grands stolifères n'en aient jamais moins de mille.... Qu'on dépeuple la terre & les mers pour leurs tables somptueuses, tandis que le pauvre mange du pain noir à leurs portes. C'est ainsi qu'il convient de servir l'être des êtres.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, je ne vous ai point nié qu'il n'y eût de grands maux sur notre globe; il y en a, sans doute, nous sommes dans un orage, sauve qui peut. Mais, encore une fois, espérons de beaux jours. Où & quand? je n'en sais rien; mais si tout est nécessaire, il l'est que le grand être ait de la bonté. La boîte de *Pandore* est la plus belle fable de l'antiquité, l'espérance était au fond. Vous voudriez quelque chose de plus positif. Si vous en connaissez, daignez me l'apprendre..

XXVI.

LE DINER DU COMTE DE BOULAINVILLIERS.

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DINER.

L'ABBÉ COUET.

Quoi, monſieur le comte, vous croyez la philoſophie auſſi utile au génre-humain que la religion apoſtólique, catholique & romaine?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La philoſophie étend ſon empire ſur *tout* l'univers, & votre Égliſe ne domine que ſur une partie de l'Europe, encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philoſophie eſt plus ſalutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle eſt pratiquée depuis long-temps.

L'ABBÉ.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philoſophie

LE COMTE.

J'entends l'amour éclairé de la ſageſſe, ſoutenu par l'amour de l'être éternel, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime.

L'ABBÉ.

Hé bien, n'eſt-ce pas là ce que notre religion annonce ?

LE COMTE.

Si c'eſt-là ce que vous annoncez, nous ſommes d'accord ; je ſuis bon catholique, & vous êtes bon philoſophe, n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philoſophie religieuſe & ſainte, ni par des ſophiſmes ni par des abſurdités qui outragent la raiſon, ni par la cupidité effrénée des honneurs & des richeſſes qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités & la modération de la philoſophie : alors cette philoſophie adoptera la religion pour ſa fille.

L'ABBÉ.

Avec votre permiſſion, ce diſcours ſent un peu trop le fagot.

LE COMTE.

Tant que vous ne ceſſerez de nous conter des fagots, & de vous ſervir de fagots allumés au lieu de raiſons, vous n'aurez pour partiſans que des hypocrites & des imbécilles. L'opinion d'un ſeul ſage l'emporte, ſans doute, ſur les preſtiges des fripons, & ſur l'aſſerviſſement de mille idiots. Vous m'avez demandé

ce que j'entends par philosophie, je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion ?

L'ABBÉ.

Il me faudrait bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE.

C'est déjà une grande présomption contre vous. Il vous faut de gros livres, & à moi il ne faut que quatre mots : *Sers* DIEU, *sois juste.*

L'ABBÉ.

Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE.

Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles : *Contrains-les d'entrer*, (*a*) dont on abuse avec tant de barbarie ; & celles-ci : *Je suis venu apporter le glaive & non la paix* ; (*b*) & celles-là encore : *Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit regardé comme un païen, ou comme un comme un receveur des deniers publics* ; (*c*) & cent maximes pareilles effraient le sens commun & l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur & de plus odieux que cet autre discours : (*d*) *Je leur parle en*

(*a*) *Luc*, chap. XIV, v. 23.
(*b*) *Matth.* chap. X, v. 34.
(*c*) *Matth.* chap. XVIII, v. 17.
(*d*) *Matth.* chap. VIII, v. 10.

paraboles,

paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, & qu'en écoutant ils n'entendent point. Eſt-ce ainſi que s'expliquent la ſageſſe & la bonté éternelle ?

Le Dieu de tout l'univers, qui ſe fait homme pour éclairer & pour favoriſer tous les hommes, a-t-il pu dire : (*e*) *Je n'ai été envoyé qu'au troupeau d'Iſraël*, c'eſt-à-dire, à un petit pays de trente lieues tout au plus ?

Eſt-il poſſible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ſes diſciples ne devaient rien payer, que les rois (*f*) *ne reçoivent des impôts que des étrangers, & que les enfans en ſont exempts ?*

L'ABBÉ.

Ces diſcours qui ſcandaliſent ſont expliqués par des paſſages tout différens.

LE COMTE.

Juſte ciel ! qu'eſt-ce qu'un Dieu qui a beſoin de commentaire, & à qui l'on fait dire perpétuellement le pour & le contre ? Qu'eſt-ce qu'un légiſlateur qui n'a rien écrit ? qu'eſt-ce que quatre livres divins dont la date eſt inconnue, & dont les auteurs ſi peu avérés ſe contrediſent à chaque page.

L'ABBÉ.

Tout cela ſe concilie, vous dis-je ; mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très-content du diſcours ſur la montagne.

LE COMTE.

Oui, on prétend que JESUS a dit qu'on

(*e*) *Matt.* chap. XV, v. 24.

(*f*) *Idem*, chap. XVII, v. 24, 25, 26.

brûlera ceux qui appellent leur frère *Raka* ; (*g*) comme vos théologiens font tous les jours. Il dit qu'il eſt venu pour accomplir la loi de *Moïſe* que vous avez en horreur. (*h*) Il demande avec quoi on ſalera ſi le ſel s'évanouit. (*i*) Il dit que bienheureux ſont les pauvres d'eſprit, parce que le royaume des cieux eſt à eux. (*k*) Je ſais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le blé (*l*) pourriſſe & meure en terre pour germer ; que le royaume des cieux eſt un grain de moutarde, (*m*) que c'eſt de l'argent mis à uſure ; (*n*) qu'il ne faut pas donner à dîner à ſes parens quand ils ſont riches. (*o*) Peut-être ces expreſſions avaient-elles un ſens reſpectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées. J'adopte tout ce qui peut inſpirer la vertu : mais ayez la bonté de me dire ce que vous penſez d'un autre paſſage que voici.

« C'eſt DIEU qui m'a formé. DIEU eſt par-
» tout & dans moi : oſerai-je le ſouiller par
» des actions criminelles & baſſes, par des
» paroles impures, par d'infames déſirs ?

» Puiſſé-je, à mes derniers momens, dire

(*g*) *Matth.* chap. V, v. 22.

(*h*) *Idem*, v. 17.

(*i*) *Idem*, v. 3.

(*k*) *Idem*, v. 13.

(*l*) Epître de *Paul aux Corinthiens*, chap. XV, v. 36.

(*m*) *Luc*, chap. XIII, v. 19.

(*n*) *Matth.* chap. XXV.

(*o*) *Luc*, chap. XIV, v. 12.

» à DIEU : ô mon maître ! ô mon père ! tu
» as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec
» résignation ; tu as voulu que je fusse pauvre,
» j'ai embrassé la pauvreté. Tu m'as mis dans
» la bassesse, & je n'ai point voulu la gran-
» deur. Tu veux que je meure, je t'adore
» en mourant. Je sors de ce magnifique spec-
» tacle en te rendant grâce de m'y avoir admis
» pour me faire contempler l'ordre admirable
» avec lequel tu régis l'univers. »

L'ABBÉ.

Cela est admirable : dans quel père de l'Église avez-vous trouvé ce morceau divin ? est-ce dans *St Cyprien*, dans *St Grégoire de Nazianze*, ou dans *St Cyrille* ?

LE COMTE.

Non, ce sont les paroles d'un esclave païen nommé *Epictète*, & l'empereur *Marc-Aurèle* n'a jamais pensé autrement que cet esclave.

L'ABBÉ.

Je me souviens en effet d'avoir lu dans ma jeunesse des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impression : je vous avouerai même que les lois de *Zaleucus*, de *Carondas*, les conseils de *Confucius*, les commandemens moraux de *Zoroas*, les maximes de *Pythagore*, me parurent dictés par la sagesse pour le bonheur du genre-humain : il me semblait que DIEU avait daigné honorer ces grands-hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à *Virgile*, plus d'éloquence à *Cicéron*, & plus

I 2

de sagacité à *Archimède* qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laissées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaissaient pas la théologie ; ils ne savaient pas quelle est la différence entre un chérubin & un séraphin, entre la grâce efficace à laquelle on peut résister, & la grâce suffisante qui ne suffit pas : ils ignoraient que DIEU était mort, & qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah ! monsieur le comte, si les *Scipion*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *Epictète*, les *Antonin* avaient su que le père *a engendré le fils, & qu'il ne l'a pas fait, que l'esprit n'a été ni engendré ni fait, mais qu'il procède par spiration tantôt du père & tantôt du fils ; que le fils a tout ce qui appartient au père, mais qu'il n'a pas la paternité* : si, dis-je, les anciens nos maîtres en tout avaient pu connaître cent vérités de cette clarté & de cette force ; enfin, s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procurés aux hommes ! la consubstantiabilité surtout, monsieur le comte, la transsubstantiation sont de si belles choses ! plût au ciel que *Scipion*, *Cicéron* & *Marc-Aurèle* eussent approfondi ces vérités ! ils auraient pu être grands-vicaires de monseigneur l'archevêque, ou syndics de la sorbonne.

LE COMTE.

Çà, dites-moi en conscience, entre nous & devant DIEU, si vous pensez que les ames de ces grands-hommes soient à la broche, éternellement rôties par les diables, en atten-

dant qu'elles aient retrouvé leur corps qui fera éternellement rôti avec elles, & cela pour n'avoir pu être syndics de sorbonne & grands-vicaires de monseigneur l'archevêque ?

L'ABBÉ.

Vous m'embarrassez beaucoup ; car *hors de l'Eglise point de salut.*

Nul ne doit plaire au ciel que nous & nos amis. Quiconque n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit comme un païen ou comme un fermier général. (*p*) *Scipion* & *Marc-Aurèle* n'ont point écouté l'Église ; ils n'ont point reçu le concile de Trente : leurs ames spirituelles seront rôties à jamais ; & quand leurs corps dispersés dans les quatre élémens seront retrouvés, ils seront rôtis à jamais avec leurs ames. Rien n'est plus clair, comme rien n'est plus juste : cela est positif.

D'un autre côté, il est bien dur de brûler éternellement *Socrate*, *Aristide*, *Pythagore*, *Epictète*, les *Antonins*, tous ceux dont la vie a été pure & exemplaire, & d'accorder la béatitude éternelle à l'ame & au corps de *François Ravaillac* qui mourut en bon chrétien, bien confessé & muni d'une grâce efficace ou suffisante. Je suis un peu embarrassé dans cette affaire ; car enfin je suis juge de tous les hommes : leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi, & j'aurais quelque répugnance à sauver *Ravaillac* & à damner *Scipion*.

Il y a une chose qui me console, c'est que

(*p*) *Matth.* chap. XVIII, v. 17.

nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons ! nous lisons dans les actes de *Ste Thècle*, grande théologienne, disciple de *St Paul*, laquelle se déguisa en homme pour le suivre, qu'elle délivra de l'enfer son amie *Faconille*, qui avait eu le malheur de mourir païenne. (*q*)

Ce grand *St Jean Damascène* rapporte que le grand *St Macaire*, le même qui obtint de DIEU la mort d'*Arius* par ses ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen sur son salut ; le crâne lui répondit que les prières des théologiens soulageaient infiniment les damnés. (*r*).

Enfin nous savons de science certaine que le grand *St Grégoire* pape tira de l'enfer l'ame de l'empereur *Trajan* : (*s*) ce sont-là de beaux exemples de la miséricorde de DIEU.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard ; tirez donc de l'enfer par vos saintes prières *Henri IV*, qui mourut sans sacrement comme un païen, & mettez-le dans le ciel avec *Ravaillac* le bien confessé ; mais mon embarras est de savoir comment ils vivront ensemble & quelle mine ils se feront.

(*q*) Voyez *Damascène*, *orat. de iis qui in pace dormierunt*, page 585.

(*r*) *Apud Grab. spicileg. pp. tom.* I.

(*s*) *Euchology. c.* 96. *& alii lib. græc. Damascène*, pag. 588.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner se refroidit ; voilà *M. Freret* qui arrive ; mettons-nous à table, vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

SECOND ENTRETIEN.

PENDANT LE DINER.

L'ABBÉ COUET.

AH ! Madame, vous mangez gras un vendredi, sans avoir la permission expresse de monseigneur l'archevêque ou la mienne ! ne savez-vous pas que c'est pécher contre l'Église ? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parce qu'alors il ruminait, & qu'il n'avait pas le pied fendu : (*t*) c'était un crime horrible de manger de l'ixion & du griffon. (*u*)

LA COMTESSE.

Vous plaisantez toujours, monsieur l'abbé ; dites-moi de grâce ce que c'est qu'un ixion ?

L'ABBÉ.

Je n'en sais rien, Madame ; mais je sais que quiconque mange le vendredi une aile de poulet sans la permission de son évêque, au lieu de se gorger de saumon & d'esturgeon, pêche

(*t*) Deutéron. ch. XIV, v. 7.

(*u*) *Idem*, v. 12 & 13.

mortellement ; que ſon ame ſera brûlée en attendant ſon corps, & que quand ſon corps la viendra retrouver, ils feront tous deux brûlés éternellement, ſans pouvoir être conſumés, comme je diſais tout à l'heure.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt aſſurément plus judicieux ni plus équitable ; il y a plaiſir à vivre dans une religion ſi ſage. Voudriez-vous une aile de ce perdreau ?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

Prenez, croyez-moi ; JESUS-CHRIST a dit : Mangez ce qu'on vous préſentera. (*x*) Mangez, mangez, que la honte ne vous faſſe dommage.

L'ABBÉ.

Ah ! devant vos domeſtiques, un vendredi qui eſt le lendemain du jeudi ! ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE.

Ainſi vous avez plus de reſpect pour mes laquais que pour JESUS-CHRIST.

L'ABBÉ.

Il eſt bien vrai que notre ſauveur n'a jamais connu la diſtinction des jours gras & des jours maigres, mais nous avons changé toute ſa doctrine pour le mieux ; il nous a donné tout pouvoir ſur la terre & dans le ciel. Savez-vous bien que dans plus d'une province, il

(*x*) *Luc*, chap. X, v. 8.

n'y a pas un siècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus ? & je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE.

Mon DIEU ! que cela est édifiant ! & qu'on voit bien que votre religion est divine !

L'ABBÉ.

Si divine que dans le pays même où l'on fesait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on fesait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, & que l'Eglise en use encore ainsi quelquefois : tant elle sait se proportionner aux différentes faiblesses des hommes. — A boire.

LE COMTE.

A propos, M. le grand-vicaire, votre église permet-elle qu'on épouse les deux sœurs ?

L'ABBÉ.

Toutes deux à la fois ? non ; mais l'une après l'autre, selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en cour de Rome & la protection : remarquez bien que tout change toujours, & que tout dépend de notre sainte Église. La sainte Église juive notre mère, que nous détestons & que nous citons toujours, trouve très-bon que le patriarche *Jacob* épouse les deux sœurs à la fois : elle défend dans le Lévitique de se marier à la veuve de son frère, (y)

(y) *Lévit.* ch. XVIII, v. 16.

elle l'ordonne expressément dans le Deutéronome ; (z)& la coutume de Jérusalem permettait qu'on épousât sa propre sœur ; car vous savez que quand *Ammon* fils du chaste roi *David* viola sa sœur *Thamar*, cette sœur pudique & avisée lui dit ces paroles : *Mon frère, ne me faites pas de sottises, mais demandez-moi en mariage à notre père, & il ne vous refusera pas.* (*aa*)

Mais pour revenir à notre divine loi sur l'agrément d'épouser les deux sœurs ou la femme de son frère, la chose varie selon le temps, comme je vous l'ai dit. Notre pape *Clément VII* n'osa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre *Henri VIII* avec la sœur du prince *Arthur* son frère, de peur que *Charles-Quint* ne le fît mettre en prison une seconde fois, & ne le fît déclarer bâtard comme il était. Mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reste, le pape & monseigneur l'archevêque sont les maîtres de tout quand ils sont les plus forts. -- A boire !

LA COMTESSE.

Hé bien, M. *Freret* ; vous ne répondez rien à ces beaux discours, vous ne dites rien !

M. FRERET.

Je me tais, Madame, parce que j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ.

Et que pourriez-vous dire, Monsieur, qui

(z) *Deutéron.* chap. XII, v. 5.

(*aa*) II *Rois*, ch. XIII, v. 12 & 13.

pût ébranler l'autorité, obscurcir la splendeur, infirmer la vérité de notre mère sainte église catholique, apostolique & romaine? — A boire.

M. FRERET.

Parbleu je dirais que vous êtes des juifs & des idolâtres, qui vous moquez de nous & qui embourfez notre argent.

L'ABBÉ.

Des juifs & des idolâtres! comme vous y allez!

M. FRERET.

Oui des juifs & des idolâtres, puisque vous m'y forcez. Votre DIEU n'est-il pas né juif? n'a-t-il pas été circoncis comme juif? (*bb*) n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives? ne lui faites-vous pas dire plusieurs fois qu'il faut obéir à la loi de *Moïse*? (*cc*) n'a-t-il pas sacrifié dans le temple? votre baptême n'était-il pas une coutume juive prise chez les orientaux? n'appelez-vous pas encore du mot juif *pâques* la principale de vos fêtes? ne chantez-vous pas depuis plus de dix-sept cents ans, dans une musique diabolique, des chansons juives que vous attribuez à un roitelet juif, brigand, adultère & homicide, homme selon le cœur de DIEU! Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos juiveries, que vous appelez *monts de piété*? & ne ven-

(*bb*) *Luc.*, ch. II, v. 22 & 39.

(*cc*) *Matth.* ch. V, v. 17 & 18.

dez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme ?

LE COMTE.

Il a raison ; il n'y a qu'une seule chose qui vous manque de la loi juive, c'est un bon jubilé, un vrai jubilé, par lequel les seigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des sots, dans le temps que vous leur persuadiez qu'*Elie* & l'antechrist allaient venir, que le monde allait finir, & qu'il fallait donner tout son bien à l'Église *pour le remède de son ame & pour n'être point rangés parmi les boucs*. Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières ; j'y gagnerais pour ma part plus de cent mille livres de rentes.

L'ABBÉ.

Je le veux bien, pourvu que sur ces cent mille livres vous me fassiez une grosse pension. Mais pourquoi M. *Freret* nous appelle-t-il idolâtres ?

M. FRERET.

Pourquoi, Monsieur ? demandez-le à *Saint Christophe*, qui est la première chose que vous rencontrez dans votre cathédrale, & qui est en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayez. Demandez-le à *Ste Claire* qu'on invoque pour le mal des yeux, & à qui vous avez bâti des temples, à *St. Genou* qui guérit de la goutte, à *St Janvier* dont le sang se liquéfie si solennellement à Naples quand on l'approche de sa tête, à

St Antoine qui asperge d'eau bénite les chevaux dans Rome. (*dd*)

Oseriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille églises le lait de la Vierge, le prépuce & le nombril de son fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri sur lequel vous prétendez que l'être éternel est mort ? vous enfin qui adorez d'un culte de latrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte de peur des souris ? Vos catholiques romains ont poussé leur catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en DIEU par la vertu de quelques mots latins, & que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour douze sous revêtu d'un habit de comédien, me marmoter en une langue étrangère ce que vous appelez une messe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber, se redresser, tourner à droite & à gauche, par devant & par derrière, & faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire & les manger, & les rendre ensuite à son pot de chambre; & vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse & la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine ! Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc & du vin rouge en DIEU ? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas

(*dd*) Voyage de *Misson*, tom. II. pag. 294; c'est un fait public.

aux anciens qui adoraient le *Zeus*, le *Demiourgos*, le maître des dieux & des hommes, & & qui rendaient hommage à des dieux secondaires; sachez que *Cérès*, *Pomone* & *Flore* valent mieux que votre *Ursule* & ses onze mille vierges; & que ce n'est pas aux prêtres de *Marie-Magdelène* à se moquer des prêtres de *Minerve*.

LA COMTESSE.

Monsieur l'abbé, vous avez dans M. *Freret* un rude adversaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât? c'est votre faute.

L'ABBÉ.

Oh, Madame, je suis aguerri, je ne m'effraie pas pour si peu de chose; il y a longtemps que j'ai entendu faire tous ces raisonnemens contre notre mère sainte Église.

LA COMTESSE.

Par ma foi, vous ressemblez à certaine duchesse qu'un mécontent appelait catin; elle lui répondit: Il y a trente ans qu'on me le dit; & je voudrais qu'on me le dît trente ans encore.

L'ABBÉ.

Madame, Madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE.

Cela est vrai; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puisse avoir raison.

L'ABBÉ.

Et quelle raison pourrait-on opposer à l'au-

thenticité des prophéties, aux mirales de *Moïse*, aux miracles de JESUS, aux martyrs ?

LE COMTE.

Ah ! je ne vous conſeille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons & les petites filles ſavent ce que mangea le prophète *Ezéchiel* à ſon déjeûner, (ee) & qu'il ne ſerait pas honnête de nommer à dîner ; depuis qu'ils ſavent les aventures d'*Oolla* & d'*Oliba*, (ff) dont il eſt difficile de parler devant les dames ; depuis qu'ils ſavent que le Dieu des Juifs ordonna au prophète *Oſée* de prendre une catin, (gg) & de faire des fils de catin. Hélas ! trouverez-vous autre choſe dans ces miſérables que du galimatias & des obſcénités ? Que vos pauvres théologiens ceſſent déſormais de diſputer contre les Juifs ſur le ſens des paſſages de leurs prophètes ; ſur quelques lignes hébraïques d'un *Amos*, d'un *Joël*, d'un *Habacuc*, d'un *Jérémiah* ; ſur quelques mots concernant *Eliah*, tranſporté aux régions céleſtes orientales dans un chariot de feu, lequel *Eliah*, par parenthèſe, n'a jamais exiſté.

Qu'ils rougiſſent ſur-tout des prophéties inſérées dans leurs évangiles. Eſt-il poſſible qu'il y ait encore des hommes aſſez imbécilles & aſſez lâches pour n'être pas ſaiſis d'indignation, quand JESUS prédit dans Luc : (hh) *Il y*

(ee) *Ezéch.* chap. IV, v. 12.

(ff) *Idem*, chap. XVI, & chap. XXIII, v. 20.

(gg) *Oſée*, chap. I, v. 2, & ch. III, v. 1 & 2.

(hh) Chap. II.

aura des signes dans la lune & dans les étoiles ; des bruits de la mer & des flots ; des hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance & grande majesté. En vérité je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.

Il est impossible assurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonstanciée & plus fausse. Il faudrait être fou pour oser dire qu'elle fut accomplie, & que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. D'où vient que *Paul*, dans son épître aux Thessaloniciens, confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente ? *Nous qui vivons & qui vous parlons, nous serons emportés dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air*, &c.

Pour peu qu'on soit instruit, on sait que le dogme de la fin du monde & de l'établissement d'un monde nouveau, était une chimère reçue alors chez presque tous les peuples. Vous trouvez cette opinion dans *Lucrèce* au livre *IV*. Vous la trouvez dans le premier livre des métamorphoses d'*Ovide*. *Héraclite* long-temps auparavant avait dit que ce monde-ci serait consumé par le feu. Les stoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-juifs, demi-chrétiens qui fabriquèrent les évangiles, ne manquèrent pas d'adopter un dogme si reçu & de s'en prévaloir. Mais comme le monde subsista encore long-temps, & que JESUS ne vint point dans les

les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté au premier ſiècle de l'Égliſe, ils dirent que ce ſerait pour le ſecond ſiècle : ils le promirent enſuite pour le troiſième ; & de ſiècle en ſiècle cette extravagance s'eſt renouvelée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du pont-neuf ſur le quai de l'école ; il montrait au peuple vers le ſoir un coq & quelques bouteilles de baume : Meſſieurs, diſait-il, je vais couper la tête à mon coq, & je le reſſuſciterai le moment d'après en votre préſence ; mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il ſe trouvait toujours des gens aſſez ſimples pour en acheter. Je vais donc couper la tête à mon coq, continuait le charlatan ; mais comme il eſt tard, & que cette opération eſt digne du grand jour, ce ſera pour demain.

Deux membres de l'académie des ſciences eurent la curioſité & la conſtance de revenir pour voir comment le charlatan ſe tirerait d'affaire, la farce dura huit jours de ſuite ; mais la farce de l'attente de la fin du monde dans le chriſtianiſme a duré huit ſiècles entiers. Après cela, Monſieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

M. FRERET.

Je ne vous conſeille pas de parler des miracles de *Moïſe* devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Egyptiens en auraient parlé dans leurs hiſtoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature ſe ſerait conſervée chez les nations.

Les Grecs, qui ont été instruits de toutes les fables de l'Egypte & de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions surnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun historien ni grec, ni syrien, ni égyptien n'en a dit un seul mot. *Flavien Josephe* si bon patriote, si entêté de son judaïsme, ce *Josephe* qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de sa nation, n'en a pu trouver aucun qui attestât les dix plaies d'Egypte & le passage à pied sec au milieu de la mer, &c.

Vous savez que l'auteur du Pentateuque est encore incertain : quel homme sensé pourra jamais croire, sur la foi de je ne sais quel juif, soit *Esdras*, soit un autre, de si épouvantables merveilles inconnues à tout le reste de la terre ? Quand même vos prophètes juifs auraient cité mille fois ces événemens étranges, il serait impossible de les croire ; mais il n'y a pas un seul de ces prophètes qui cite les paroles du Pentateuque sur cet amas de miracles, pas un seul qui entre dans le moindre détail de ces aventures ; expliquez ce silence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainsi le renversement de la nature. Quel motif, quelle raison aurait pu avoir le Dieu des Juifs ? était-ce de favoriser son petit peuple ? de lui donner une terre fertile ? que ne lui donnait-il l'Egypte, au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous, furent égalés par les sorciers de *Pharaon* ? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Egypte, & faire mourir tous les animaux, afin que les Israélites, au nombre de

six cents trente mille combattans, s'enfuissent comme de lâches voleurs ? Pourquoi leur ouvrir le sein de la mer Rouge, afin qu'ils allassent mourir de faim dans un désert ? Vous sentez l'énormité de ces absurdes bêtises ; vous avez trop de sens pour les admettre, & pour croire sérieusement à la religion chrétienne, fondée sur l'imposture juive. Vous sentez le ridicule de la réponse triviale qu'il ne faut pas interroger DIEU, qu'il ne faut pas sonder l'abyme de la Providence. Non, il ne faut pas demander à DIEU pourquoi il a créé des poux & des araignées, parce qu'étant sûrs que les poux & les araignées existent, nous ne pouvons savoir pourquoi ils existent ; mais nous ne sommes pas si sûrs que *Moïse* ait changé sa verge en serpent & ait couvert l'Egypte de poux, quoique les poux fussent familiers à son peuple : nous n'interrogeons point DIEU ; nous interrogeons des fous qui osent faire parler DIEU, & lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE.

Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conseille pas non plus de parler des miracles de JESUS. Le Créateur de l'univers se serait-il fait juif pour changer l'eau en vin à (*ii*) des noces où tout le monde était déjà ivre ? aurait-il été emporté par le diable (*kk*) sur une montagne dont on voit tous les royaumes de

(*ii*) *Jean*, ch. II, v. 9.

(*kk*) *Matth.* chap. IV, v. 8.

la terre ? aurait-il envoyé le diable (*ll*) dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons ? aurait-il séché un figuier (*mm*) pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le temps des figues ?* Croyez-moi, ces miracles sont tout aussi ridicules que ceux de *Moïse*. Convenez hautement de ce que vous pensez au fond du cœur.

L'ABBÉ.

Madame, un peu de condescendance pour ma robe, s'il vous plaît ; laissez-moi faire mon métier ; je suis un peu battu peut-être sur les prophéties & sur les miracles ; mais pour les martyrs il est certain qu'il y en a eu, & *Pascal* le patriarche de Port-Royal-des-Champs a dit : *Je crois volontiers aux faits dont les témoins se font égorger.*

M. FRERET.

Ah, Monsieur que de mauvaise foi & d'ignorance dans *Pascal* ! on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, & qu'il a été témoin de leur supplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été suppliciés ? qui lui a dit que *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, a été crucifié à Rome la tête en bas ? qui lui a dit que ce *Barjone*, un misérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, & y ait parlé latin ? Hélas ! s'il eût été condamné à

(*ll*) *Idem*, chap. VIII, v. 32.
(*mm*) *Marc*, chap. XI, v. 13.

Rome, si les chrétiens l'avaient su, la premiére église qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des saints, aurait été St-Pierre de Rome, & non pas St Jean de Latran; les papes n'y eussent pas manqué; leur ambition y eût trouvé un beau prétexte. A quoi est-on réduit, quand, pour prouver que ce *Pierre Barjone* a demeuré à Rome, on est obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue, datée de Babylone, était en effet écrite de Rome même; (*nn*) sur quoi un auteur célèbre a très-bien dit que moyennant une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg devait avoir été écrite à Constantinople.

Vous n'ignorez pas quels sont les imposteurs qui ont parlé de ce voyage de *Pierre*. C'est un *Abdias*, qui le premier écrivit que *Pierre* était venu du lac de Génézareth droit à Rome chez l'empereur, pour faire assaut de miracles contre *Simon* le magicien; c'est lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur ressuscité à moitié par *Simon*, & entièrement par l'autre *Simon Barjone*. C'est lui qui met aux prises les deux *Simons*, dont l'un vole dans les airs & se casse les deux jambes par les prières de l'autre. C'est lui qui fait l'histoire fameuse des deux dogues envoyés par *Simon* pour manger *Pierre*. Tout cela est répété par un *Marcel*, par un *Égésippe*. Voilà les fondemens de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tissu des plus plates impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le christianisme pendant cent années.

(*nn*) I de *St. Pierre*, chap. V, v. 13.

C'eſt une ſuite non interrompue de fauſſaires. Ils forgent des lettres de JESUS-CHRIST, ils forgent des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque*, des conſtitutions apoſtoliques, des vers des ſibylles en acroſtiches, des évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de *Barnabé*, des liturgies de *Pierre*, de *Jacques*, de *Matthieu* & de *Marc*, &c. &c. Vous le ſavez, Monſieur, vous les avez lues ſans doute ces archives infames du menſonge, que vous appelez fraudes pieuſes; & vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que ſur d'abominables chimères pour le malheur du genre-humain?

L'ABBÉ.

Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever ſi haut, ſi elle n'avait eu pour baſe que le fanatiſme & le menſonge?

LE COMTE.

Et comment le mahométiſme s'eſt-il élevé encore plus haut? Du moins ſes menſonges ont été plus nobles, & ſon fanatiſme plus généreux. Du moins *Mahomet* a écrit & combattu; & JESUS n'a ſu ni écrire, ni ſe défendre. *Mahomet* avait le courage d'*Alexandre* avec l'eſprit de *Numa*; & votre JESUS a ſué ſang & eau dès qu'il a été condamné par ſes juges. Le mahométiſme n'a jamais changé, & vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle eſt aujourd'hui & ce qu'elle était dans vos premiers temps, qu'entre vos uſages

& ceux du roi *Dagobert*. Misérables chrétiens! non, vous n'adorez pas votre JESUS, vous lui insultez en substituant vos nouvelles lois aux siennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos mystères, vos agnus, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices simples & votre papauté; que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq. janvier, par vos noëls dissolus, dans lesquels vous couvrez de ridicule la vierge *Marie*, l'ange qui la salue, le pigeon qui l'engrosse, le charpentier qui en est jaloux, & le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf & un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ.

C'est pourtant ce ridicule que *St Augustin* a trouvé divin; il disait: *Je le crois, parce que cela est absurde; je le crois, parce que cela est impossible.*

M. FRERET.

Eh! que nous importent les rêveries d'un africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot; tantôt tolérant, tantôt persécuteur? que nous fait son galimatias théologique? voudriez-vous que je respectasse cet insensé rhéteur, quand il dit, dans son sermon 22, que l'ange fit un enfant à *Marie* par l'oreille? *impraegnavit per aurem.*

LA COMTESSE.

En effet, je vois l'absurde, mais je ne vois pas le divin. Je trouve très-simple que le

christianisme se soit formé dans la populace, comme les sectes des anabaptistes & des quakers se sont établies, comme les prophètes du Vivarais & des Cévènes se sont formés, comme la faction des convulsionnaires prend déjà des forces. L'enthousiasme commence, la fourberie achève. Il en est de la religion comme du jeu:

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

M. FRERET.

Il n'est que trop vrai, Madame. Ce qui résulte du plus probable des chaos des histoires de JESUS, écrites contre lui par les Juifs, & en sa faveur par les chrétiens, c'est qu'il était un juif de bonne foi, qui voulait se faire valoir auprès du peuple comme les fondateurs des récabites, des esséniens, des saducéens, des pharisiens, des judaïtes, des hérodiens, des joanistes, des thérapeutes, & de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatisme. Il est probable qu'il mit quelques femmes dans son parti, ainsi que tous ceux qui voulurent être chefs de *sectes*; qu'il lui échappa plusieurs discours indiscrets contre les magistrats, & qu'il fut puni cruellement du dernier supplice. Mais qu'il ait été condamné, ou sous le règne d'*Hérode* le grand, comme le prétendent les talmudistes, ou sous *Hérode* le tétrarque, comme le disent quelques évangiles, cela est fort indifférent. Il est avéré que ses disciples furent très-obscurs jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelques platoniciens

dans

dans Alexandrie, qui étayèrent les rêveries des galiléens par les rêveries de *Platon*. Les peuples d'alors étaient infatués de démons, de mauvais génies, d'obſeſſions, de poſſeſſions, de magie, comme le ſont aujourd'hui les ſauvages. Preſque toutes les maladies étaient des poſſeſſions d'eſprits malins. Les Juifs, de temps immémorial, s'étaient vantés de chaſſer les diables avec la racine barath miſe ſous le nez des malades, & quelques paroles attribuées à *Salomon*. Le jeune *Tobie* chaſſait les diables avec la fumée d'un poiſſon ſur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les galiléens ſe vantèrent.

Les gentils étaient aſſez fanatiques pour convenir que les galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges ; car les gentils croyaient en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les diſciples de JESUS. Si quelques malades guériſſaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'aſſurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantemens. Ils diſaient aux chrétiens : Vous avez de beaux ſecrets, & nous auſſi ; vous guériſſez avec des paroles, & nous auſſi ; vous n'avez ſur nous aucun avantage.

Mais quand les galiléens, ayant gagné une nombreuſe populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'État ; quand, après avoir demandé la tolérance, ils osèrent être intolérans ; quand ils voulurent élever leur nouveau fanatiſme ſur les ruines du fanatiſme ancien, alors les prêtres & les magiſtrats romains les eurent en horreur ; alors on réprima leur audace. Que firent-ils ? ils ſuppoſèrent,

comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent faussaires; ils se défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes, jusqu'au temps où *Constantin*, devenu empereur avec leur argent, mit leur religion sur le trône. Alors les fripons furent sanguinaires. J'ose vous assurer que depuis le concile de Nicée jusqu'à la sédition des Cévènes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le christianisme n'ait versé le sang.

L'ABBÉ,

Ah! Monsieur, c'est beaucoup dire.

M. FRERET.

Non, ce n'est pas assez dire. Relisez seulement l'histoire ecclésiastique: voyez les donatistes & leurs adversaires s'assommant à coups de bâton; les athanasiens & les ariens remplissant l'empire romain de carnage pour une diphthongue. Voyez ces barbares chrétiens se plaindre amèrement que le sage empereur *Julien* les empêche de s'égorger & de se détruire. Regardez cette suite épouvantable de massacres; tant de citoyens mourans dans les supplices, tant de princes assassinés, les bûchers allumés dans vos conciles; douze millions d'innocens, habitans d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens, &, dans notre ancien hémisphère, les chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres, vieillards, enfans, mères, femmes, filles, expirans en foule dans les croisades des Albi-

geois, dans les guerres des hussites, dans celles des luthériens, des calvinistes, des anabaptistes, à la St Barthélemi, aux massacres d'Irlande & ceux du Piémont, à ceux des Cévènes; tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché sur un lit de repos, se fait baiser les pieds, & que cinquante châtrés lui font entendre leurs fredons pour le désennuyer. DIEU m'est témoin que ce portrait est fidelle, & vous n'oseriez me contredire.

L'ABBÉ.

J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai. Mais, comme disait l'évêque de Noyon, ce ne sont pas là des matières de table; ce sont des tables des matières. Les dîners seraient trop tristes si la conversation roulait longtemps sur les horreurs du genre-humain. L'histoire de l'Église trouble la digestion.

LE COMTE.

Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas la faute de la religion chrétienne, c'est celle des abus.

LE COMTE.

Cela serait bon s'il n'y avait eu que peu d'abus. Mais si les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que *Paul*, ou celui qui a pris son nom, a écrit, *ne suis-je pas en (oo) droit de me faire nourrir & vêtir par vous, moi, ma*

(oo) I aux Corinthiens, chap. IX, v. 4 & 5.

femme ou ma sœur? Si l'Église a voulu envahir; si elle a employé toujours toutes les armes possibles pour nous ôter nos biens & nos vies, depuis la prétendue aventure d'*Ananie* & de *Saphire*, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de *Simon Barjone* le prix de leurs héritages, & qui avaient gardé quelques dragmes pour leur subsistance; (*pp*) s'il est évident que l'histoire de l'église est une suite continuelle de querelles, d'impostures, de vexations, de fourberies, de rapines & de meurtres: alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier, & que ce n'est point par quelques abus passagers qu'il a sucé le sang de nos moutons.

L'ABBÉ.

Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

LE COMTE.

Point du tout, je vous défie de me montrer une seule guerre excitée pour le dogme dans une seule secte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un seul homme persécuté pour ses opinions, depuis *Romulus* jusqu'au temps où les chrétiens vinrent tout bouleverser. Cette absurde barbarie n'était réservée qu'à nous. Vous sentez en rougissant la vérité qui vous presse, & vous n'avez rien à répondre.

(*pp*) Actes des apôtres, chap. V.

L'ABBÉ.

Aussi je ne réponds rien. Je conviens que les disputes théologiques sont absurdes & funestes.

M. FRERET.

Convenez donc aussi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poisons.

L'ABBÉ.

C'est ce que je ne vous accorderai point ; car cet arbre a aussi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours été dans les dissentions, je ne veux pas pour cela qu'on détruise la république. On peut réformer ses lois.

LE COMTE.

Il n'en est d'un état comme d'une religion. Venise a réformé ses lois, & a été florissante ; mais quand on a voulu réformer le catholicisme, l'Europe a nagé dans le sang. Et en dernier lieu, quand le célèbre *Locke*, voulant ménager à la fois les impostures de cette religion & les droits de l'humanité, a écrit son livre du christianisme raisonnable, il n'a pas eu quatre disciples : preuve assez forte que le *christianisme* & la raison ne peuvent subsister ensemble. Il ne reste qu'un seul remède dans l'état où sont les choses ; encore n'est-il qu'un palliatif : c'est de rendre la religion absolument dépendante du souverain & des magistrats.

M. FRERET.

Oui, pourvu que le souverain & les magis-

trats soient éclairés, pourvu qu'ils sachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils pensent, & en avoir beaucoup à ce qu'ils font; les laisser libres dans leur commerce avec DIEU, & ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magistrats qui soutiendraient leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ.

Et si toutes les religions étant autorisées, elles se battent toutes les unes contre les autres? si le catholique, le protestant, le grec, le turc, le juif se prennent par les oreilles en sortant de la messe, du prêche, de la mosquée & de la synagogue?

M. FRERET.

Alors il faut qu'un régiment de dragons les dissipe.

LE COMTE.

J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des régimens; je voudrais commencer par instruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.

Instruire les hommes! que dites-vous, Monsieur le comte? les en croyez-vous dignes?

LE COMTE.

J'entends; vous pensez toujours qu'il ne faut que les tromper: vous n'êtes qu'à moitié guéri; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE.

A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis sur une chose que je lus hier dans l'histoire de ces bons mahométans qui m'a beaucoup frappée. *Assan*, fils d'*Ali*, étant au bain, un de ses esclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante sur le corps. Les domestiques d'*Assan* voulurent empaler le coupable. *Assan*, au lieu de le faire empaler, lui fit donner vingt pièces d'or. *Il y a*, dit-il, *un degré de gloire dans le paradis pour ceux qui payent les services, un plus grand pour ceux qui pardonnent le mal, & un plus grand encore pour ceux qui récompensent le mal involontaire.* Comment trouvez-vous cette action & ce discours ?

LE COMTE.

Je reconnais-là mes bons musulmans du premier siècle.

L'ABBÉ.

Et moi, mes bons chrétiens.

M. FRERET.

Et moi, je suis fâché qu'*Assan* l'échaudé, fils d'*Ali*, ait donné vingt pièces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéressées. J'aurais voulu qu'*Assan* eût été assez vertueux & assez humain pour consoler le désespoir de l'esclave, sans songer à être placé dans le paradis au troisième degré.

LA COMTESSE.

Allons prendre du café. J'imagine que si à

tous les dîners de Paris, de Madrid, de Lisbonne, de Rome & de Moscou, on avait des conversations aussi instructives, le monde n'en irait que mieux.

TROISIÈME ENTRETIEN.

APRÈS DINER.

L'ABBÉ.

VOILA d'excellent café, Madame; c'est du Moka tout pur.

LA COMTESSE.

Oui, il vient du pays des musulmans; n'est-ce pas grand dommage?

L'ABBÉ.

Raillerie à part, Madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE.

Oui sans doute; & DIEU leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs: c'est celle que, selon vous, pratiquaient *Enoch*, les noachides & *Abraham*; c'est celle que les lettrés chinois ont conservée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un DIEU, l'amour de la justice & l'horreur du crime.

LA COMTESSE.

Est-il possible qu'on ait abandonné une religion si pure & si sainte pour les sectes abominables qui ont inondé la terre?

M. FRERET.

En fait de religion, Madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtemens, de logement & de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes & du gland. Nous avons eu ensuite du pain, des mets salutaires, des habits de laine & de soie filées, des maisons propres & commodes. Mais, dans ce qui concerne la religion, nous sommes revenus au gland, aux peaux de bêtes & aux cavernes.

L'ABBÉ.

Il serait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, est par-tout incorporée à l'État; & que, depuis le pape jusqu'au dernier capucin, chacun fonde son trône ou sa cuisine sur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure & digne de DIEU.

LA COMTESSE.

Vous n'y pensez pas; vous avouez vous-même qu'ils s'en sont tenus à cette religion pure du temps de votre *Enoch*, de votre *Noé* & de votre *Abraham*. Pourquoi ne serait-on pas aussi raisonnable aujourd'hui qu'on l'était alors ?

L'ABBÉ.

Il faut bien que je le dise : c'est qu'alors il n'y avait ni chanoine à grosse prébende, ni abbé

de Corbie avec cent mille écus de rente, ni évêque de Vurtzbourg avec un million, ni pape avec feize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être, pour rendre à la fociété humaine tous ces biens, des guerres auffi fanglantes qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE.

Quoique j'aie été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres & aux moines; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fuffent plus doux & plus heureux, que les peuples ceffaffent d'être fuperftitieux, & que les chefs de l'Eglife tremblaffent d'être perfécuteurs.

L'ABBÉ.

Il eft bien mal-aifé (puifqu'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des infenfés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, fi, dans un temps de pluie, vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcaffe de *Ste Geneviève* par les rues pour avoir du beau temps.

M. FRERET.

Je ne crois point ce que vous dites; la raifon a déjà fait tant de progrès, que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcaffe & celle de *Marcel* dans Paris. Je penfe qu'il eft très-aifé de déraciner par degrés toutes les fuperftitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux forciers, on n'exorcife plus les diables; & quoiqu'il foit dit que votre JESUS

ait envoyé ses apôtres précisément pour chasser les diables, (*qq*) aucun prêtre parmi nous n'est ni assez fou, ni assez sot pour se vanter de les chasser; les reliques de *St François* sont devenues ridicules, & celles de *St Ignace*, peut-être, seront un jour traînées dans la boue avec les jésuites eux-mêmes. On laisse à la vérité au pape le duché de Ferrare qu'il a usurpé, les domaines que *César Borgia* ravit par le fer & par le poison, & qui sont retournés à l'Église de Rome, pour laquelle il ne travaillait pas : on laisse Rome même aux papes, parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en empare : on lui veut bien encore payer des annates, quoique ce soit un ridicule honteux & une simonie évidente; on ne veut pas faire d'éclat pour un subside si modique. Les hommes, subjugués par la coutume, ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois siècles. Mais que les papes aient l'insolence d'envoyer, comme autrefois, des légats *à latere*, pour imposer des décimes sur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs États en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat *à latere* : je ne désespérerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

LE COMTE.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons secoués. Jetez les yeux à présent sur la partie la plus opulente de la Suisse, sur les

(*qq*) *Matth.* chap. X, v. 8. *Marc*, chap. VI, v. 13.

ſept Provinces-Unies auſſi puiſſantes que l'Eſpagne, ſur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient ſeules, avec avantage, contre les forces réunies de toutes les autres nations : regardez tout le nord de l'Allemagne, & la Scandinavie, ces pépinières intariſſables de guerriers, tous ces peuples nous ont paſſé de bien loin dans les progrès de la raiſon. Le ſang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertiliſé leurs campagnes ; l'abolition des moines a peuplé & enrichi leurs Etats : on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs ; la France ſera plus opulente & plus peuplée.

L'ABBÉ.

Hé bien, quand vous auriez ſecoué en France la vermine des moines, quand on ne verrait plus de ridicules reliques, quand nous ne payerions plus à l'évêque de Rome un tribut honteux ; quand même on mépriſerait aſſez la conſubſtantiabilité & la proceſſion du St Eſprit par le père & par le fils, & la tranſſubſtantiation, pour n'en plus parler ; quand ces myſtères reſteraient enſevelis dans la ſomme de *St Thomas*, & quand les contemptibles théologiens ſeraient réduits à ſe taire, vous reſteriez encore *chrétiens* ; vous voudriez en vain aller plus loin, c'eſt ce que vous n'obtiendrez jamais. Une religion de philoſophes n'eſt pas faite pour les hommes.

M. FRERET.

Eſt quadam prodire tenus ſi non datur ultra.

Je vous dirai avec *Horace*, votre médecin

ne vous donnera jamais la vue du lynx, mais souffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémissons sous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de *chrétien* a prévalu, il restera; mais peu à peu on adorera DIEU sans mélange, sans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, sans lui dire qu'il est mort par un supplice infame, sans croire qu'on fasse des dieux avec de la farine, enfin, sans cet amas de superstitions qui mettent des peuples policés si au-dessous des sauvages. L'adoration pure de l'être suprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens; & bientôt elle descendra dans une partie saine du peuple même.

L'ABBÉ.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenses progrès) ne soit funeste au peuple en descendant jusqu'à lui, & ne le conduise au crime? Les hommes sont assujettis à de cruelles passions & à d'horribles malheurs; il leur faut un frein qui les retienne, & une erreur qui les console.

M. FRÉRET.

Le culte raisonnable d'un Dieu juste, qui punit & qui récompense, ferait sans doute le bonheur de la société; mais quand cette connaissance salutaire d'un Dieu juste est défigurée par des mensonges absurdes & par des superstitions dangereuses, alors le remède se tourne en poison; & ce qui devrait effrayer le crime l'encourage. Un méchant qui ne raisonne qu'à

demi (& il y en a beaucoup de cette eſpèce) oſe nier ſouvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant qui a de grandes paſſions dans une ame faible, eſt ſouvent invité à l'iniquité par la ſureté du pardon que les prêtres lui offrent. *De quelque multitude énorme de crimes que vous ſoyez ſouillé, confeſſez-vous à moi, & tout vous ſera pardonné par les mérites d'un homme qui fut pendu en Judée il y a pluſieurs ſiècles. Plongez-vous, après cela, dans de nouveaux crimes ſept fois ſoixante & ſept fois, & tout vous ſera pardonné encore.* N'eſt-ce pas là véritablement induire en tentation ? n'eſt-ce pas aplanir toutes les voies de l'iniquité ? La *Brinvilliers* ne ſe confeſſait-elle pas à chaque empoiſonnement qu'elle commettait ? *Louis* XI autrefois n'en uſait-il pas de même ?

Les anciens avaient comme nous leur confeſſion & leurs expiations, mais on n'était pas expié pour un ſecond crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs & des Romains ; & nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue ; mais nos diables ſont plus ſots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées ; on les regardait comme les exécutrices, & non comme les victimes des vengeances divines. Être à la fois bourreaux & patiens, brûlans & brûlés, comme le ſont nos diables, c'eſt une contradiction abſurde ; digne de nous, & d'autant plus abſurde que la chute des anges, ce fondement du chriſtianiſme, ne ſe trouve ni

dans la Genèse, ni dans l'évangile. C'est une ancienne fable de brachmanes.

Enfin, Monsieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il est ridicule; mais personne ne rirait d'un Dieu rémunérateur & vengeur, dont on espèrerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'espèce des châtimens & des récompenses, mais en étant persuadé qu'il y en aura, parce que DIEU est juste.

LE COMTE.

Il me semble que M. *Freret* a fait assez entendre comment la religion peut être un frein salutaire. Je veux essayer de vous prouver qu'une religion pure est infiniment plus consolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions des ames dévotes, je le crois; il y en a aussi aux petites-maisons. Mais quels tourmens quand ces ames viennent à s'éclairer! dans quel doute & dans quel désespoir certaines religieuses passent leurs tristes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même; les cloîtres sont le séjour du repentir: mais chez les hommes sur-tout, un cloître est le repaire de la discorde & de l'envie. Les moines sont des forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble; j'en excepte un très-petit nombre qui sont ou véritablement pénitens ou utiles. Mais en vérité DIEU a-t-il mis l'homme & la femme sur la terre pour qu'ils traînassent leur vie dans des cachots, séparés les uns des autres à jamais? Est-ce là le but de la nature? Tout le monde crie contre les

moines; & moi je les plains. La plupart, au fortir de l'enfance, ont fait pour jamais le facrifice de leur liberté, & fur cent il y en a quatre-vingts au moins qui fèchent dans l'amertume. Où font donc ces grandes confolations que votre religion donne aux hommes? Un riche bénéficier eft confolé fans doute, mais c'eft par fon argent, & non par fa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de fon art. Il n'eft heureux que comme homme du monde, & non pas comme homme d'églife. Un père de famille, fage, réfigné à DIEU, attaché à fa patrie, environné d'enfans & d'amis, reçoit de DIEU des bénédictions mille fois plus fenfibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais à bien plus forte raifon des derviches, des marabouts, des faquirs, des bonzes. Ils font des pénitences cent fois plus rigoureufes, ils fe font voués à des auftérités plus effrayantes; & ces chaînes de fer fous lefquelles ils font courbés, ces bras toujours étendus dans la même fituation, ces macérations épouvantables ne font rien en comparaifon des jeunes femmes de l'Inde qui fe brûlent fur le bûcher de leurs maris, dans le fol efpoir de renaître enfemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les confolations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raifonnable qu'une famille honnête rend à l'être fuprême fans fuperftition. Laiffez-là les cachots des couvens; laiffez-là vos myftères contradictoires & inutiles, l'objet de la rifée univerfelle. Prêchez DIEU

&

& la morale; & je vous réponds qu'il y aura plus de vertu & plus de félicité sur la terre.

LA COMTESSE.

Je suis fort de cette opinion.

M. FRERET.

Et moi aussi sans doute.

L'ABBÉ.

Hé bien; puisqu'il faut vous dire mon secret, j'en suis aussi.

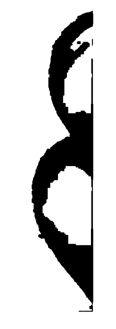
Alors le président de *Maisons*, l'abbé de *St Pierre*, M. *du Fay*, M. *du Marsay* arrivèrent: & M. l'abbé de *St Pierre* lut, selon sa coutume ses *pensées du matin*, sur chacune desquelles on pouvait faire un bon ouvrage.

PENSÉES

Détachées de M. l'abbé de St Pierre.

La plupart des princes, des ministres, des hommes constitués en dignité, n'ont pas le temps de lire; ils méprisent les livres, & ils sont gouvernés par un gros livre qui est le tombeau du sens commun.

S'ils avaient su lire, ils auraient épargné au monde tous les maux que la superstition & l'ignorance ont causés. Si *Louis XIV* avait su lire, il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes.



Les papes & leurs suppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'est fondé que sur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du seul livre qui annonce leur religion : ils ont dit : Voilà votre loi, & nous vous défendons de la lire ; vous n'en saurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'est pas compréhensible ; elle existe pourtant, & toute Bible en langue qu'on parle est défendue à Rome : elle n'est permise que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les usurpatious papales ont pour prétexte un misérable jeu de mots, une équivoque des rues, une pointe qu'on fait dire à DIEU, & pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier : *Tu es Pierre, & sur cette pierre je fonderai mon assemblée.*

Si on savait lire, on verrait avec évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement : elle en fait encore beaucoup en France, par les persécutions contre les protestans, par les divisions sur je ne sais quelle bulle, plus méprisable qu'une chanson du pont-neuf ; par le célibat ridicule des prêtres, par la fainéantise des moines, par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome, &c.

L'Espagne & le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent presque tous ces maux, & ont l'inquisition par-dessus : laquelle, supposé un enfer, serait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne, il y a des querelles interminables entre les trois sectes admises par le traité de Vestphalie : les habitans des pays

immédiatement soumis aux prêtres allemands sont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie, cette religion qui a détruit l'empire romain n'a laissé que de la misère & de la musique, des eunuques, des arlequins & des prêtres. On accable de trésors une petite statue noire appelée *la Madone de Lorette*, & les terres ne sont pas cultivées.

La théologie est dans la religion ce que les poisons sont parmi les alimens.

Ayez des temples où DIEU soit adoré, ses bienfaits chantés, sa justice annoncée, la vertu recommandée : tout le reste n'est qu'esprit de parti, faction, imposture, orgueil, avarice, & doit être proscrit à jamais.

Rien n'est plus utile au public qu'un curé qui tient registre des naissances, qui procure des assistances aux pauvres, console les malades, ensevelit les morts, met la paix dans les familles, & qui n'est qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile, il faut qu'il soit au-dessus du besoin, & qu'il ne lui soit pas possible de déshonorer son ministère en plaidant contre son seigneur & contre ses paroissiens, comme font tant de curés de campagne : qu'ils soient gagés par la province selon l'étendue de leur paroisse, & qu'ils n'aient d'autres soins que celui de remplir leurs devoirs.

Rien n'est plus inutile qu'un cardinal. Qu'est-ce qu'une dignité étrangère, conférée par un prêtre étranger ? dignité sans fonction, & qui presque toujours vaut cent mille écus de rente.

tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi assister les pauvres, ni de quoi se secourir lui-même.

Le meilleur gouvernement est sans contredit celui qui n'admet que le nombre de prêtres nécessaire : car le superflu n'est qu'un fardeau dangereux. Le meilleur gouvernement est celui où les prêtres sont mariés, car ils en sont meilleurs citoyens : ils donnent des enfans à l'État, & les élèvent avec honnêteté : c'est celui où les prêtres n'osent prêcher que la morale ; car s'ils prêchent la controverse, c'est sonner le tocsin de la discorde.

Les honnêtes gens lisent l'histoire des guerres de religion avec horreur ; ils rient des disputes théologiques comme de la farce italienne. Ayons donc une religion qui ne fasse ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi? oui ; comme il y a eu de gens qui se sont crus sorciers.

M. *Deslandes*, de l'académie des sciences, qui vient de nous donner *l'histoire de la philosophie*, dit au tome III, page 299 : *La faculté de théologie me paraît le corps le plus méprisable du royaume* : il deviendrait un des plus respectables s'il se bornait à enseigner DIEU & la morale. Ce serait le seul moyen d'expier ses décisions criminelles contre *Henri III* & le grand *Henri IV*.

Les miracles que des gueux font au faubourg Saint-Médard peuvent aller loin, si M. le cardinal de *Fleuri* n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix, & défendre sévèrement les miracles.

La bulle monstrueuse *Unigenitus* peut encore troubler le royaume. Toute bulle est un attentat à la dignité de la couronne, & à la liberté de la nation.

La canaille créa la superstition; les honnêtes gens la détruisent.

On cherche à perfectionner les lois & les arts; peut-on oublier la religion?

Qui commencera à l'épurer? ce sont les hommes qui pensent. Les autres suivront.

N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, & que les sages n'en aient pas? Il faut être prudent, mais non pas timide.

XXVII.

L'EMPEREUR DE LA CHINE ET FRÈRE RIGOLET.

LA Chine, autrefois entièrement ignorée, long-temps ensuite défigurée à nos yeux, & enfin mieux connue de nous que plusieurs provinces d'Europe, est l'empire le plus peuplé, le plus florissant & le plus antique de l'univers: on sait que, par le dernier dénombrement fait sous l'empereur *Cam-hi*, dans les seules quinze provinces de la Chine proprement dite, on trouva soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au-dessus de soixante ans, ni les jeunes gens au-dessous de vingt, ni les mandarins, ni les lettrés, encore moins les femmes; à ce compte, il pa-

Les querelles élevées entre les missionnaires rendirent bientôt la nouvelle secte odieuse. Les Chinois, qui sont gens sensés, furent étonnés & indignés que des bonzes d'Europe osassent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord ; les tribunaux présentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe, & sur-tout contre les jésuites : ainsi que nous avons vu depuis peu les parlemens de France requérir & ensuite ordonner l'abolition de cette société.

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine, lorsque l'empereur *Cam-hi* mourut le 20 décembre 1722. Un de ses fils, nommé *Yont-chin*, lui succéda ; c'était un des meilleurs princes que DIEU ait jamais accordé aux hommes. Il avait toute la bonté de son père, avec plus de fermeté & plus de justesse dans l'esprit. Dès qu'il fut sur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les jésuites. On l'avertissait que ces bonzes, sous prétexte de religion, fesaient un commerce immense ; qu'ils prêchaient une doctrine intolérante ; qu'ils avaient été l'unique cause d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était péri plus de quatre cents mille ames ; qu'ils étaient les soldats & les espions d'un prêtre d'Occident, réputé souverain de tous les royaumes de la terre ; que ce prêtre avait divisé le royaume de la Chine en évêchés, qu'il avait rendu des sentences à Rome contre les anciens rites de la nation ; & qu'enfin si l'on ne réprimait pas au plutôt ces entreprises inouies, une révolution était à craindre.

L'empereur

L'empereur *Yong-chin*, avant de se décider, voulut s'instruire par lui-même de l'étrange religion de ces bonzes : il sut qu'il y en avait un, nommé le frère *Rigolet*, qui avait converti quelques enfans des crocheteurs, & des lavandières du palais ; il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère *Rigolet* n'était pas un homme de cour comme les frères *Parennin* & *Verbiest*. Il avait toute la simplicité & l'enthousiasme d'un persuadé. Il y a de ces gens-là dans toutes les sociétés religieuses ; ils sont nécessaires à leur ordre. On demandait un jour à *Oliva*, général des jésuites, comme il se pouvait faire qu'il y eût tant de sots dans une société qui passait pour éclairée ? il répondit : *Il nous faut des saints.* Ainsi donc St *Rigolet* comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, & ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptiser l'empereur dans deux jours au plus tard. Après qu'il eut fait les génuflexions ordinaires, & frappé neuf fois la terre de son front, l'empereur lui fit apporter du thé & des biscuits, & lui dit : Frère *Rigolet*, dites-moi en conscience ce que c'est que cette religion que vous prêchez aux lavandières & aux crocheteurs de mon palais ?

FRERE RIGOLET.

Auguste souverain des quinze provinces anciennes de la Chine & des quarante-deux provinces tartares, ma religion est la seule véritable, comme me l'a dit mon préfet le frère *Bouvet*, qui le tenait de sa nourrice. Les Chinois, les japonais, les Coréens, les Tartares,

les Indiens, les Perfans, les Turcs, les Arabes, les Africains & les Américains feront tous damnés. On ne peut plaire à DIEU que dans une partie de l'Europe, & ma fecte s'appelle la religion catholique, ce qui veut dire univerfelle.

L'EMPEREUR.

Fort bien, frère *Rigolet*. Votre fecte eft confinée dans un petit coin de l'Europe, & vous l'appelez univerfelle ! apparemment que vous efpérez de l'étendre dans tout l'univers.

FRERE RIGOLET.

Sire, votre majefté a mis le doigt deffus; c'eft comme nous l'entendons. Dès que nous fommes envoyés dans un pays, par le révérend frère général, au nom du pape qui eft vice-dieu en terre, nous catéchifons les efprits qui ne font point encore pervertis par l'ufage dangereux de penfer. Les enfans du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine, nous commençons par eux ; enfuite nous allons aux femmes ; bientôt elles nous donnent leurs maris ; & dès que nous avons un nombre fuffifant de profélytes, nous devenons affez puiffans pour forcer le fouverain à gagner la vie éternelle en fe faifant fujet du pape.

L'EMPEREUR.

On ne peut mieux, frère *Rigolet* ; les fouverains vous font fort obligés. Montrez-moi un peu fur cette carte géographique où demeure votre pape ?

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté impériale, il demeure au bout du monde dans ce petit angle que vous voyez, & c'est de là qu'il damne ou qu'il sauve à son gré tous les rois de la terre ; il est vice-dieu, vice-Chang-ti, vice-Tien ; il doit gouverner la terre entière au nom de DIEU, & notre frère général doit gouverner sous lui.

L'EMPEREUR.

Mes complimens au vice-dieu & au frère général ; mais votre Dieu quel est-il ? Dites-moi un peu de ses nouvelles ?

FRERE RIGOLET.

Notre Dieu naquit dans une écurie, il y a quelques dix-sept cents vingt-trois ans, entre un bœuf & un âne ; & trois rois, qui étaient apparemment de votre pays, conduits par une étoile nouvelle, vinrent au plus vîte l'adorer dans sa mangeoire.

L'EMPEREUR.

Vraiment, frère *Rigolet*, si j'avais été là, je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRERE RIGOLET.

Je le crois bien, Sire ; mais si vous êtes curieux de faire un petit voyage, il ne tiendra qu'à vous de voir sa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez sur le bord de la mer Adriatique, dans la même maison où elle accoucha de DIEU. (*b*) Cette maison,

(*b*) Notre-Dame de Lorette.

à la vérité, n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici sur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village juif; mais au bout de treize cents ans, les esprits célestes la transportèrent où vous la voyez. La mère de DIEU n'y est pas à la vérité en chair & en os, mais en bois. C'est une statue que quelques-uns de nos frères pensent avoir été faite par le DIEU son fils, qui était un très-bon charpentier.

L'EMPEREUR.

Un Dieu charpentier! un Dieu né d'une femme! tout ce que vous me dites est admirable.

FRERE RIGOLET.

Oh! Sire, elle n'était point femme; elle était fille. Il est vrai qu'elle était mariée, & qu'elle avait eu deux autres enfans, nommés *Jacques*, comme le disent de vieux évangiles; mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR.

Quoi! elle était pucelle & elle avait des enfans!

FRERE RIGOLET.

Vraiment oui. C'est-là le bon de l'affaire; ce fut DIEU qui fit un enfant à cette fille.

L'EMPEREUR.

Je ne vous entends point. Vous me disiez tout à l'heure qu'elle était mère de DIEU. DIEU coucha donc avec sa mère pour naître ensuite d'elle?

FRERE RIGOLET.

Vous y êtes, ſacrée majeſté ; la grâce opère déjà. Vous y êtes, dis-je, DIEU ſe changea en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier, & cet enfant fut DIEU lui-même.

L'EMPEREUR.

Mais voilà donc deux dieux de compte fait ? un charpentier & un pigeon.

FRERE RIGOLET.

Sans doute, Sire ; mais il y en a encore un troiſième qui eſt le père de ces deux-là, & que nous peignons toujours avec une barbe majeſtueuſe : c'eſt ce Dieu-là qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le dieu charpentier ; mais au fond, ces trois dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde, le fils a été enſuite engendré par le pigeon, & le pigeon procède du père & du fils. Or vous voyez bien que le pigeon qui procède, le charpentier qui eſt né du pigeon, & le père qui a engendré le fils du pigeon ne peuvent être qu'un ſeul Dieu ; & qu'un homme, qui ne croirait pas cette hiſtoire, doit être brûlé dans ce monde-ci & dans l'autre.

L'EMPEREUR.

Cela eſt clair comme le jour. Un Dieu né dans une étable, il y a dix-ſept cents vingt-trois ans, entre un bœuf & un âne, un autre Dieu dans un colombier, un troiſième Dieu de qui viennent les deux autres, & qui n'eſt pas

plus ancien qu'eux, malgré sa barbe blanche, une mère pucelle; il n'est rien de plus simple & de plus sage. Eh! dis-moi un peu, frère *Rigolet*, si ton Dieu est né, il est sans doute mort?

FRERE RIGOLET.

S'il est mort, sacrée majesté, je vous en réponds, & cela pour nous faire plaisir. Il déguisa si bien sa divinité, qu'il se laissa fouetter & pendre malgré ses miracles; mais aussi il ressuscita deux jours après sans que personne le vit, & s'en retourna au ciel, après avoir solennellement promis qu'il *reviendrait incessamment dans une nuée avec une grande puissance & une grande majesté*, comme le dit, dans son vingt-unième chapitre, *Luc*, le plus savant historien qui ait jamais été. Le malheur est qu'il ne revive point.

L'EMPEREUR.

Viens, frère *Rigolet*, que je t'embrasse; va, tu ne feras jamais de révolution dans mon empire. Ta religion est charmante; tu épanouiras la rate de tous mes sujets, mais il faut que tu me dises tout. Voilà ton Dieu né, fessé, pendu & enterré. Avant lui n'en avais-tu pas un autre?

FRERE RIGOLET.

Oui vraiment, il y en avait un dans le même petit pays, qui s'appelait le Seigneur, tout court. Celui-là ne se laissait pas pendre comme l'autre; c'était un Dieu à qui il ne fallait pas jouer: il s'avisa de prendre sous sa protection.

une horde de voleurs & de meurtriers, en faveur de laquelle il égorgea, un beau matin, tous les bestiaux & tous les fils aînés des familles d'Egypte. Après quoi il ordonna expressément, à son cher peuple, de voler tout ce qu'ils trouveraient sous leurs mains, & de s'enfuir sans combattre, attendu qu'il était le Dieu des armées. Il leur ouvrit ensuite le fond de la mer, suspendit des eaux à droite & à gauche pour les faire passer à pied sec, faute de bateaux. Il les conduisit ensuite dans un désert où ils moururent tous; mais il eut grand soin de la seconde génération. C'est pour elle qu'il fesait tomber les murs des villes au son d'un cornet à bouquin, & par le ministère d'une cabaretière. C'est pour ses chers Juifs qu'il arrêtait le soleil & la lune en plein midi, afin de leur donner le temps d'égorger leurs ennemis plus à leur aise; il aimait tant ce cher peuple qu'il le rendit esclave des autres peuples; qu'il l'est même encore aujourd'hui. Mais, voyez-vous, tout cela n'est qu'un type, une ombre, une figure, une prophétie qui annonçait les aventures de notre Seigneur JESUS, DIEU juif, fils de DIEU le père, fils de *Marie*, fils du Dieu pigeon qui procède de lui, & de plus ayant un père putatif.

Admirez, sacrée majesté, la profondeur de notre divine religion. Notre Dieu pendu, étant juif, a été prédit par tous les prophètes juifs.

Votre sacrée majesté doit savoir que chez ce peuple divin, il y avait des hommes divins qui connaissaient l'avenir, mieux que vous ne savez ce qui se passe dans Pékin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe, & aussitôt tous

les futurs contingens se présentaient à leurs yeux. Un prophète, nommé *Isaïe*, coucha, par l'ordre du Seigneur, avec une femme; il en eut un fils, & ce fils était notre Seigneur JESUS-CHRIST; car il s'appelait *Maher Salal-has-bas, partagez vîte les dépouilles.* Un autre prophète, nommé *Ezéchiel*, se couchait sur le côté gauche trois cents quatre-vingts jours, & quarante sur le côté droit, & cela signifiait JESUS-CHRIST. Si votre sacrée majesté me permet de le dire, cet *Ezéchiel* mangeait de la merde sur son pain, comme il le dit dans son chapitre IV, & cela signifiait JESUS-CHRIST.

Un autre prophète, nommé *Osée*, (c) couchait, par ordre de DIEU, avec une fille de joie, nommée *Gomer*, fille *d'Ebalaïm*; il en avait trois enfans, & cela signifiait non-seulement JESUS-CHRIST, mais encore ses deux frères aînés *Jacques le majeur* & *Jacques le majeur*, selon l'interprétation des plus savans pères de notre mère sainte Eglise.

Un autre prophète, nommé *Jonas*, est avalé par un chien marin, & demeure trois jours & trois nuits dans son ventre; c'est visiblement encore JESUS-CHRIST qui fut enterré trois jours & trois nuits, en retranchant une nuit & deux jours pour faire le compte juste. Les deux sœurs *Oolla* (d) & *Oliba* ouvrent leurs cuisses à tout venant, font bâtir un b....., & donnent la préférence à ceux qui ont le membre d'un âne ou d'un cheval, selon les propres

(c) *Osée*, chap. I.

(d) *Ezéchiel*, chap. XVI & XXIII.

expressions de la sainte écriture ; cela signifie l'Église de JESUS-CHRIST.

C'est ainsi que tout a été prédit dans les livres des Juifs. Votre sacrée majesté a été prédite. J'ai été prédit, moi qui vous parle : car il est écrit : *Je les appellerai des extrémités de l'Orient* ; & c'est frère *Rigolet* qui vient vous appeler pour vous donner à JESUS-CHRIST mon sauveur.

L'EMPEREUR.

Dans quel temps ces belles prédictions ont-elles été écrites ?

FRÈRE RIGOLET.

Je ne le sais pas bien précisément ; mais je sais que les prophéties prouvent les miracles de JESUS mon sauveur, & ces miracles de JESUS prouvent à leur tour les prophéties. C'est un argument auquel on n'a jamais répondu, & c'est ce qui établira sans doute notre secte dans toute la terre, si nous avons beaucoup de dévotes, de soldats & d'argent comptant.

L'EMPEREUR.

Je le crois, & on m'en a déjà averti : on va loin avec de l'argent & des prophéties : mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton Dieu ; tu m'as dit seulement qu'il fut fessé & pendu.

FRÈRE RIGOLET.

Eh, Sire, n'est-ce pas là déjà un très-grand miracle ? mais il en a fait bien d'autres. Pre-

mièrement, le diable l'emporta sur le haut d'une petite montagne, dont on découvrait tous les royaumes de la terre, & il lui dit : *Je te donnerai tous ces royaumes, si tu veux m'adorer*; mais DIEU se moqua du diable. Ensuite on pria notre Seigneur JESUS à une noce de village, & les garçons de la noce étant ivres (e) & manquant de vin, notre Seigneur JESUS-CHRIST changea l'eau en vin sur le champ, après avoir dit des injures à sa mère. Quelque temps après, s'étant trouvé dans Gadara, ou Gésara, au bord du petit lac de Génézareth, il rencontra des diables dans le corps de deux possédés; il les chassa au plus vîte, & les envoya dans un troupeau de deux mille cochons, qui allèrent en grognant se jeter dans le lac, & s'y noyer: & ce qui constate encore la grandeur & la vérité de ce miracle, c'est qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays-là.

L'EMPEREUR.

Je suis fâché, frère *Rigolet*, que ton Dieu ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent? Voilà un homme ruiné sans ressource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton Dieu. Le possesseur des cochons dut présenter requête contre lui; & je t'assure que si dans mon pays un pareil dieu venait faire un pareil miracle, il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur JESUS, & comment il s'y prit pour

(e) Dubitavit, S. Jean, chap. II.

justifier des miracles d'une si étrange espèce.

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté, il n'a jamais fait de livre; il ne savait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR.

Ah ! ah ! voici qui est digne de tout le reste. Un législateur qui n'a jamais écrit aucune loi.

FRERE RIGOLET.

Fi donc ! Sire, quand un Dieu vient se faire pendre, il ne s'amuse pas à de pareilles bagatelles; il fait écrire ses secrétaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine cent ans après de mettre par écrit toutes ces vérités. Il est vrai qu'ils se contredisent tous; mais c'est en cela même que la vérité consiste; & dans ces quarante histoires nous en avons à la fin choisi quatre, qui sont précisément celles qui se contredisent le plus, afin que la vérité paraisse avec plus d'évidence.

Tous ses disciples firent encore plus de miracles que lui; nous en fesons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le dieu *St François Xavier* qui ressuscita neuf morts de compte fait dans l'Inde : personne à la vérité n'a vu ces résurrections; mais nous les avons célébrées d'un bout du monde à l'autre, & nous avons été crus. Croyez-moi, Sire, faites-vous jésuite; & je vous suis caution que nous ferons imprimer la liste de vos miracles, avant qu'il soit deux ans; nous ferons un saint de vous, on fêtera votre fête à Rome, & on

vous appellera *St Yont-chin* après votre mort.

L'EMPEREUR.

Je ne suis pas pressé, frère *Rigolet*, cela pourra venir avec le temps. Tout ce que je demande, c'est que je ne sois pas pendu comme ton Dieu l'a été : car il me semble que c'est acheter la divinité un peu cher.

FRERE RIGOLET.

Ah ! Sire, c'est que vous n'avez pas encore la foi ; mais quand vous aurez été baptisé, vous serez enchanté d'être pendu pour l'amour de JESUS-CHRIST notre sauveur ; quel plaisir vous auriez de le voir à la messe, de lui parler, de le manger !

L'EMPEREUR.

Comment, mort de ma vie ! vous mangez votre Dieu, vous autres !

FRERE RIGOLET.

Oui, Sire, je le fais & je le mange ; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines ; & je vais vous les chercher tout-à-l'heure, si votre sacrée majesté l'ordonne.

L'EMPEREUR.

Tu me feras grand plaisir, mon ami. Va-t-en vîte chercher tes dieux ; je vais en attendant faire ordonner à mes cuisiniers de se tenir prêts pour les faire cuire ; tu leur diras à quelle sauce il faut les mettre : je m'imagine qu'un plat de dieux est une chose excellente,

& que je n'aurai jamais fait meilleure chère.

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté, j'obéis à vos ordres suprêmes, & je reviens dans le moment. DIEU soit béni ; voilà un empereur dont je vais faire un chrétien sur ma parole.

Pendant que frère *Rigolet* allait chercher son déjeûner, l'empereur resta avec son secrétaire d'État *Ouangt - tsé* ; tous deux étaient saisis de la plus grande surprise, & de la plus vive indignation.

Les autres jésuites, dit l'empereur, comme *Parennin*, *Verbiest*, *Pereira*, *Bouvet* & les autres, ne m'avaient jamais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces missionnaires sont des fripons qui ont à leur suite des imbécilles. Les fripons ont réussi auprès de mon père en fesant devant lui des expériences de physique qui l'amusaient, & les imbécilles réussissent auprès de la populace : ils sont persuadés, & ils persuadent ; cela peut devenir très-pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raison de présenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi, je vous prie, vous qui avez étudié l'histoire de l'*Europe*, comment il s'est pu faire qu'une religion si absurde, si blasphématoire, se soit introduite chez tant de petites nations ?

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Hélas ! Sire, tout comme la secte du dieu *Fo* s'est introduite dans votre empire, par des charlatans qui ont séduit la populace. Votre

majesté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont fait les charlatans d'Europe dans leur pays. Ce misérable qui vient de vous parler vous a lui-même avoué que ses pareils, après avoir enseigné à la canaille des dogmes qui sont faits pour elle ; la soulèvent ensuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appelait l'empire romain, qui s'étendait d'Europe en Asie, & le sang a coulé pendant plus de quatorze siècles par les divisions de ces sycophantes ; qui ont voulu se rendre les maîtres de l'esprit des hommes : ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner sans les prêtres, & bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônèrent un empereur nommé *Débonnaire*, un *Henri IV*, un *Frédéric*, plus de trente rois, & qu'ils en assassinèrent plus de vingt.

Si la sagesse du gouvernement chinois a contenu jusqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe. Ces gens-là ont un esprit cent fois plus ardent, un plus violent enthousiasme, & une fureur plus raisonnée dans leur démence, que ne l'est le fanatisme de tous les bonzes du Japon, de Siam, & de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

Les sots prêchent parmi eux, & les fripons intriguent ; ils subjuguent les hommes par les femmes, & les femmes par la confession. Maîtres des secrets de toutes les familles, dont ils rendent compte à leurs supérieurs, ils sont bientôt les maîtres d'un État, sans même paraître l'être encore : d'autant plus sûrs de par-

venir à leurs fins qu'ils semblent n'en avoir aucune. Ils vont à la puissance par l'humilité; à la richesse par la pauvreté; & à la cruauté par la douceur.

Vous vous souvenez, Sire, de la fable des dragons qui se métamorphosaient en moutons pour dévorer plus surement les hommes : voilà leur caractère : il n'y a jamais eu sur la terre de monstres plus dangereux; & DIEU n'a jamais eu d'ennemis plus funestes.

L'EMPEREUR.

Taisez-vous, voici frère *Rigolet*, qui arrive avec son déjeûner. Il est bon de s'en divertir un peu.

Frère *Rigolet* arrivait en effet tenant à la main une grande boîte de fer-blanc, qui ressemblait à une boîte de tabac. Voyons, lui dit l'empereur, ton Dieu qui est dans ta boîte. Frère *Rigolet* en tira aussitôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds & plats comme du papier. Ma foi, notre ami, dit l'empereur, si nous n'avons que cela à notre déjeûner, nous ferons très-maigre chère; un Dieu, à mon sens, devrait être un peu plus dodu; que veux-tu que je fasse de ces petits morceaux de colle? Sire, dit *Rigolet*, que votre majesté fasse seulement apporter une chopine de vin rouge, & vous verrez beau jeu.

L'empereur lui demanda pourquoi il préférait le vin rouge au vin blanc qui est meilleur à déjeûner? *Rigolet* lui répondit qu'il allait changer le vin en sang, & qu'il était bien plus aisé de faire du sang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majesté trouva cette

raison excellente, & ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant, il s'amusa à considérer les dieux que frère *Rigolet* avoit apportés dans la poche de sa culotte. Il fut étonné de trouver sur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire & d'un pauvre diable qui y était attaché. Eh! Sire, lui dit *Rigolet*, ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit que notre Dieu avait été pendu? Nous gravons toujours sa potence sur ces petits pains que nous changeons en dieux. Nous mettrons par-tout des potences, dans nos temples, dans nos maisons, dans nos carrefours, dans nos grands chemins; nous chantons, (*f*) *bon jour, notre unique espérance.* Nous avalons DIEU avec sa potence. C'est fort bien fait, dit l'empereur; tout ce que je vous souhaite, c'est de ne pas finir comme lui.

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge; frère *Rigolet* la posa sur une table avec sa boîte de fer-blanc, & tirant de sa poche un livre tout gras, il le plaça à sa main droite, puis se tournant vers l'empereur, il lui dit: Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolyte, diacre, sous-diacre, & prêtre. Notre St. Père le pape *le grand Innocent III*, dans son premier livre des *mystères de la messe*, a décidé que notre Dieu avait été *portier*, quand il chassa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permission de vendre des tourterelles à ceux qui venaient sacrifier dans le temple. Il fut *lecteur*, quand, selon *St. Luc*, il prit le livre

(*f*) *O crux, ave, spes unica.*

dans la synagogue, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire ; il fut *conjureur*, quand il envoya des diables dans des cochons. Il fut *acolyte*, parce que le prophète juif *Jérémie* avait dit : *Je suis la lumière du monde*, & que les acolytes portent des chandelles. Il fut *sous-diacre* quand il changea l'eau en vin, parce que les sous-diacres servent à table. Il fut *diacre* quand il nourrit quatre mille hommes, sans compter les femmes & les petits enfans, avec sept petits pains & quelques goujons dans le pays de Magédan, connu de toute la terre, selon *St Matthieu* ; ou bien quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains & deux goujons près de Betzaïda, comme le dit *St Luc*. Enfin il fut *prêtre* selon l'ordre de *Melchisédech*, quand il dit à ses disciples qu'il allait leur donner son corps à manger. Étant donc prêtre comme lui, je vais changer ces pains en dieux : chaque miette de ce pain sera un dieu en corps & en ame ; vous croirez voir du pain, manger du pain, & vous mangerez DIEU.

Enfin, quoique le sang de ce Dieu soit dans le corps que j'aurai créé avec des paroles, je changerai votre vin rouge dans le sang de ce Dieu même ; pour surabondance de droit, je le boirai ; il ne tiendra qu'à votre majesté d'en *faire* autant : je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au visage. Je vous ferai ensuite portier, lecteur, conjureur, acolyte, sous-diacre, diacre & prêtre ; vous ferez avec moi une chère divine.

Aussitôt voilà frère *Rigolet* qui se met à prononcer des paroles en latin, avale deux dou-

zaines, d'hosties, boit chopine & dit grâces très-dévotement.

Mais, mon cher ami, lui dit l'empereur, tu as mangé & bu ton Dieu : que deviendra-t-il quand tu auras besoin d'un pot de chambre? Sire, dit frère *Rigolet*, il deviendra ce qu'il pourra ; c'est son affaire : quelques-uns de nos docteurs disent qu'on le rend à la garde-robe ; d'autres qu'il s'échappe par insensible transpiration ; quelques-uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel : pour moi, j'ai fait mon devoir de prêtre, cela me suffit ; & pourvu qu'après ce déjeûné on me donne un bon dîné avec quelque argent pour ma peine, je suis content.

Or, ça, dit l'empereur à frère *Rigolet*, ce n'est pas tout : je sais qu'il y a aussi dans mon empire d'autres missionnaires qui ne sont pas jésuites, & qu'on appelle dominicains, cordeliers, capucins ; dis-moi en conscience s'ils mangent DIEU comme toi.

Ils le mangent, Sire, dit le bon homme, mais c'est pour leur condamnation. Ce sont tous des coquins, & nos plus grands ennemis ; ils veulent nous couper l'herbe sous le pied. Ils nous accusent sans cesse auprès de notre St Père le pape. Votre majesté ferait fort bien de les chasser tous, & de ne conserver que les jésuites : ce serait un vrai moyen de gagner la vie éternelle, quand même vous ne seriez pas chrétien.

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère *Rigolet*, qui courut sur le champ annoncer cette bonne nouvelle à ses confrères.

Le lendemain l'empereur tint sa parole ;

fit assembler tous les missionnaires, soit ceux qu'on appelle séculiers, soit ceux qu'on nomme très-irrégulièrement réguliers ou prêtres de la propagande, ou vicaires apostoliques, évêques *in partibus*, prêtres des missions étrangères, capucins, cordeliers, dominicains, hiéronymites & jésuites. Il leur parla en ces termes en présence de trois cents colaos :

La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes & le premier devoir des souverains; s'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit exclusif, ce serait assurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'être suprême un culte pur & sans mélange, avant qu'aucun des pays dont vous venez fût seulement connu de ses voisins, avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût seulement l'usage de l'écriture. Vous n'existiez pas quand nous formions déjà un puissant empire. Notre antique religion, toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons souffert les bonzes de *Fo*, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les sectaires de *Laokium*; & regardant tous les hommes comme nos frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'est point un crime. DIEU n'est point offensé qu'on l'adore d'une manière ridicule; un père ne chasse point ceux de ses enfans qui le saluent en fesant mal la révérence; pourvu qu'il en soit aimé & respecté, il est satisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos absurdités; ils vous plaignent d'être infatués du plus détestable ramas de fables que la folie humaine ait jamais ac-

cumulées : ils plaignent encore plus le malheureux ufage que vous faites du peu de raifon qui vous refte pour juftifier ces fables.

Mais ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'eft de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les inftrumens aveugles de l'ambition d'un petit lama italien, qui, après avoir détrôné quelques régules fes voifins, voudrait difpofer des plus vaftes empires de nos régions orientales.

Nous ne favons que trop les maux horribles que vous avez caufés au Japon. Douze religions y fleuriffaient avec le commerce, fous les aufpices d'un gouvernement fage & modéré; une concorde fraternelle régnait entre ces douze fectes : vous parutes, & la difcorde bouleverfa le Japon; le fang coula de tous côtés; vous en fites autant à Siam & aux Manilles : je dois préferver mon empire d'un fléau fi dangereux. Je fuis tolérant, & je vous chaffe tous, parce que vous êtes intolérans. Je vous chaffe, parce qu'étant divifés entre vous, & vous déteftant les uns les autres, vous êtes prêts d'infecter mon peuple du poifon qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme vous y faites languir en Europe ceux qui ne font pas de votre opinion. Je fuis encore plus éloigné de vous faire condamner au fupplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez hérétiques. Nous ne foutenons point ici notre religion par des bourreaux; nous ne difputons point avec de tels argumens. Partez; portez ailleurs vos folies atroces, & puiffiez-vous devenir fages! les voitures qui vous doivent conduire à Macao

sont prêtes. Je vous donne des habits & de l'argent : des soldats veilleront en route à votre sureté. Je ne veux pas que le peuple vous insulte : allez, soyez dans votre Europe un témoignage de ma justice & de ma clémence.

Ils partirent ; le christianisme fut entièrement aboli à la Chine, ainsi qu'en Perse, en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique : c'est grand dommage ; mais voilà ce que c'est que d'être infaillibles.

XXVIII.

LE MANDARIN ET LE JÉSUITE.

Un Chinois nommé Xain, ayant voyagé en Europe dans sa jeunesse, retourna à la Chine à l'âge de trente ans, & devenu mandarin, rencontra dans Pékin un ancien ami qui était entré dans l'ordre des jésuites : ils eurent ensemble les conférences suivantes.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

LE MANDARIN.

VOUS êtes donc bien mal édifié de nos bonzes ?

LE JESUITE.

Je vous avoue que je suis indigné de voir

quel joug honteux ces séducteurs imposent sur votre populace superstitieuse! Quoi! vendre la béatitude pour des chiffons bénis? persuader aux hommes que des pagodes ont parlé? qu'elles ont fait des miracles? se mêler de prédire l'avenir? Quelle charlatanerie insupportable!

LE MANDARIN.

Je suis bien aise que l'imposture & la superstition vous déplaisent.

LE JESUITE.

Il faut que vos bonzes soient de grands fripons?

LE MANDARIN.

Pardonnez; j'en disais autant en voyant en Europe certaines cérémonies, certains prodiges que les uns appellent des fraudes pieuses, les autres des scandales. Chaque pays a ses bonzes. Mais j'ai reconnu qu'il y en a autant de trompés que de trompeurs. Le grand nombre est de ceux que l'enthousiasme aveugle dans leur jeunesse, & qui ne recouvrent jamais la vue; il y en a d'autres qui ont conservé un œil & qui voient tout de travers. Ceux-là sont des charlatans imbécilles.

LE JESUITE.

Vous devez faire une grande différence entre nous & vos bonzes: ils bâtissent sur l'erreur & nous sur la vérité; & si quelquefois nous l'avons embellie par des fables, n'est-il pas permis de tromper les hommes pour leur bien?

LE MANDARIN.

Je crois qu'il n'eſt permis de tromper en aucun cas, & qu'il n'en peut réſulter que beaucoup de mal.

LE JESUITE.

Quoi ! ne jamais tromper ? Mais dans votre gouvernement, dans votre doctrine des lettrés, dans vos cérémonies & vos rites, n'entre-t-il rien qui faſcine les yeux du peuple pour les rendre plus ſoumis & plus heureux. Vos lettrés ſe paſſeraient-ils d'erreurs utiles ?

LE MANDARIN.

Depuis près de cinq mille ans que nous avons des annales fidelles de notre empire, nous n'avons pas un ſeul exemple parmi les lettrés des ſaintes fourberies dont vous parlez ; c'eſt de tout temps, il eſt vrai, le partage des bonzes & du peuple ; mais nous n'avons ni la même langue, ni la même écriture, ni la même religion que le peuple. Nous avons adoré dans tous les ſiècles un ſeul Dieu, créateur de l'univers, juge des hommes, rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime dans cette vie & dans la vie à venir.

Ces dogmes purs nous ont paru dictés par la raiſon univerſelle. Notre empereur préſente au ſouverain de tous les êtres les premiers fruits de la terre. Nous l'accompagnons dans ces cérémonies ſimples & auguſtes ; nous joignons nos prières aux ſiennes. Notre ſacerdoce eſt la magiſtrature ; notre religion eſt la juſtice ; nos dogmes ſont l'adoration, la recon-

naissance & le repentir ; il n'y a rien là dont on puisse abuser ; point de métaphysique obscure qui divise les esprits, point de sujet de querelles ; nul prétexte d'opposer l'autel au trône ; nulle superstition qui indigne les sages ; aucun mystère qui entraîne les faibles dans l'incrédulité, & qui, en les irritant contre des choses incompréhensibles, leur puisse faire rejeter l'idée d'un DIEU que tout le monde doit comprendre.

LE JESUITE.

Comment donc, avec une doctrine que vous dites si pure, pouvez-vous souffrir parmi vous des bonzes qui ont une doctrine si ridicule ?

LE MANDARIN.

Eh ! comment aurions-nous pu déraciner une ivraie qui couvre le champ d'un vaste empire aussi peuplé que votre Europe ? Je voudrais qu'on pût ramener tous les hommes à notre culte simple & sublime : ce ne peut être que l'ouvrage des temps & des sages. Les hommes seraient plus justes & plus heureux. Je suis certain, par une longue expérience, que les passions qui font commettre de si grands crimes, s'autorisent presque toutes des erreurs que les hommes ont mêlées à la religion.

LE JESUITE.

Comment ! vous croyez que les passions raisonnent, & qu'elles ne commettent des crimes que parce qu'elles raisonnent mal ?

LE MANDARIN.

Cela n'arrive que trop souvent.

LE JESUITE.

Et quel rapport nos crimes ont-ils donc avec les erreurs superstitieuses ?

LE MANDARIN.

Vous le savez mieux que moi. Ou bien ces erreurs révoltent un esprit assez juste pour les sentir, & non assez sage pour chercher la vérité ailleurs; ou bien ces erreurs entrent dans un esprit faible qui les reçoit avidement. Dans le premier cas; elles conduisent souvent à l'athéisme; on dit : Mon bonze m'a trompé; donc il n'y a point de religion; donc il n'y a point de DIEU; donc je dois être injuste si je puis l'être impunément. Dans le second cas, ces erreurs entraînent au plus affreux fanatisme : on dit : Mon bonze m'a prêché que tous ceux qui n'ont point donné de robe neuve à la pagode sont les ennemis de DIEU; qu'on peut, en sureté de conscience, égorger tous ceux qui disent que cette pagode n'a qu'une tête, tandis que mon bonze jure qu'elle en a sept. Ainsi je peux assassiner, dans l'occasion, mes amis, mes parens, mon roi, pour faire mon salut.

LE JESUITE.

Il semble que vous vouliez parler de nos moines sous le nom de bonzes. Vous auriez grand tort; ne feriez-vous pas un peu malin?

LE MANDARIN.

Je suis juste, je suis vrai, je suis humain,

Je n'ai acception de personne ; je vous dis que les particuliers & les hommes publics commettent souvent sans remords les plus abominables injustices, parce que la religion qu'on leur prêche & qu'on altère leur semble absurde. Je vous dis qu'un raïa de l'Inde, qui ne connaît que sa presqu'île, se moque de ses théologiens qui lui crient que son dieu *Vitsnou* s'est métamorphosé neuf fois pour venir converser avec les hommes ; & que, malgré le petit nombre de ses incarnations, il est fort supérieur au dieu *Sammonocodom* qui s'est incarné chez les Siamois jusqu'à cinq cents cinquante fois. Notre raïa, qui entend à droite & à gauche cent rêveries de cette espèce, n'a pas de peine à sentir combien une telle religion est impertinente ; mais son esprit, séduit par son cœur pervers, en conclut témérairement qu'il n'y a aucune religion : alors il s'abandonne à toutes les fureurs de son ambition aveugle ; il insulte ses voisins, il les dépouille ; les campagnes sont ravagées ; les villes mises en cendres, les peuples égorgés. Les prédicateurs ne lui avaient jamais parlé contre le crime de la guerre : au contraire ils avaient fait en chaire le panégyrique des destructeurs nommés conquérans ; & ils avaient même arrosé ses drapeaux en cérémonie de l'eau lustrale du Gange. Le vol, le brigandage, tous les excès des plus monstrueuses débauches, toutes les barbaries des assassinats sont commis alors sans scrupule ; la famine & la contagion achèvent de désoler cette terre abreuvée de sang. Et cependant les prédicateurs du voisinage prêchent tranquillement la controverse devant de bonnes

vieilles femmes, qui, au sortir du sermon, entoureraient leur prochain de fagots allumés, si leur prochain soutenait que *Sammonocodom* s'est incarné cinq cents quarante-neuf fois, & non pas cinq cents cinquante.

J'ose dire que si ce raïa avait été infiniment persuadé de l'existence d'un DIEU infini, présent par-tout, infiniment juste, & qui doit par conséquent venger l'innocence opprimée, & punir un scélérat né pour le malheur du genre-humain; si ses courtisans avaient les mêmes principes; si tous les ministres de la religion avaient fait tonner dans son oreille ces importantes vérités, au lieu de parler des métamorphoses de *Vitsnou*: alors ce raïa aurait hésité à se rendre si coupable.

Il en est de même dans toutes les conditions; j'en ai vu plus d'un triste exemple dans les pays étrangers & dans ma patrie.

LE JESUITE.

Ce que vous dites n'est que trop vrai; il faut en convenir, & j'en augure un bon succès pour l'objet de ma mission: mais avant d'avoir l'honneur de vous en parler, dites-moi, je vous prie, si vous pensez qu'il soit possible d'obtenir des hommes qu'ils se bornent à un culte simple, raisonnable & pur envers l'être suprême? Ne faut-il pas aux peuples quelque chose de plus? n'ont-ils pas besoin, je ne dis pas des fourberies de vos bonzes, mais de quelques illusions respectables? n'est-il pas avantageux pour eux qu'ils soient pieusement trompés, je ne dis pas par vos bonzes, mais par des gens sages? Une prédiction heureuse-

ment appliquée, un miracle adroitement opéré, n'ont-ils pas quelquefois produit beaucoup de bien ?

LE MANDARIN.

Vous me paraissez faire tant de cas de la fourberie, que peut-être je vous la pardonnerais, si elle pouvait en effet être utile au genre-humain. Mais je crois fermement qu'il n'y a aucun cas où le mensonge puisse servir la vérité.

LE JESUITE.

Cela est bien dur. Cependant je vous jure que nous avons fait parler en Italie & en Espagne plus d'une image de la Vierge avec un très-grand succès; les apparitions des saints, les possessions du malin ont fait chez nous bien des conversions. Ce n'est pas comme chez vos bonzes.

LE MANDARIN.

Chez vous, comme chez eux, la superstition n'a jamais fait que du mal. J'ai lu beaucoup de vos histoires : je vois qu'on a toujours commis les plus grands attentats *dans* l'espérance d'une expiation aisée. La plupart de vos Européens ont ressemblé à un certain roi (*) d'une petite province de votre Occident, qui portait, dit-on, je ne sais quelle petite pagode à son bonnet, & qui lui demandait toujours permission de faire assassiner ou empoisonner ceux qui lui déplaisaient. Votre

(*) *Louis XI.*

premier empereur chrétien se souilla de parricides, comptant qu'il serait un jour purifié avec de l'eau. En vérité le genre-humain est bien à plaindre ; les passions portent les hommes aux crimes ; s'il n'y a point d'expiation, ils tombent dans le désespoir & dans la fureur ; s'il y en a, ils commettent le crime impunément.

LE JESUITE.

Hé bien, ne vaudrait-il pas mieux proposer des remèdes à ces malades frénétiques que de les laisser sans secours ?

LE MANDARIN.

Oui ; & le meilleur remède est de réparer, par une vie pure, les injustices commises. Adieu. Voici le temps où je dois soulager quelques-uns de mes frères qui souffrent. J'ai fait des fautes comme un autre ; je ne veux pas les expier autrement : je vous conseille d'en faire de même.

SECONDE CONFÉRENCE.

LE JESUITE.

Je vous supplie avec humilité, de me procurer une place de mandarin, comme plusieurs de nos pères en ont eues, & d'y faire joindre la permission de nous bâtir une maison & une église, & de prêcher en chinois : vous savez que je parle la langue.

LE MANDARIN.

Mon crédit ne va pas jusque-là ; les juifs, les mahométans qui sont dans notre empire, & qui connaissent un seul Dieu comme nous, ont demandé la même permission, & nous n'avons pu la leur accorder : il faut suivre les lois.

LE JESUITE.

Point du tout ; il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes.

LE MANDARIN.

Oui, si les hommes vous commandent des choses évidemment criminelles ; par exemple, d'égorger votre père & votre mère, d'empoisonner vos amis ; mais il me semble qu'il n'est pas injuste de refuser à un étranger la permission d'apporter le trouble dans nos États, & de balbutier dans notre langue, qu'il prononce toujours fort mal, des choses que ni lui ni nous ne pouvons entendre.

LE JESUITE.

J'avoue que je ne prononce pas tout-à-fait aussi-bien que vous ; je fais gloire quelquefois de ne pas entendre un mot de ce que j'annonce : pour le trouble & la discorde, c'est vraiment tout le contraire ; c'est la paix que j'apporte.

LE MANDARIN.

Vous souvenez-vous de la fameuse requête présentée à nos neuf tribunaux suprêmes, au

premier mois de l'année que vous appelez 1717 ? En voici les premiers mots qui vous regardent, & que vous avez conservés vous-même, (a) « Ils vinrent d'Europe à Manille » sous le dynastie Desning. Ceux de Manille » fesaient leur commerce avec les Japonais. » Ces européens se servirent de leur religion » pour gagner le cœur des Japonais : ils en » séduisirent un grand nombre. Ils attaquèrent » ensuite le royaume en dedans & en dehors, » & il ne s'en fallut presque rien qu'ils ne » s'en rendissent tout-à-fait les maîtres. Ils » répandent dans nos provinces de grandes » sommes d'argent ; ils rassemblent, à certains » jours, des gens de la lie du peuple mêlés » avec les femmes ; je ne sais pas quel est » leur dessein, mais je sais qu'ils ont apporté » leur religion à Manille, & que Manille a » été envahie, & qu'ils ont voulu subjuguer » le Japon, &c. »

LE JÉSUITE.

Ah ! pour Manille & pour le Japon, passe ; mais pour la Chine, vous savez que c'est tout autre chose : vous connaissez la grande vénération, le profond respect, le tendre attachement, la sincère reconnaissance que . . .

LE MANDARIN.

Mon Dieu oui, nous connaissons tout cela ; mais souvenez-vous, encore une fois, des paroles que le dernier empereur *Yôht-Chin*,

(a) Recueil des lettres intitulées *édifiantes*, p. 98. & suiv.

d'éternelle mémoire, adressa à vos bonzes noirs; les voici : (*b*)

« Que diriez-vous si j'envoyais une troupe » de bonzes & de lamas dans vôtre pays ? » comment les recevriez-vous ? Si vous avez » su tromper mon père, n'espérez pas me » tromper de même ; vous voulez que tous » les Chinois embrassent vos lois, votre culte, » n'en tolère pas d'autres ; je le sais. En ce » cas que deviendrons-nous ? les sujets de vos » princes ? Les disciples que vons faites ne » connaissent que vous ; dans un temps de » troubles, ils n'écouteraient d'autre voix que » que la vôtre. Je sais bien qu'à présent il n'y » rien à craindre ; mais quand les vaisseaux » viendront par milliers, il pourrait y avoir » du désordre, &c. »

LE JESUITE.

Il est vrai que nous avons transmis à notre Europe ce triste discours de l'empereur *Yont-Chin*. Nous sommes d'ailleurs obligés d'avouer que c'était un prince très-sage & très-vertueux, qui a signalé son règne par des traits de bienfesance au-dessus de tout ce que nos princes ont jamais fait de grand & de bon. Mais après tout, les vertus des infidelles sont des crimes ; (*c*) c'est une des maximes incon-

(*b*) Lettres intitulées *édifiantes*, 17me recueil, p. 263.

(*c*) Cette doctrine est très-nouvelle dans le christianisme. Les premiers pères ont soutenu précisément tout le contraire, mais les théologiens sont devenus barbares à mesure qu'ils sont devenus puissans. Voyez *la Mothe le Vayer*, Traité de la vertu des païens.

teſtables de notre petit pays. Mais qu'eſt-il arrivé à ce grand empereur ? il eſt mort ſans ſacremens, il eſt damné à tout jamais. J'aime la paix, je vous l'apporte ; mais plût au ciel, pour le bien de vos ames, que tout votre empire fût bouleverſé, que tout nageât dans le ſang, & que vous expiraſſiez tous juſqu'au dernier, confeſſés par des jéſuites ! Car enfin, qu'eſt-ce qu'un royaume de ſept cents lieues de long ſur ſept cents lieues de large réduit en cendres ? c'eſt une bagatelle ; c'eſt l'affaire de quelques jours, de quelques mois, de quelques années tout au plus, & il s'agit de la gloire éternelle que je vous ſouhaite.

LE MANDARIN.

Grand merci de votre bonne volonté. Mais, en vérité, vous devriez être content d'avoir fait maſſacrer plus de cent mille citoyens du Japon. Mettez des bornes à votre zèle. Je crois vos intentions bonnes ; mais quand vous aurez armé, dans notre empire, les mains des enfans contre les pères, des diſciples contre les maîtres, & des peuples contre les rois, il ſera certain que vous aurez commis un très-grand mal ; & il n'eſt pas abſolument démontré que vous & moi ſoyons éternellement récompenſés pour avoir détruit la plus ancienne nation qui ſoit ſur la terre.

LE JESUITE.

Que votre nation ſoit plus ancienne ou non, ce n'eſt pas ce dont il s'agit. Nous ſavons que depuis près de cinq mille ans, votre empire eſt ſagement gouverné ; mais vous avez

trop de raison pour ne pas sentir qu'il faudrait, sans balancer, anéantir cet empire, s'il n'y avait que ce moyen de faire triompher la vérité. Ça, répondez-moi, je suppose qu'il n'y a d'autres ressources pour votre salut que de mettre le feu aux quatre coins de la Chine; n'êtes-vous pas obligé en conscience de tout brûler ?

LE MANDARIN.

Non, je vous jure; je ne brûlerais pas une grange.

LE JESUITE.

Vous avez à la Chine d'étranges principes.

LE MANDARIN.

Je trouve les vôtres terriblement incendiaires. J'ai bien oui dire qu'en votre année 1604, quelques gens charitables voulurent en effet consumer, en un moment, par le feu toute la famille royale, & tous les mandarins d'une île nommée l'Angleterre, uniquement pour faire triompher une de vos sectes sur les ruines des autres sectes. Vous avez employé tantôt le fer, tantôt le feu à ces saintes *intentions*, & c'est donc là cette paix que vos confrères viennent prêcher à des peuples qui vivent en paix.

LE JESUITE.

Ce que je vous en dis n'est qu'une supposition théologique; car je vous répète que j'apporte la paix, l'union, la bienfésance & toutes les vertus; j'ajoute seulement que ma

doctrine est si belle qu'il faudrait l'acheter aux dépens de la vie de tous les hommes.

LE MANDARIN.

C'est vendre cher ses coquilles. Mais comment votre doctrine est-elle si belle, puisque vous me disiez hier qu'il fallait tromper ?

LE JESUITE.

Rien ne s'accorde plus aisément. Nous annonçons des vérités ; ces vérités ne sont pas à la portée de tout le monde, & nous rencontrons des ennemis, des jansénistes, qui nous poursuivent jusqu'à la Chine. Que faire alors ? il faut bien soutenir une vérité utile par quelques mensonges qui le sont aussi ; on ne peut se passer de miracles : cela tranche toutes les difficultés. Je vous avoue entre nous que nous n'en fesons point ; mais nous disons que nous en avons faits ; & si l'on nous croit, nous gagnons des ames. Qu'importe la route, pourvu qu'on arrive au but ? Il est bien sûr que notre petit portugais *Xavier* ne pouvait être à la fois en même temps dans deux vaisseaux. Cependant nous l'avons dit ; & plus la chose est impossible & extravagante, plus elle a paru admirable. Nous lui avons fait ressusciter quatre garçons & cinq filles : cela était important. Un homme qui ne ressuscite personne, n'a guère que des succès médiocres. Laissez-nous au moins guérir de la colique quelques servantes de votre maison ; nous ne demandons que la permission d'un petit miracle ; ne fait-on rien pour son ami ?

LE MANDARIN.

Je vous aime ; je vous ſervirais volontiers, mais je ne peux mentir pour perſonne.

LE JESUITE.

Vous êtes bien dur ; mais j'eſpère enfin vous convertir.

TROISIEME CONFÉRENCE.

LE JESUITE.

OUI, je veux bien convenir d'abord que vos lois & votre morale ſont divines. Chez nous on n'a que de la politeſſe pour ſon père & ſa mère ; chez vous on les honore, & on leur obéit toujours : nos lois ſe bornent à punir les crimes ; les vôtres décernent des récompenſes aux vertus. Nos édits, pour l'ordinaire, ne parlent que d'impôts, & les vôtres ſont ſouvent des traités de morale ; vous recommandez la juſtice, la fidélité, la charité, l'amour du bien public, l'amitié : mais tout cela devient criminel & abominable ſi vous ne penſez pas comme nous, & c'eſt ce que je m'engage à vous prouver.

LE MANDARIN.

Il vous ſera difficile de remplir cet engagement.

LE JESUITE.

Rien n'eſt plus aiſé ; toutes les vertus ſont

des vices quand on n'a pas la foi : or vous n'avez pas la foi ; donc, malgré vos vertus que j'honore, vous êtes tous de coquins, théologiquement parlant.

LE MANDARIN.

Honnêtement parlant, votre père *le Comte*, votre père *Ricis* & plusieurs autres n'ont-ils pas dit, n'ont-ils pas imprimé en Europe que nous étions, il y a quatre mille ans, le peuple le plus juste de la terre, & que nous adorions le vrai DIEU dans le plus ancien temple de l'univers ? vous n'existiez pas alors ; nous n'avons jamais changé. Comment pouvons-nous avoir eu raison il y a quatre mille ans, & avoir tort à présent ?

LE JESUITE.

Je vais vous le dire : notre doctrine est incontestablement la meilleure ; or, les Chinois ne reconnaissent pas notre doctrine, donc ils ont évidemment tort.

LE MANDARIN.

On ne peut mieux raisonner, mais nous avons à Kanton des anglais, des hollandais, des danois qui pensent tout différemment de vous ; qui vous ont chassé de leur pays, parce qu'ils trouvaient votre doctrine abominable, & qui disent que vous êtes des corrupteurs ; vous-même vous avez eu ici des disputes scandaleuses avec des gens de votre propre secte ; vous vous anathématisiez les uns les autres : ne sentiez-vous pas l'énorme ridicule d'une troupe d'européens qui venaient nous ensei-

& lire tous nos livres grecs & latins. Alors vous auriez eu comme nous mille belles querelles toutes les années ; chaque querelle aurait occasionné une décision admirable, un jugement nouveau : voilà ce qui vous a manqué, & c'est ce que je veux apprendre aux Chinois, mais toujours pour le bien de la paix.

LE MANDARIN.

Hé bien, quand les Chinois, pour le bien de la paix, sauront toutes les opinions qui déchirent votre petit coin de terre au bout de l'Occident, en seront-ils plus justes ? honoreront-ils leurs parens davantage ? seront-ils plus fidelles à l'empereur ? l'empire sera-il mieux gouverné, les terres mieux cultivées ?

LE JESUITE.

Non assurément ; mais les Chinois seront sauvés comme moi : ils n'ont qu'à croire ce que je ne comprends pas.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous qu'ils le comprennent ?

LE JESUITE.

Ils ne le comprendront pas non plus.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous donc le leur apprendre ?

LE JESUITE.

C'est qu'il est nécessaire aujourd'hui à tous les hommes de le savoir.

LE

LE MANDARIN.

S'il eſt néceſſaire à tous les hommes de le ſavoir, pourquoi les Chinois l'ont-ils toujours ignoré ? pourquoi l'avez-vous ignoré vous-même ſi long-temps ? pourquoi n'en a-t-on jamais rien ſu dans toute la grande Tartarie, dans l'Inde & au Japon ? Ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes ne leur eſt-il pas donné à tous ? N'ont-ils pas tous les mêmes ſens, le même inſtinct d'amour-propre, le même inſtinct de bienveillance, le même inſtinct qui les fait vivre en ſociété ? Comment ſe pourrait-il faire que l'être ſuprême, qui nous a donné tout ce qui nous eſt convenable, nous eût refuſé la ſeule choſe eſſentielle ? N'eſt-ce pas une impiété de le croire ?

LE JESUITE.

C'eſt qu'il n'a fait ce préſent qu'à ſes favoris.

LE MANDARIN.

Vous êtes donc ſon favori ?

LE JESUITE.

Je m'en flatte.

LE MANDARIN.

Pour moi, je ſuis ſimplement ſon adorateur. Je vous renvoie à tous les peuples & à toutes les ſectes de votre Europe, qui croient que vous êtes des réprouvés ; & tant que vous vous perſécuterez les uns les autres, il ne ſera pas prudent de vous écouter.

LE JESUITE.

Ah ! si jamais je retourne à Rome, que je me vengerai de tous ces impies qui empêchent nos progrès à la Chine.

LE MANDARIN.

Faites mieux ; pardonnez-leur. Vivons doucement tous ensemble, tant que vous serez ici ; secourons-nous mutuellement ; adorons tous l'être suprême du fond de notre cœur. Quoique vous ayez plus de barbe que nous, le nez plus long, les yeux moins fendus, les joues plus rouges, les pieds plus gros, les oreilles plus petites & l'esprit plus inquiet, cependant nous sommes tous frères.

LE JESUITE.

Tous frères ; & que deviendra mon titre de père ?

LE MANDARIN.

Vous convenez tous qu'il faut aimer DIEU ?

LE JESUITE.

Pas tout-à-fait, mais je le permets.

LE MANDARIN.

Qu'il faut être modéré, sobre, compatissant, équitable, bon maître, bon père de famille, bon citoyen ?

LE MANDARIN.

Hé bien, ne vous tourmentez plus tant, je vous assure que vous êtes de ma religion.

LE JÉSUITE.

Ah ! vous vous rendez à la fin. Je savais bien que je vous convertirais.

Quand le mandarin & le jésuite eurent été d'accord, le mandarin donna au moine cette profession de foi.

1°. La religion consiste dans la soumission à DIEU & dans la pratique des vertus.

2°. Cette vérité incontestable est reconnue de toutes les nations & de tous les temps ; il n'y a de vrai que ce qui force tous les hommes à un consentement unanime : les vaines opinions qui se contredisent sont fausses.

3°. Tout peuple qui se vante d'avoir une religion particulière pour lui seul, offense la Divinité & le genre-humain ; il ose supposer que DIEU abandonne tous les autres peuples pour n'éclairer que lui.

4°. Les superstitions particulières n'ont été inventées que par des hommes ambitieux qui ont voulu dominer sur les esprits, qui ont fourni un prétexte à la nation qu'ils ont séduite, d'envahir les biens des autres nations.

5°. Il est constaté par l'histoire que ces différentes sectes qui se proscrivent réciproquement avec tant de fureur, ont été la source de mille guerres civiles ; & il est évident que si les hommes se regardaient tous comme des frères, également soumis à leur père commun, il y aurait eu moins de sang versé sur la terre, moins de saccagemens, moins de rapines, & moins de crimes de toute espèce.

5°. Des lamas & des bonzes qui prétendent que la mère du dieu *Fo* accoucha de ce dieu

par le côté droit, après avoir avalé un enfant, disent une sottise : s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques ; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes, & non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance ; car l'être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu ; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit ; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste, tu seras récompensé ; si tu es injuste, tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange, sont condamnés à des supplices

éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes ; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'État, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année ; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens ; ils se décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages ; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables ; il n'y a jamais eu la moindre dispute

par le côté droit, après avoir avalé un enfant, disent une sottise : s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques ; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes, & non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance ; car l'Être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu ; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit ; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste, tu seras récompensé ; si tu es injuste, tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange, sont condamnés à des supplices

éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes ; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'État, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année ; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens ; ils se décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages ; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables ; il n'y a jamais eu la moindre dispute

par le côté droit, après avoir avalé un enfant; disent une sottise : s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes, & non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance; car l'être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste, tu seras récompensé; si tu es injuste, tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange, sont condamnés à des supplices

éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes ; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'État, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année ; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens ; ils se décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages ; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables ; il n'y a jamais eu la moindre dispute

par le côté droit, après avoir avalé un enfant ; disent une sottise : s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques ; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes, & non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance ; car l'être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu ; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit ; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurité, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste, tu seras récompensé ; si tu es injuste, tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange, sont condamnés à des supplices

éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'État, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens; ils se décréditeront tous les uns les autres: un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables; il n'y a jamais eu la moindre dispute

par le côté droit, après avoir avalé un enfant; disent une sottise : s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques ; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes, & non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance ; car l'être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu ; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit ; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste, tu seras récompensé; si tu es injuste, tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange, sont condamnés à des supplices

éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes ; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'État, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année ; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens ; ils se décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages ; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables ; il n'y a jamais eu la moindre dispute

par le côté droit, après avoir avalé un enfant, disent une sottise : s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques ; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes, & non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance ; car l'Être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu ; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit ; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste, tu seras récompensé ; si tu es injuste, tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange, sont condamnés à des supplices

éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes ; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'État, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année ; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens ; ils se décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages ; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables ; il n'y a jamais eu la moindre dispute

par le côté droit, après avoir avalé un enfant; disent une sottise : s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes, & non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance; car l'Être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste, tu seras récompensé; si tu es injuste, tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange, sont condamnés à des supplices

éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes ; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'État, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année ; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens ; ils se décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages ; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables ; il n'y a jamais eu la moindre dispute

par le côté droit, après avoir avalé un enfant; disent une sottise : s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes, & non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance; car l'Être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste, tu seras récompensé; si tu es injuste, tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange, sont condamnés à des supplices

éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes ; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'État, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année ; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens ; ils se décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages ; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables ; il n'y a jamais eu la moindre dispute

par le côté droit, après avoir avalé un enfant, disent une sottise : s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques ; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes, & non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance ; car l'Être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu ; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit ; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste, tu seras récompensé ; si tu es injuste, tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange, sont condamnés à des supplices

éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'État, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens; ils se décréditeront tous les uns les autres: un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables; il n'y a jamais eu la moindre dispute

XXIX.

DIALOGUES D'EVHÉMÈRE. (*a*)

PREMIER DIALOGUE.

SUR ALEXANDRE.

CALLICRATE.

HÉ bien, sage *Evhémère*, qu'avez-vous vu dans vos voyages?

EVHEMERE.

Des sottises.

CALLICRATE.

Quoi! vous avez voyagé à la suite d'*Alexandre*, & vous n'êtes point en extase d'admiration?

EVHEMERE.

Vous voulez dire de pitié.

(*a*) *Evhémère* était un philosophe de Syracuse, qui vivait dans le siècle d'*Alexandre*. Il voyagea autant que les *Pythagore* & les *Zoroastre*. Il écrivit peu; nous n'avons sous son nom que ce petit ouvrage.

CALLICRATE.

CALLICRATE.

De pitié pour *Alexandre*!

EVHEMERE.

Pour qui donc? je ne l'ai vu que dans l'Inde & dans Babylone, où j'avais couru comme les autres, dans la vaine espérance de m'instruire. On m'a dit qu'en effet il avait commencé ses expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou : j'ai vu ce demi-dieu devenu le plus cruel des barbares après avoir été le plus humain des Grecs. J'ai vu le sobre disciple d'*Aristote* changé en un méprisable ivrogne. J'arrivai auprès de lui, lorsqu'au sortir de table il s'avisa de mettre le feu au superbe temple d'Esthékar, pour contenter le caprice d'une misérable débauchée, nommée *Thaïs*. Je le suivis dans ses folies de l'Inde; enfin, je l'ai vu mourir à la fleur de son âge dans Babylone, pour s'être enivré comme le dernier des goujats de son armée.

CALLICRATE.

Voilà un grand-homme bien petit.

EVHEMERE.

Il n'y en a guère d'autres : ils sont comme l'aimant dont j'ai découvert une propriété; c'est qu'il a un côté qui attire & un côté qui repousse.

CALLICRATE.

Alexandre me repousse furieusement quand il brûle une ville étant ivre. Mais je ne connais point cette Esthékar dont vous me par-

lez; je savais seulement que cet extravagant & la folle *Thaïs* avaient brûlé Persépolis pour s'amuser.

EVHEMERE.

Esthékar est précisément ce que les Grecs appellent Persépolis. Il plaît à nos Grecs d'habiller tout l'univers à la grecque; ils ont donné au fleuve Zom bodpo le nom d'Indos. Ils ont appelé Hydaspe un autre fleuve: aucune des villes assiégées & prises par *Alexandre* n'est connue par son véritable nom. Celui même d'Inde est de leur invention. Les nations orientales l'appelaient Odhu. C'est ainsi qu'en Egypte ils ont fait les villes d'Héliopolis, de Crocodilopolis, de Memphis; pour peu qu'ils trouvent un mot sonore, ils sont contens. Ils ont ainsi trompé toute la terre, en nommant les dieux & les hommes.

CALLICRATE.

Il n'y a pas grand mal à cela. Je ne me plains pas de ceux qui ont ainsi trompé le monde; je me plains de ceux qui le ravagent. Je n'aime point votre *Alexandre* qui s'en va de la Grèce en Cilicie, en Egypte, au mont Caucase, & de là jusqu'au Gange, toujours tuant tout ce qu'il rencontre, ennemis, indifférens & amis.

EVHEMERE.

Ce n'était qu'un rendu: s'il alla tuer des Perses, les Perses étaient auparavant venus tuer des Grecs; s'il courut vers le Caucase, dans les vastes contrées habitées par les Scythes, ces Scythes avaient ravagé deux fois la

Grèce & l'Asie. Toutes les nations ont été de tout temps volées, enchaînées, exterminées les unes par les autres. Qui dit *soldat* dit *voleur*. Chaque peuple va voler ses voisins au nom de son dieu. Ne voyons-nous pas aujourd'hui les Romains nos voisins sortir du repaire de leurs sept montagnes, pour voler les Volsques, les Antiates, les Samnites? Bientôt ils viendront nous voler nous-mêmes, s'ils peuvent parvenir à faire des barques. Dès qu'ils savent que Véies leur voisine a un peu de blé & d'orge dans ses magasins, ils font déclarer par leurs prêtres féciales qu'il est juste d'aller voler les Véiens. Ce brigandage devient une guerre sacrée. Ils ont des oracles qui commandent le meurtre & la rapine. Les Véiens ont aussi leurs oracles qui leur promettent qu'ils voleront la paille des Romains. Les successeurs d'*Alexandre* volent aujourd'hui pour eux les provinces qu'ils avaient volées pour leur maître voleur. Tel a été, tel est, & tel sera toujours le genre-humain. J'ai parcouru la moitié de la terre, & je n'y ai vu que des folies, des malheurs & des crimes.

CALLICRATE.

Puis-je vous demander si parmi tant de peuples vous en avez trouvé un qui fût juste?

EVHEMERE.

Aucun.

CALLICRATE.

Dites-moi donc qui est le plus sot & le plus méchant?

EVHEMERE.

C'est le plus superstitieux.

CALLICRATE.

Pourquoi le plus superstitieux est-il le plus méchant ?

EVHEMERE.

C'est que le superstitieux croit faire par devoir ce que les autres font par habitude ou par un accès de folie. Un barbare ordinaire, tel qu'un grec, un romain, un scythe, un perse, quand il a bien tué, bien volé, bien bu le vin de ceux qu'il vient d'assassiner, bien violé les filles des pères de famille égorgés, n'ayant plus besoin de rien, devient tranquille & humain pour se délasser. Il écoute la pitié que la nature a mise au fond du cœur de l'homme. Il est comme le lion qui ne court plus après la proie dès qu'il n'a plus faim. Mais le superstitieux est comme le tigre qui tue & qui déchire encore lors même qu'il est rassasié. L'hiérophante de *Pluton* lui a dit : *Massacre tous les adorateurs de Mercure, brûle toutes les maisons, tue tous les animaux* : mon dévot se croirait un sacrilége s'il laissait un enfant & un chat en vie dans le territoire de *Mercure.*

CALLICRATE.

Quoi ! il y a sur la terre des peuples aussi abominables, & *Alexandre* ne les a pas exterminés, au lieu d'aller attaquer vers le Gange des gens paisibles & humains, & qui même, à ce qu'on dit, ont inventé la philosophie ?

EVHEMERE.

Non vraiment; il a passé comme un trait auprès d'une de ces petites peuplades de barbares fanatiques dont je viens de parler; & comme le fanatisme n'exclut pas la bassesse & la lâcheté, ces misérables lui ont demandé pardon, l'ont flatté, lui ont donné une partie de l'or qu'ils avaient volé, & ont obtenu permission d'en voler encore.

CALLICRATE.

L'espèce humaine est donc une espèce bien horrible?

EVHEMERE.

Il y a quelques moutons parmi le grand nombre de ces animaux; mais la plupart sont des loups & des renards.

CALLICRATE.

Je voudrais savoir pourquoi cette différence énorme dans la même espèce.

EVHEMERE.

On dit que c'est pour que les renards & les loups mangent des agneaux.

CALLICRATE.

Non, ce monde-ci est trop misérable & trop affreux; je voudrais savoir pourquoi tant de calamités & tant de bêtises.

EVHEMERE.

Et moi aussi. Il y a long-temps que j'y rêve en cultivant mon jardin à Syracuse.

CALLICRATE.

Hé bien, qu'avez-vous rêvé? Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, si cette terre a toujours été peuplée d'hommes; si la terre elle-même a toujours existé; si nous avons une ame; si cette ame est éternelle, comme on le dit de la matière; s'il y a un dieu ou plusieurs dieux; ce qu'ils font, à quoi ils sont bons. Qu'est-ce que la vertu? qu'est-ce que l'ordre & le désordre? qu'est-ce que la nature? a-t-elle des lois? qui les a faites? qui a inventé la société & les arts? quel est le meilleur gouvernement? & sur-tout, quel est le meilleur secret pour échapper aux périls dont chaque homme est environné à chaque instant? Nous examinerons le reste une autre fois.

EVHEMERE.

En voilà pour dix ans au moins, en parlant dix heures par jour.

CALLICRATE.

Cependant tout cela fut traité hier chez la belle *Eudoxe* par les plus aimables gens de Syracuse.

EVHEMERE.

Hé bien, que fut-il conclu?

CALLICRATE.

Rien. Il y avait là deux sacrificateurs, l'un de *Cérès*, l'autre de *Junon*, qui finirent par se dire des injures. Allons, dites-moi sans façon tout ce que vous pensez. Je vous promets de ne vous point battre, & de ne vous point déférer au sacrificateur de *Cérès*.

EVHEMERE.

Hé bien, venez m'interroger demain; je tâcherai de vous répondre : mais je ne vous promets pas de vous satisfaire.

IIme DIALOGUE.

Sur la Divinité.

CALLICRATE.

Je commence par la question ordinaire : y a-t-il un *Théos ?* Le grand-prêtre de *Jupiter Ammon* a déclaré qu'*Alexandre* était son fils, & il a été bien payé : mais ce *Théos* existe-t-il ? & depuis le temps qu'on en parle, ne s'est-on pas moqué de nous ?

EVHEMERE.

On s'en est bien moqué en effet, quand on nous a fait adorer un *Jupiter* mort en Crète, & un bélier de pierre caché dans les sables de la Lybie. Les Grecs, qui ont de l'esprit jusqu'à la folie, se sont indignement moqués du genre-humain, quand d'un mot grec qui signifiait *courir*, ils ont fait des *théoi*, des dieux qui courent. (*) Leurs prétendus philosophes, qui sont, à mon avis, les raisonneurs de ce monde les moins raisonnables, ont prétendu que les coureurs, tels que *Mars*, *Mercure*, *Jupiter*, *Saturne*, étaient des dieux immortels,

(*) Les planètes.

parce qu'ils marchent toujours, & qu'ils paraissent se mouvoir eux-mêmes. Ils auraient pu, par le même argument, donner de la divinité aux moulins à vent.

CALLICRATE.

Non, non, je ne vous parle pas des rêveries d'Athènes, ni de celles de l'Égypte. Je ne vous demande pas si une planète est dieu, si le bélier d'*Ammon* est dieu, si le bœuf *Apis* est dieu, & si *Cambise* a mangé un dieu en le fesant mettre à la broche; je vous demande très-sérieusement s'il y a un Dieu qui ait fait le monde. On m'a ri au nez dans Syracuse, quand j'ai dit que peut-être il y en avait un.

EVHEMERE.

Et où logez-vous, s'il vous plaît, dans Syracuse ?

CALLICRATE.

Chez *Hiérax* l'archonte, qui est mon ami intime, & qui ne croit pas plus en DIEU qu'*Epicure*.

EVHEMERE.

N'a-t-il pas un beau palais cet archonte ?

CALLICRATE.

Admirable; c'est un corps de logis orné de trente-six colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont des statues de la main des plus grands maîtres. Et pour les deux ailes......

EVHEMERE.

Faites-moi grâce des deux ailes. Il me suffit qu'un beau palais me démontre un architecte.

CALLICRATE.

Ah! je vois où vous en voulez venir; vous allez me dire que l'arrangement de l'univers, l'immensité de l'espace, remplie de mondes qui tournent régulièrement autour de leurs soleils, la lumière qui jaillit en torrens de ces soleils, & qui court animer tous ces globes; enfin cette fabrique incompréhensible démontre un fabricateur souverainement intelligent, puissant, éternel; vous allez m'étaler les belles découvertes des *Platons* qui ont agrandi la sphère des êtres; vous m'allez faire voir le grand être qui préside à cette foule d'univers tous faits les uns pour les autres. Ces discours tant rebattus ne persuadent pas nos épicuriens. Ils vous disent froidement qu'ils ne disconviennent pas que la nature a tout fait, que c'est-là le grand être; qu'on la voit, qu'on la sent dans le soleil, dans les astres, dans toutes les productions de notre globe, dans nous-mêmes, & qu'il y a une grande faiblesse & bien peu de bon sens à vouloir attribuer à je ne sais quel être imaginaire qu'on ne peut voir, & dont il est impossible de se former la plus légère idée, de lui attribuer, dis-je, les opérations de cette nature qui nous est si *sensible*, si connue par ses travaux continuels, qui est par-tout sous nos pieds, sur nos têtes, qui nous a fait naître, qui nous fait vivre & mourir, & qui est visiblement le Dieu que vous cherchez : lisez le systême de la nature, l'histoire de la nature, les principes de la nature, la philosophie de la nature, le code de la nature, les lois de la nature, &c.

EVHEMERE.

Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, que tout est art dans l'univers, & que l'art annonce un ouvrier.

CALLICRATE.

Comment donc, point de nature, & tout est art? quelle idée creuse!

EVHEMERE.

C'est un philosophe peu connu, & peu compté peut-être parmi les philosophes, qui a le premier avancé cette vérité; mais elle n'est pas moins vérité pour être d'un homme obscur. (*) Vous m'avouerez que vous ne pouvez entendre par ce terme vague, *nature*, qu'un assemblage de choses qui existent, & dont la plupart n'existeront pas demain; certe, des arbres, des pierres, des légumes, des chenilles, des chèvres, des filles & des singes ne composent point un être absolu, quel qu'il soit: des effets qui n'existaient point hier ne peuvent être la cause éternelle, nécessaire & productive. Votre nature, encore une fois, n'est qu'un mot inventé pour signifier l'universalité des choses.

Pour vous faire voir à présent que l'art a tout fait, observez seulement un insecte, un limaçon, une mouche, vous y verrez un art infini qu'aucune industrie humaine ne peut imiter: il faut donc qu'il y ait un artiste infiniment habile, & c'est ce que les sages appellent Dieu.

(*) C'est de lui-même que M. de *Voltaire* parle ici.

CALLICRATE.

Cet artisan que vous supposez est, selon nos épicuriens, la force secrète qui agit éternellement dans cet assemblage toujours périssant & toujours reproduit que nous appelons nature.

EVHEMERE.

Comment une force peut-elle être répandue dans des êtres qui ne sont plus, & dans ceux qui ne sont pas encore nés ? Comment cette force aveugle peut-elle avoir assez d'intelligence pour former des animaux sentans ou pensans, & tant de soleils qui probablement ne pensent point ? Vous sentez qu'un tel système n'étant fondé sur aucune vérité antécédente, n'est qu'un rêve produit par l'imagination en délire : la force secrète dont vous parlez ne peut subsister que dans un être assez puissant & assez intelligent pour former des animaux intelligens ; dans un être nécessaire, puisque sans son existence il n'y aurait rien ; dans un être éternel, puisque existant par lui-même, on ne peut assigner de moment où il n'ait pas existé ; dans un être bon, puisqu'étant la cause de tout, rien ne peut avoir fait entrer le mal dans lui. Voilà ce que nous autres stoïciens nous appelons Dieu : voilà le grand *être* à qui nous nous efforçons de ressembler par la vertu, autant que de faibles créatures peuvent approcher de l'ombre de leur créateur.

CALLICRATE.

Et voilà ce que nos épicuriens vous nient. Vous êtes comme les sculpteurs ; ils font à coups de ciseaux une belle statue, & ils l'ado-

rent. Vous forgez votre Dieu, & puis vous lui donnez le titre de bon ; mais regardez feulement notre Etna, la ville de Catane engloutie depuis peu d'années, & fes ruines encore fumantes. Souvenez-vous de ce que *Platon* nous apprend de la deftruction de l'île Atlantique, abymée il n'y a pas plus de dix mille ans ; fongez à l'inondation qui détruifit la Grèce.

A l'égard du mal moral, fouvenez-vous feulement de tout ce que vous avez vu, & donnez l'épithète de bon à votre Dieu fi vous l'ofez. On n'a jamais répondu à ce fameux argument : Ou DIEU n'a pu empêcher le mal, & en ce cas eft-il tout-puiffant ? Ou il l'a pu & il ne l'a pas fait, alors où eft fa bonté ?

EVHEMERE.

Cet ancien raifonnement, qui femble détrôner DIEU, & mettre à fa place le chaos, m'a toujours effrayé : les folles horreurs dont j'ai été témoin fur ce malheureux globe, m'épouvantent encore davantage. Cependant aux pieds de ce mont Etna, qui vomit la flamme & la mort autour de nous, je vois les campagnes les plus riantes & les plus fertiles. Et, après dix ans de carnage & de deftruction, je vois renaître dans Syracufe la paix, l'abondance, les plaifirs, les chanfons & la philofophie : il y a donc du bien dans ce monde, s'il y a tant de mal ; il eft donc démontré que DIEU n'eft pas abfolument méchant, s'il eft l'auteur de tout.

CALLICRATE.

Ce n'eft pas affez qu'un Dieu ne foit pas

toujours & complétement cruel, il faut qu'il ne le soit jamais; & la terre, son prétendu ouvrage, est toujours affligée de quelque affreux désastre. Quand l'Etna se repose, d'autres volcans sont en fureur. Quand *Alexandre* n'est plus, d'autres destructeurs s'élèvent : il n'y a jamais eu un moment, sur ce globe, sans désastre & sans crime.

EVHEMERE.

C'est à quoi j'en veux venir. L'idée d'un Dieu bourreau, qui fait des créatures pour les tourmenter, est horrible & absurde : l'idée de deux Dieux, dont l'un fait le bien & l'autre fait le mal, est plus absurde encore, & n'est pas moins horrible. Mais si on vous prouve une vérité, cette vérité existe-t-elle moins, parce qu'elle traîne après elle des conséquences inquiétantes ? Il y a un être nécessaire, éternel, source de tous les êtres; existera-t-il moins, parce que nous souffrons ? existera-t-il moins, parce que je suis incapable d'expliquer pourquoi nous souffrons ?

CALLICRATE.

Capable ou non, je vous prie de hasarder avec moi ce que vous en pensez.

EVHEMERE.

Je tremble, car je vais vous dire des choses qui ressemblent à un système, & un système qui n'est pas démontré n'est qu'une folie ingénieuse : quoi qu'il en soit, voici la très-faible clarté que je crois apercevoir dans cette profonde nuit; c'est à vous de l'éteindre ou de l'augmenter.

être éternel, formateur, conservateur, destructeur & reproducteur, étant d'agir, il est impossible qu'il n'ait pas agi toujours. Les œuvres de l'éternel *Demiourgos* ont été nécessairement éternelles, comme dès qu'un soleil existe, il est nécessaire que ses rayons pénètrent l'espace en droite ligne.

CALLICRATE.

Vous me répondez par des comparaisons : cela me fait soupçonner que vous ne voyez pas bien nettement les choses dont nous parlons ; vous cherchez à les éclaircir ; & quelque peine que vous preniez, vous rentrez toujours, malgré vous, dans le système de nos épicuriens qui attribuent tout à une force occulte, à la nécessité. Vous appelez cette force occulte Dieu, & ils l'appellent nature.

EVHEMERE.

Je ne serais pas fâché d'avoir quelque chose de commun avec les vrais épicuriens qui sont d'honnêtes gens, très-sages & très-respectables ; mais je ne suis point d'accord avec ceux qui n'admettent des dieux que pour s'en moquer, en les représantant comme de vieux débauchés inutiles, abrutis par le vin, la bonne chère & l'amour.

A l'égard des bons épicuriens qui ne placent le bonheur que dans la vertu, mais qui n'admettent que le pouvoir secret de la nature, je suis de leur avis, pourvu qu'ils reconnaissent que ce pouvoir secret est celui d'un être nécessaire, éternel, puissant, intelligent : car l'être qui raisonne, appelé homme, ne peut être

être l'ouvrage que d'un maître très-intelligent, appelé DIEU.

CALLICRATE.

Je leur communiquerai vos pensées, & je souhaite qu'ils vous regardent comme leur confrère.

IIIme DIALOGUE.

Sur la philosophie d'Epicure & sur la théologie grecque.

CALLICRATE.

J'AI parlé à nos bons épicuriens. La plupart persistent à croire que leur doctrine au fond n'est guère différente de la vôtre. Vous admettez également un pouvoir éternel, occulte, invisible; mais comme ils sont gens de bon sens, ils avouent qu'il faut que ce pouvoir soit pensant, puisqu'il a fait des animaux qui pensent.

EVHEMERE.

C'est un grand pas dans la connaissance de la vérité; mais pour ceux qui osent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la pensée, il m'est impossible de raisonner avec eux; car je pars d'un principe: *Pour produire un être pensant il faut l'être.* Et ils partent d'une supposition: *La pensée peut être donnée par un être qui ne pense point*; disons.

plus par un être qui n'existe point ; car nous avons vu clairement qu'il n'y a point d'être qui soit la nature, & que ce n'est qu'un nom abstrait donné à la multitude des choses.

CALLICRATE.

Dites-nous donc comment ce pouvoir secret & immense que vous appelez Dieu nous donne la vie, le sentiment & la pensée ? avons-nous une ame ? les autres animaux en ont-ils une ? qu'est-ce que cette ame ? arrive-t-elle dans notre corps quand nous sommes en embryon dans le ventre de notre mère ? où va-t-elle quand ce corps est dissous ?

EVHEMERE.

Je suis invinciblement persuadé que DIEU nous a donné à nous, aux animaux, aux végétaux, aux soleils & aux grains de sable tout ce que nous avons, toutes nos facultés, toutes nos propriétés. Il est un art si profond & si incompréhensible dans les organes qui nous mettent au monde, qui nous font vivre, qui nous font penser, & dans les lois qui dirigent toutes choses, que je suis prêt à tomber ébloui & accablé, quand j'ose tenter de regarder la moindre partie de ce ressort universel par qui tout subsiste.

J'ai des sens qui d'abord me font du plaisir ou de la douleur. J'ai des idées, des images qui me viennent par mes sens, & qui entrent dans moi sans que je les appelle. Je ne les fais pas ces idées, & lorsqu'il s'en est amassé en moi une quantité assez grande, je suis tout étonné de sentir en moi le pouvoir d'en com-

poser quelques-unes. La propriété qui se développe en moi de me ressouvenir de ce que j'ai vu, & de ce que j'ai senti, fait que je compose dans ma tête l'image de ma nourrice avec celle de ma mère, & celle de la maison où suis élevé avec celle de la maison voisine. Je rassemble ainsi mille idées différentes dont je n'ai créé aucune: ces opérations sont l'effet d'une autre faculté, celle de répéter les mots que j'ai entendus, & d'y attacher d'abord un peu de sens. On me dit qu'on appelle tout cela mémoire.

Enfin, quand le temps a un peu fortifié mes organes, on me dit que mes facultés de sentir, de me ressouvenir, d'assembler des idées sont ce qu'on appelle *ame*.

Ce mot ne signifie & ne peut signifier que ce qui anime. Toutes les nations orientales ont donné le nom de vie à ce que nous nommons ame: nous avons la faculté de donner ainsi des noms généraux & abstraits aux choses que nous ne pouvons définir. Nous désirons; mais il n'y a point dans nous un être réel qui s'appelle désir. Nous voulons; mais il n'y a pas dans notre cœur une petite personne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, sans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. Les hommes de tous pays, j'entends les hommes qui raisonnent, ont inventé des termes généraux pour exprimer toutes les opérations, tous les effets de ce qu'ils sentent, & de ce qu'ils voient; ils ont dit la vie & la mort, la force & la faiblesse. Il n'y a pourtant point d'être réel qui soit ou la faiblesse, ou la force, ou la mort,

ou la vie : mais ces manières de s'exprimer sont si commodes qu'elles ont été adoptées de tout temps par les nations raisonneuses.

Si ces expressions ont servi pour la facilité du discours, elles ont produit bien des méprises. Les peintres, par exemple, & les sculpteurs ont voulu représenter la force, & ils ont figuré un gros homme avec une poitrine velue & des bras musculeux ; ils ont dessiné un enfant pour donner une idée de la faiblesse. On a personnifié aussi les passions, les vertus, les vices, les années & les jours. Les hommes se sont accoutumés, par ce déguisement continuel, à prendre toutes leurs facultés, toutes leurs propriétés, tous leurs rapports avec le reste de la nature, pour des êtres réels, & des mots pour des choses.

De ce mot *ame* qui est abstrait, ils ont fait une personne habitante dans un corps ; ils ont divisé cette personne en trois, & des philosophes prétendus ont dit que ce nombre trois est parfait, parce qu'il est composé de l'unité & de la dualité. De ces trois parties ils en ont fait présider une aux cinq sens, & ils l'ont appelée *psyché*. Une autre est dans la poitrine, & c'est *pneuma*, le souffle, l'haleine, l'esprit : une troisième est dans la tête, & c'est la pensée, *nous*. De ces trois ames ils en ont fait une quatrième quand on est mort, c'est *skia*, ombres, mânes ou farfadet.

On est bientôt parvenu à ne se jamais entendre, quand on prononce ce mot *ame* : il a fait naître mille questions qui forcent les savans à se taire, & qui autorisent les charlatans à parler. Ces ames, dit-on, viennent-elles

toutes du premier homme créé par l'éternel *Demiourgos*, ou de la première femelle ? ou bien furent-elles formées toutes à la fois, pour descendre chacune à leur tour ici-bas ? leur substance est-elle d'éther ou de feu ? ou bien ni de l'un ni de l'autre ? est-ce la femme ou son mari qui darde une ame avec la liqueur prolifique ? vient-elle dans l'utérus avant ou après que les membres de l'enfant sont formés ? sent-elle, pense-t-elle dans l'enveloppe de l'amnios où le fœtus est emprisonné ? son être augmente-t-il quand son corps augmente ? toutes les ames sont-elles de la même nature ? n'y a-t-il nulle différence entre l'ame d'*Orphée* & celle d'un imbécille ?

Quand cette ame est parvenue à sortir de la matrice, où elle a séjourné neuf mois, entre une vessie pleine d'urine, un sale boyau rempli de matière fécale, on a osé demander alors si cette personne est arrivée dans ce cloaque avec une pleine notion de l'infini, de l'éternité, de l'abstrait & du concret, du beau, du bon, du juste, de l'ordre. Ensuite on a disputé pour savoir si cette pauvre créature pensait toujours, comme si on pensait dans un sommeil plein & paisible, dans une profonde ivresse, dans l'anéantissement d'idées qui résulte d'une apoplexie complète, d'une épilepsie. Que de querelles absurdes, grand DIEU ! entre tous ces aveugles sur la nature des couleurs ! Enfin, que devient cette ame quand le corps n'est plus ? les grands précepteurs du genre-humain, *Orphée*, *Homère*, ont dit : elle est *skia*, elle est *ombre*, *farfadet* ; *Ulysse* voit à l'entrée des enfers des far-

l'eau, & que cette eau ne puisse noyer un animal.

CALLICRATE.

Trouvez-vous cette solution bien suffisante ?

EVHEMERE.

Je n'en connais point de meilleure.

CALLICRATE.

Prenez-garde, on vous dira que les adorateurs des dieux ont raisonné plus conséquemment que vous en Egypte & en Grèce, quand ils ont inventé un Tartare où les crimes sont punis : alors la justice divine est justifiée.

EVHEMERE.

Etrange manière de justifier leurs dieux ! & quels dieux ! des adultères, des homicides, des chats & des crocodiles ! Il s'agit ici de savoir pourquoi le mal existe. Vos Grecs, vos Egyptiens en rendent-ils raison ? en changent-ils la natnre ? en adoucissent-ils les horreurs, en nous présentant une série de crimes & de tourmens éternels ? Ces dieux ne sont-ils pas des monstres de barbarie d'avoir fait naître un *Tantale* pour qu'il mangeât son fils en ragoût, & pour qu'il fût ensuite dévoré de faim, en demeurant à table dans une suite *infinie* de siècles ? Un autre prince tourne incessamment sa roue entourée de serpens ; quarante-neuf filles d'un autre roi ont égorgé leurs maris, & remplissent un tonneau vide pendant l'éternité. Certes, il eût bien mieux valu que ces quarante-neuf filles & tous ces princes damnés n'eussent jamais été au monde : rien n'était plus aisé que de leur épargner l'existence, les

crimes & les supplices. Vos Grecs peignent leurs dieux comme des tyrans & des bourreaux immortels, occupés sans relâche à former des malheureux condamnés à commettre des crimes passagers, & à subir des supplices sans fin. Vous m'avouerez que cette théologie est bien infernale. Celle des épicuriens est plus humaine ; mais j'ose croire que la mienne est plus divine : mon Dieu n'est ni un voluptueux indolent, comme ceux d'*Epicure*, ni un monstre barbare comme ceux de l'Egypte & de la Grèce.

CALLICRATE.

J'aime mieux votre Dieu que tous les autres ; mais il me reste bien des scrupules : je vous prierai de les lever dans notre premier entretien.

EVHEMERE.

Je ne vous donnerai jamais mes opinions que comme des doutes.

IVme DIALOGUE.

Si un Dieu qui agit ne vaut pas mieux que les Dieux d'Epicure qui ne font rien.

CALLICRATE.

JE suis convaincu que toute la terre & ce qui l'environne, le genre-humain & le genre-animal, & tout ce qui est au-delà de nous, l'univers en un mot, ne s'est pas formé lui-

même, & qu'il y règne un art infini; je reçois avec respect l'idée d'un artisan unique, d'un maître suprême, que la nombreuse secte des épicuriens rejette. Je suppose que ce souverain de la nature est, à plusieurs égards, ce qu'était le dieu de *Timée*, le dieu d'*Ocellus Lycanus* & de *Pythagore* : il n'a pas créé la matière du néant, car le néant, comme vous savez, n'a point de propriétés; rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien : je conçois que l'universalité des choses est émanée de ce Dieu, qui seul est par lui-même & dont tout est l'ouvrage : il a tout arrangé suivant les lois universelles qui résultent de sa sagesse autant que de sa puissance; j'admets une grande partie de votre philosophie, quoiqu'elle révolte la plupart de nos sages; mais deux grandes difficultés m'arrêtent : il me semble que vous ne faites votre Dieu ni assez libre ni assez juste.

Il n'est point libre, puisqu'il est l'être nécessaire de qui l'immensité des choses est émanée nécessairement; il n'est point juste, car la plupart des gens de bien sont persécutés pendant leur vie, & vous ne me dites point qu'on leur rende justice quand ils ne sont plus, & que les scélérats soient punis après leur mort. Les religions grecque & égyptienne ont un grand avantage sur votre théologie. Elles ont imaginé des peines & des récompenses. C'est, ce me semble, la seule manière de mener les hommes; pourquoi la négligez-vous?

EVHEMERE.

Je vais vous répondre sur la liberté, & ensuite je vous répondrai sur la justice. Être

libre, c'eſt faire ce qu'on veut : or, certainement DIEU a fait tout ce qu'il a voulu. Il nous a daigné communiquer une portion de cette admirable liberté dont nous jouiſſons quand nous agiſſons ſuivant notre volonté. Il a pouſſé ſa bonté juſqu'à donner ce privilége à tous les animaux qui font ce qu'ils veulent, ſelon la portée de leurs forces.

DIEU étant très-puiſſant eſt très-libre ; je ne vous dirai pas qu'il le ſoit infiniment, car malgré tout ce que diſent les géomètres, je ne ſais pas ce que c'eſt que l'infini actuel. (1) Je vous dirai ſeulement que DIEU n'eſt pas libre de faire l'impoſſible, parce que c'eſt une contradiction dans les termes : il n'eſt pas libre de faire en ſorte que les deux côtés de l'équerre de *Pythagore* forment deux quarrés plus petits ou plus grands que le quarré formé du grand côté ; parce que ce ſerait une contradiction, une choſe impoſſible. C'eſt à peu près ce que je vous ai déjà allégué : DIEU eſt ſi parfait qu'il n'a pas la liberté de faire le mal.

A l'égard de ſa juſtice, vous vous moqueriez trop de moi ſi je vous parlais de l'enfer des Grecs. Leur chien *Cerbère* qui aboie de ſes trois gueules, leurs trois Parques, leurs

(1) L'infini des géomètres n'a aucun rapport à *l'infini actuel.* Une grandeur infinie eſt une quantité plus grande qu'aucune quantité donnée du même genre, quelque grande qu'on la ſuppoſe. Une quantité infiniment petite eſt une quantité plus petite qu'aucune grandeur donnée : c'eſt le zéro conſidéré comme la limite, la fin d'une quantité décroiſſante. Ces quantités ont des rapports ; & l'on a nommé ſcience, calcul de l'infini, l'art de calculer ces rapports.

trois Euménides sont des imaginations si ridicules que les enfans en rient. DIEU ne m'a point apparu, il ne m'a point montré *Alexandre* fouetté par trois furies de l'enfer, pour avoir fait mourir si injustement *Callisthènes* ; & je n'ai point vu *Callisthènes* à table avec DIEU dans le dixième ciel, buvant du nectar servi de la main d'*Hébé*. DIEU m'a donné assez de raison pour me convaincre qu'il existe ; mais il ne m'a pas donné une vue assez perçante pour voir ce qui se passe sur les bords du Phlégéton & dans l'empyrée. Je me tiens dans un respectueux silence sur les châtimens dont il punit les criminels, & sur les récompenses des justes. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai jamais vu de méchant heureux, mais que j'ai vu beaucoup de gens de bien très-malheureux : cela me fâche & me confond ; mais les épicuriens ont la même difficulté que moi à dévorer. Ils doivent être comme moi, ils doivent gémir comme moi en voyant si souvent le crime triomphant, & la vertu foulée aux pieds des pervers. Est-ce donc une si grande consolation pour d'honnêtes gens comme les bons épicuriens de n'avoir point d'espérance ?

CALLICRATE.

Ces épicuriens ont sur vous une supériorité bien marquée ; ils n'ont point de reproche à faire à un être suprême, à un Dieu juste qui laisse la vertu sans secours : ils n'ont reconnu des dieux que par bienséance pour ne pas effaroucher la canaille d'Athénes ; mais ils ne les font pas créateurs d'hommes, juges d'hommes, bourreaux d'hommes.

EVHEMERE.

Vos épicuriens sont-ils plus amis de l'homme, donnent-ils une plus solide base à la vertu, consolent-ils plus nos misères, en ne reconnaissant que des dieux inutiles occupés de boire & de manger ? Hélas ! qu'importe que dans un coin de la Sicile il y ait une petite société d'animaux à deux pieds qui raisonnent bien ou mal sur la Providence ?

Pour savoir si nous serons heureux ou malheureux après notre mort, il faudrait savoir s'il peut exister de nous quelque chose de sensible quand tous les organes du sentiment sont détruits, quelque chose qui pense quand la cervelle où se formait la pensée est mangée des vers, & quand ces vers & cette cervelle sont en poussière ; si une faculté, une propriété d'un animal peut subsister encore quand cet animal ne subsiste plus : c'est un problème qu'aucune secte n'a pu jusqu'ici résoudre ; personne même ne peut en comprendre le sens ; car si dans un repas quelqu'un demande : Ce lièvre servi dans ce plat a-t-il conservé sa faculté de courir ? ce pigeon a-t-il toujours sa faculté de voler ? Ces questions seront absurdes & exciteront la risée. Pourquoi ? c'est que le contradictoire, l'impossible en saute aux yeux. Nous avons assez vu que DIEU ne peut faire l'impossible, le contradictoire.

Mais si dans l'animal raisonnable appelé homme, DIEU avait mis une étincelle invisible, impalpable, un élément, quelque chose de plus intangible qu'un atome d'élément, ce que les philosophes grecs appellent une mo-

nade ; si cette monade était indestructible ; si c'était elle qui pensât & qui sentît en nous : alors je ne vois plus qu'il y ait de l'absurdité à dire, cette monade peut exister, peut avoir des idées & du sentiment quand le corps dont elle est l'ame sera détruit.

CALLICRATE.

Vous conviendrez que si l'invention de cette monade n'est pas totalement absurde, elle est bien hasardée, & qu'il ne faut pas fonder sa philosophie sur des peut-être. S'il était permis de faire d'un atome une ame immortelle, ce serait aux épicuriens que ce droit serait acquis ; car enfin ils sont les inventeurs des atomes.

EVHEMERE.

Vraiment, je ne vous ai pas donné ma monade pour une démonstration ; mais je vous l'ai proposée comme une imagination grecque, qui fait voir, quoiqu'imparfaitement, comment une partie invisible & essentielle de nous-mêmes pourrait après notre mort être punie ou récompensée, nager dans les délices, ou souffrir dans les peines ; encore ne sais-je si avec mes raisonnemens & mes suppositions, je pourrais parvenir à trouver de la justice dans les peines que DIEU ferait souffrir aux hommes après leur mort ; car enfin on pourrait me dire : N'est-ce pas lui qui les ayant créés, les aurait déterminés à mal faire ? En ce cas, pourquoi les punir ? Il y a peut-être d'autres manières de justifier la Providence ; mais nous ne pouvons les connaître.

CALLICRATE.

Vous avouez donc que vous ne ſavez au juſte ni ce que c'eſt que cette ame dont vous me parlez, ni ce Dieu que vous prêchez?

EVHEMERE.

Oui, je l'avoue très-humblement & très-douloureuſement : je ne puis connaître leur ſubſtance; je ne puis ſavoir comment ſe forme ma penſée; je ne puis imaginer comment DIEU eſt fait; je ſuis un ignorant.

CALLICRATE.

Et moi auſſi : conſolons-nous l'un & l'autre, nous avons tous les hommes pour compagnons.

Vme DIALOGUE.

Pauvres gens qui creuſent dans un abyme. Inſtinct, principe de toute action dans le genre animal.

CALLICRATE.

PUISQUE vous ne ſavez rien, je vous conjure de me dire ce que vous ſoupçonnez : vous ne vous êtes point expliqué à moi entièrement. La réſerve annonce de la défiance; un philoſophe ſans candeur n'eſt qu'un politique.

EVHEMERE.

Je ne ſuis en défiance que de moi-même.

CALLICRATE.

Parlez, parlez; quelquefois en devinant au hasard on rencontre.

EVHEMERE.

Hé bien, je devine que les hommes de tous les temps, de tous les lieux, n'ont jamais dit ni pu dire que des pauvretés sur toutes les choses que vous me demandez; je devine surtout qu'il nous est absolument inutile d'en être instruits.

CALLICRATE.

Comment inutile! n'est-il pas au contraire absolument nécessaire de savoir si nous avons une ame, & de quoi elle est faite? Ne serait-ce pas le plus grand des plaisirs de voir clairement que la puissance de l'ame est différente de son essence, qu'elle est tout, & qu'elle a complétement la vertu sensitive, étant *forme & entéléchie*, comme l'a si bien dit *Aristote*, (a) & sur-tout que la *syndérèse* n'est pas une *puissance habituelle*.

EVHEMERE.

Cela est fort beau, mais une science si sublime paraît nous être interdite. Il faut bien qu'elle ne nous soit pas nécessaire, puisque DIEU ne nous l'a pas donnée : nous lui devons sans doute, tout ce qui peut servir à nous conduire dans cette vie, raison, instinct,

(a) *St. Thomas* explique merveilleusement tout cela depuis la question 75 jusqu'à la 82me de la première partie de sa Somme; mais *Evhémère* ne pouvait pas le deviner.

faculté de commencer le mouvement, faculté de donner la vie à un être de notre eſpèce. Le premier de ces dons eſt ce qui nous diſtingue de tous les autres animaux; mais DIEU ne nous a jamais appris quel en eſt le principe : il n'a donc pas voulu que nous le ſuſſions. Nous ne pouvons pas ſeulement deviner pourquoi nous remuons le bout du doigt quand nous le voulons; quel eſt le rapport entre ce petit mouvement d'un de nos membres & notre volonté. Il y a l'infini entre l'un & l'autre. Vouloir arracher à DIEU ſon ſecret, croire ſavoir ce qu'il nous a caché, c'eſt, ce me ſemble, une eſpèce de blaſphème ridicule.

CALLICRATE.

Quoi! je ne ſaurai jamais ce que c'eſt qu'une ame? & il ne me ſera pas démontré que j'en ai une?

EVHEMERE.

Non, mon ami.

CALLICRÀTE.

Dites-moi donc ce que c'eſt que notre inſtinct dont vous m'avez parlé tout à l'heure : vous m'avez dit que DIEU nous avait fait non-ſeulement préſent de la raiſon, mais encore de l'inſtinct : il me ſemble qu'on n'accorde cette propriété qu'aux bêtes, & que même on ne ſait pas trop ce qu'on entend par cette propriété. Les uns diſent que c'eſt une ame d'une eſpèce différente de la nôtre; les autres croient que c'eſt la même ame avec d'autres organes; quelques rêveurs ont avancé que ce n'eſt qu'une machine, & vous que rêvez-vous?

EVHÉMERE.

Je rêve que DIEU nous a tout donné, à nous & aux animaux, & que les animaux sont bien plus heureux que nos philosophes ; ils ne se tourmentent pas pour savoir ce que DIEU veut qu'ils ignorent ; leur instinct est plus sûr que le nôtre : ils ne font point de système sur ce que deviendront leurs facultés après leur mort : jamais abeille n'a eu la folie d'enseigner dans une ruche que son bourdonnement passerait un jour la barque à *Caron*, & que son ombre irait faire de la cire & du miel dans les champs Élysées : c'est notre raison dépravée qui a imaginé ces fables.

Notre instinct est bien plus sage, sans rien savoir ; c'est par lui que l'enfant suce le teton de sa nourrice, sans connaître qu'il forme un vide dans sa bouche, & que ce vide force le lait de la mamelle à descendre dans son estomac : toutes ses actions sont de l'instinct. Dès qu'il a un peu de force, il met ses mains au devant de sa tête quand il tombe : s'il veut franchir un petit fossé, il se donne une force nouvelle en courant, sans avoir appris quel sera le résultat de sa masse multipliée par sa vîtesse. S'il trouve une large pièce de bois sur un ruisseau, pour peu qu'il soit hardi, il se mettra sur cette planche pour parvenir à l'autre bord, & ne se doutera pas que le volume de bois joint à celui de son corps pèse moins qu'un pareil volume d'eau. S'il veut soulever une pierre, il emploie un bâton pour lui servir de lévier, & ne fait pas assurément la théorie des forces mouvantes.

Les actions même qui paraissent en lui l'effet d'une raison que l'éducation a instruite, sont les effets de cet instinct : il ne sait pas ce que c'est que la flatterie ; mais il ne manque jamais de flatter quiconque peut lui donner ce qu'il désire. S'il voit battre un autre enfant, & s'il voit son sang couler, il crie, il pleure, il appelle au secours sans aucun retour sur lui-même.

CALLICRATE.

Définissez-moi donc cet instinct dont vous me donnez tant d'exemples.

EVHEMERE.

C'est tout sentiment & tout acte qui prévient la réflexion (2).

CALLICRATE.

Mais vous me parlez-là d'une qualité occulte, & vous savez qu'on se moque aujourd'hui de ces qualités si chères à tant de philosophes de la Grèce.

(2) L'instinct ne serait-il pas plutôt l'effet d'une suite de raisonnemens faits avec trop de promptitude & trop peu d'attention, pour que nous ayons un sentiment distinct & un souvenir durable des jugemens dont ces raisonnemens ont été formés. Cette promptitude est *l'effet* de l'habitude. Les artisans exécutent les mouvemens nécessaires dans chaque métier aussi machinalement que nous marchons ; il est cependant vrai qu'ils ont été obligés d'apprendre à faire ces mouvemens, qu'ils ont commencé pour les exécuter chacun en vertu d'un acte particulier de leur volonté. L'extrême facilité avec laquelle un enfant, un petit quadrupède apprend à teter, ou un oiseau apprend à manger, est une objection contre cette opinion ; mais cette objection n'est pas insoluble.

EVHEMERE.

Tant pis; il fallait respecter les qualités occultes; car depuis le brin d'herbe que l'ambre attire, jusqu'à la route que tant d'astres suivent dans l'espace; depuis la formation d'une mite dans un fromage, jusqu'à la Galaxie; (*) soit que vous considériez une pierre qui tombe, soit que vous suiviez le cours d'une comète traversant les cieux, tout est qualité occulte.

Ce mot est le respectable aveu de notre ignorance: le grand architecte du monde nous a donné de mesurer, de calculer, de peser quelques uns de ses ouvrages; mais il ne nous permet pas de découvrir les premiers ressorts. Les Chaldéens ont déjà soupçonné que ce n'est pas le soleil qui tourne autour des planètes, & qu'au contraire ce sont les planètes qui tournent autour de lui dans des orbites différentes; mais je doute qu'on puisse découvrir jamais quelle est la force secrète qui les emporte d'Occident en Orient. On calculera la chute des corps, mais trouvera-t-on la raison primitive de la force qui les fait tomber? Les hommes s'occupent depuis assez long temps à faire des enfans; mais ils ne savent pas comment leurs femmes s'y prennent. Notre *Hippocrate* n'a débité, sur cet important mystère, que des raisonnemens d'accoucheuse: on disputera sur le physique & sur le moral pendant l'éternité; mais l'instinct gouvernera toujours toute la terre: car les passions sont la production de l'instinct; & les passions règneront toujours.

(*) La voie lactée.

CALLICRATE.

Si cela eſt, votre Dieu n'eſt que le Dieu du mal : il ne nous a fait naître que pour nous abandonner à ces paſſions funeſtes : c'eſt faire des hommes pour les livrer aux diables.

EVHEMERE.

Point du tout ; il y a de très-bonnes paſſions, & il nous a donné la raiſon pour les diriger.

CALLICRATE.

Et qu'eſt-ce que cette chétive raiſon ? m'allez-vous encore dire que c'eſt une autre eſpèce d'inſtinct ?

EVHEMERE.

A peu près ; c'eſt un don inexplicable de comparer le paſſé au préſent, & de pourvoir au futur. Voilà l'origine de toute ſociété, de toute inſtitution, de toute police : ce don précieux eſt la ſuite d'un autre préſent de DIEU, qui eſt auſſi incompréhenſible, je veux dire la mémoire, autre inſtinct que nous partageons avec les animaux, mais que nous poſſédons dans un degré ſi ſupérieur qu'ils devraient nous prendre pour des dieux, s'ils ne nous mangeaient pas quelquefois.

CALLICRATE.

J'entends, j'entends ; DIEU s'occupe à faire reſſouvenir de jeunes renards que leur père a été pris dans un piége ; & ces renards, par inſtinct, évitent le piége qui a cauſé la mort de leur père. DIEU eſt attentif à repréſenter à la mémoire de nos Syracuſains, que nos deux

Denis ont très-mal gouverné, & il inspire à notre raison le gouvernement républicain ; il court au chien de berger pour lui dire de faire rentrer les moutons de peur des loups qu'il a créés exprès pour manger les moutons. Il fait tout, il arrange, il bouleverse, il répare, il détruit, il déroge continuellement à toutes ses lois, & se donne fort inutilement beaucoup de peine. C'est la *prémotion physique*, le *décret prédéterminant*, *l'action* de DIEU sur les créatures.

EVHEMERE.

Ou vous m'entendez fort mal, ou vous m'expliquez très-malignement. Je ne prétends point que le maître de la nature se mêle des détails, quoique je pense qu'aucun détail ne le fatiguerait ni ne l'abaisserait ; je pense qu'il a établi des lois générales, immuables, éternelles, par lesquelles les hommes & les animaux se conduiront toujours : je vous l'ai déjà dit assez clairement.

Diagoras, auteur du systême de la nature, dit dans sa longue déclamation à peu près la même chose que vous. Voici ses paroles dans son chapitre IVme du tom. IIe : *Votre Dieu est sans cesse occupé à produire & à détruire ; par conséquent il ne peut être appelé immuable* quant *à sa façon d'exister.*

Diagoras prétend que nous composons ainsi notre Dieu de qualités contradictoires. Il le traite de fantôme affreux & ridicule : mais qu'il me permette de lui dire qu'il y a bien de la hardiesse à décider aussi légérement sur un sujet si grave : produire & détruire alternativement dans tous les siècles par des lois tou-

ɔurs conſtantes, ce n'eſt pas changer au ha-ırd, c'eſt au contraire être toujours ſemblable ſoi-même. DIEU donne la vie & la mort; ıais il les donne à tout le monde : il a rendu ı vie & la mort néceſſaires; il eſt immuable en xécutant toujours ce plan de la création, en ouvernant toujours d'une manière uniforme : il feſait vivre éternellement quelques hommes, n pourrait alors dire peut-être qu'il n'eſt pas nmuable; mais quand tous naiſſent pour mou-r, ſon immutabilité n'eſt que trop conſtatée.

CALLICRATE.

Je vous avoue que *Diagoras* ſe trompe en : point; mais n'a-t-il pas grande raiſon quand reproche à certains grecs de repréſenter DIEU ımme un être ridiculement vain, qui a fait monde pour ſa gloire, pour ſe faire applau-r? de le peindre comme un maître dur & ndicatif qui punit les plus légères déſobéiſſan-s par des tortures éternelles? d'en faire un :re injuſte & aveugle qui favoriſe par caprice ıelques-uns de ſes enfans, & deſtine tous les tres à un malheur ſans fin? qui fait quelques nés vertueux pour les récompenſer d'une :rtu à laquelle ils étaient néceſſités, & une ule de cadets ſcélérats pour les punir des imes qu'ils ne pouvaient ſe diſpenſer de com-:ttre? enfin de faire de DIEU un fantôme ſurde, & un tyran barbare?

EVHEMERE.

Ce n'eſt point là le dieu des ſages : c'eſt le u de quelques prêtres de la déeſſe de Syrie, ſont la honte & l'horreur du genre-humain.

CALLICRATE.

Hé bien, définissez-nous donc à la fin votre Dieu pour fixer nos incertudes.

EVHEMERE.

Je crois vous avoir prouvé qu'il en existe un par ce seul argument invincible : le monde est un ouvrage admirable ; donc il y a un artisan plus admirable : la raison nous force à l'admettre, la démence entreprend de le définir.

CALLICRATE.

C'est ne rien savoir, & même c'est ne rien dire que de nous crier sans cesse : Il y a là quelque chose d'excellent, mais je ne sais ce que c'est.

EVHEMERE.

Souvenez-vous de ces voyageurs qui, en abordant dans une île, y trouvèrent des figures de géométrie tracées sur le sable du rivage. Courage, dirent-ils, voilà des pas d'hommes. Nous autres stoïciens, en voyant ce monde, nous disons : voilà des pas de DIEU.

CALLICRATE.

Montrez-nous ces pas, s'il vous plaît.

EVHEMERE.

Ne les avez-vous pas vus par-tout ? & cette raison, & cet instinct dont nous jouissons, ne sont-ils pas évidemment des présens de ce grand être inconnu ? Car ils ne viennent ni de nous-mêmes, ni de la fange sur laquelle nous habitons.

CALLICRATE.

CALLICRATE.

Hé bien, réfléchissant sur tout ce que vous m'avez dit, & malgré toutes les difficultés que le mal répandu sur la terre fait naître dans mon esprit, je m'affermis pourtant dans l'idée qu'un DIEU préside à notre globe. Mais pensez-vous, comme les Grecs, que chaque planète ait le sien, que *Jupiter*, *Saturne* & *Mars* règnent dans les planètes qui portent leur nom, comme les rois d'Egypte, de Perse & des Indes règnent chacun dans leur district ?

EVHEMERE.

Je vous ai déjà insinué que je n'en crois rien, & voici ma raison. Soit que le soleil tourne autour de nos planètes & de notre terre, comme le croit le vulgaire qui ne s'en rapporte qu'à ses yeux ; soit que la terre & les planètes tournent elles-mêmes autour du soleil, comme les nouveaux Chaldéens l'ont soupçonné, & comme il est infiniment plus vraisemblable ; il est toujours certain que les mêmes torrens de lumière, dardés continuellement du soleil jusqu'à *Saturne*, parviennent à tous ces globes dans des temps proportionnels à leur éloignement. Il est certain que ces traits de lumière se réfléchissent de la surface de *Saturne* à nous, & de nous à lui, avec une vîtesse toujours égale. Or une fabrique si immense, un mouvement si rapide & si uniforme, une communication de lumière si constante entre des globes si prodigieusement éloignés, tout cela paraît ne pouvoir être établi que par la même providence. S'il y a plusieurs dieux également puissans, ou ils auront des

vues différentes, ou ils auront la même : s'ils ne sont point d'accord, il n'y aura que le chaos ; s'ils ont tous le même dessein, c'est comme s'il n'y avait qu'un seul Dieu : il ne faut pas multiplier les êtres, & surtout les dieux, sans nécessité.

CALLICRATE.

Mais si le grand *Demiourgos*, l'être suprême, avait fait naître des dieux subalternes pour gouverner sous lui ; s'il avait confié notre soleil à son cocher *Apollon*, une planète à la belle *Vénus*, une autre à *Mars*, nos mers à *Neptune*, notre atmosphère à *Junon* ; cette espèce d'hiérarchie vous paraîtrait-elle si ridicule ?

EVHEMERE.

J'avoue qu'il n'y a rien là d'incompatible. Il se peut, sans doute, que le grand être ait peuplé les cieux & les élémens de créatures supérieures à nous ; c'est un si vaste champ, c'est un si beau spectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont embrassé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous seront démontrés. Je ne connais dans l'univers par ma raison qu'un seul Dieu qu'elle m'a prouvé, & ses œuvres dont je suis témoin. Je sais qu'il est, sans savoir ce qu'il est : bornons-nous donc à examiner ses œuvres.

VIme DIALOGUE.

Platon, Ariſtote nous ont-ils inſtruits ſur Dieu & ſur la formation du monde.

CALLICRATE.

Hé bien, dites-moi d'abord comment DIEU s'y prit pour former l'œuvre du monde, Quel eſt votre ſyſtème ſur cette grande opération ?

EVHEMERE.

Mon ſyſtème ſur les œuvres de DIEU, c'eſt *l'ignorance*.

CALLICRATE.

Mais ſi vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne ſavez pas le ſecret de DIEU, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous penſez de ceux qui prétendent le ſavoir, comme s'ils avaient été dans ſon laboratoire. *Ariſtote*, *Platon* vous ont-ils appris quelque choſe ?

EVHEMERE.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit : vous ſavez que nous avons dans Syracuſe la famille des *Archimèdes* qui cultivent la phyſique pratique de père en fils : c'eſt-là la ſcience véritable fondée ſur l'expérience & ſur la géométrie : cette famille ira loin ſi elle continue ; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin *Platon* qui a voulu auſſi employer le

vues différentes, ou ils auront la même : s'ils ne sont point d'accord, il n'y aura que le chaos ; s'ils ont tous le même dessein, c'est comme s'il n'y avait qu'un seul Dieu : il ne faut pas multiplier les êtres, & surtout les dieux, sans nécessité.

CALLICRATE.

Mais si le grand *Demiourgos*, l'être suprême, avait fait naître des dieux subalternes pour gouverner sous lui ; s'il avait confié notre soleil à son cocher *Apollon*, une planète à la belle *Vénus*, une autre à *Mars*, nos mers à *Neptune*, notre atmosphère à *Junon* ; cette espèce d'hiérarchie vous paraîtrait-elle si ridicule ?

EVHEMERE.

J'avoue qu'il n'y a rien là d'incompatible. Il se peut, sans doute, que le grand être ait peuplé les cieux & les élémens de créatures supérieures à nous ; c'est un si vaste champ, c'est un si beau spectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont embrassé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous seront démontrés. Je ne connais dans l'univers par ma raison qu'un seul Dieu qu'elle m'a prouvé, & ses œuvres dont je suis témoin. Je sais qu'il est, sans savoir ce qu'il est : bornons-nous donc à examiner ses œuvres.

VIme DIALOGUE.

Platon, Ariſtote nous ont-ils inſtruits ſur Dieu & ſur la formation du monde.

CALLICRATE.

HÉ bien, dites-moi d'abord comment DIEU s'y prit pour former l'œuvre du monde, Quel eſt votre ſyſtème ſur cette grande opération ?

EVHEMERE.

Mon ſyſtème ſur les œuvres de DIEU, c'eſt l'ignorance.

CALLICRATE.

Mais ſi vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne ſavez pas le ſecret de DIEU, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous penſez de ceux qui prétendent le ſavoir, comme s'ils avaient été dans ſon laboratoire. *Ariſtote*, *Platon* vous ont-ils appris quelque choſe ?

EVHEMERE.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit : vous ſavez que nous avons dans Syracuſe la famille des *Archimèdes* qui cultivent la phyſique pratique de père en fils : c'eſt-là la ſcience véritable fondée ſur l'expérience & ſur la géométrie : cette famille ira loin ſi elle continue ; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin *Platon* qui a voulu auſſi employer le

vues différentes, ou ils auront la même : s'ils ne sont point d'accord, il n'y aura que le chaos ; s'ils ont tous le même dessein, c'est comme s'il n'y avait qu'un seul Dieu : il ne faut pas multiplier les êtres, & surtout les dieux, sans nécessité.

CALLICRATE.

Mais si le grand *Demiourgos*, l'être suprême, avait fait naître des dieux subalternes pour gouverner sous lui ; s'il avait confié notre soleil à son cocher *Apollon*, une planète à la belle *Vénus*, une autre à *Mars*, nos mers à *Neptune*, notre atmosphère à *Junon* ; cette espèce d'hiérarchie vous paraîtrait-elle si ridicule ?

EVHEMERE.

J'avoue qu'il n'y a rien là d'incompatible. Il se peut, sans doute, que le grand être ait peuplé les cieux & les élémens de créatures supérieures à nous ; c'est un si vaste champ, c'est un si beau spectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont embrassé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous seront démontrés. Je ne connais dans l'univers par ma raison qu'un seul Dieu qu'elle m'a prouvé, & ses œuvres dont je suis témoin. Je sais qu'il est, sans savoir ce qu'il est : bornons-nous donc à examiner ses œuvres.

VIme DIALOGUE.

Platon, Ariſtote nous ont-ils inſtruits ſur Dieu & ſur la formation du monde.

CALLICRATE.

HÉ bien, dites-moi d'abord comment DIEU s'y prit pour former l'œuvre du monde, Quel eſt votre ſyſtème ſur cette grande opération ?

EVHEMERE.

Mon ſyſtème ſur les œuvres de DIEU, c'eſt l'*ignorance*.

CALLICRATE.

Mais ſi vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne ſavez pas le ſecret de DIEU, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous penſez de ceux qui prétendent le ſavoir, comme s'ils avaient été dans ſon laboratoire. *Ariſtote*, *Platon* vous ont-ils appris quelque choſe ?

EVHEMERE.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit : vous ſavez que nous avons dans Syracuſe la famille des *Archimèdes* qui cultivent la phyſique pratique de père en fils : c'eſt-là la ſcience véritable fondée ſur l'expérience & ſur la géométrie : cette famille ira loin ſi elle continue ; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin *Platon* qui a voulu auſſi employer le

vues différentes, ou ils auront la même : s'ils ne sont point d'accord, il n'y aura que le chaos ; s'ils ont tous le même dessein, c'est comme s'il n'y avait qu'un seul Dieu : il ne faut pas multiplier les êtres, & surtout les dieux, sans nécessité.

CALLICRATE.

Mais si le grand *Demiourgos*, l'être suprême, avait fait naître des dieux subalternes pour gouverner sous lui ; s'il avait confié notre soleil à son cocher *Apollon*, une planète à la belle *Vénus*, une autre à *Mars*, nos mers à *Neptune*, notre atmosphère à *Junon* ; cette espèce d'hiérarchie vous paraîtrait-elle si ridicule ?

EVHEMERE.

J'avoue qu'il n'y a rien là d'incompatible. Il se peut, sans doute, que le grand être ait peuplé les cieux & les élémens de créatures supérieures à nous ; c'est un si vaste champ, c'est un si beau spectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont embrassé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous seront démontrés. Je ne connais dans l'univers par ma raison qu'un seul Dieu qu'elle m'a prouvé, & ses œuvres dont je suis témoin. Je sais qu'il est, sans savoir ce qu'il est : bornons-nous donc à examiner ses œuvres.

VIme DIALOGUE.

Platon, Aristote nous ont-ils instruits sur Dieu & sur la formation du monde.

CALLICRATE.

HÉ bien, dites-moi d'abord comment DIEU s'y prit pour former l'œuvre du monde, Quel est votre système sur cette grande opération ?

EVHEMERE.

Mon système sur les œuvres de DIEU, c'est l'ignorance.

CALLICRATE.

Mais si vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne savez pas le secret de DIEU, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous pensez de ceux qui prétendent le savoir, comme s'ils avaient été dans son laboratoire. *Aristote*, *Platon* vous ont-ils appris quelque chose ?

EVHEMERE.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit : vous savez que nous avons dans Syracuse la famille des *Archimèdes* qui cultivent la physique pratique de père en fils : c'est-là la science véritable fondée sur l'expérience & sur la géométrie : cette famille ira loin si elle continue ; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin *Platon* qui a voulu aussi employer le

peu qu'il ſavait de géométrie, pour donner une apparence d'exactitude à ſes imaginations.

Selon lui, DIEU ſe propoſa d'arranger les quatre élémens ſuivant les dimenſions d'une pyramide, d'un cube, d'un octaèdre, d'un icoſaèdre, & ſur-tout, dit il, d'un dodécaèdre: la pyramide fut par ſa pointe le ſéjour du feu; l'air eut pour ſa part l'octaèdre; l'icoſaèdre fut pour l'eau; le cube appartint de droit à la terre par ſa ſolidité; mais le dodécaèdre eſt le triomphe de *Platon*. Car cette figure étant compoſée de douze faces, elle forme le zodiaque compoſé de douze animaux: ces douze faces peuvent ſe diviſer en trente parties, ce qui forme évidemment les trois cents ſoixante degrés du cercle que le ſoleil parcourt dans l'année.

Platon prit ces belles choſes mot à mot chez *Timée* le locrien. *Timée* les avait priſes chez *Pythagore*, & *Pythagore* les tenait, dit-on, des brachmanes.

Il eſt difficile de pouſſer plus loin le charlatanisme; cependant *Platon* ſe ſurpaſſe encore en ajoutant de ſon chef que DIEU ayant conſulté ſon verbe, c'eſt-à-dire ſon intelligence, ſa parole, qu'il appelle le fils de DIEU, il fit le monde compoſé de la terre, du *ſoleil* & des planètes. Il la diviniſa auſſi en lui donnant une ame: tout cela forma la fameuſe trinité de *Platon*. Et pourquoi cet univers était-il DIEU? c'eſt qu'il était rond, & que la rondeur eſt la figure la plus parfaite.

Il explique toutes les perfections ou imperfections de ce monde, avec autant de facilité qu'il vient de le créer. La manière ſur-tout

dont il prouve l'immortalité de l'ame humaine dans son Phédon, est d'une clarté merveilleuse.

« Ne dites-vous pas que la mort est le con- » traire de la vie ? --- Oui ; --- & qu'elles » naissent l'une de l'autre ? Oui. --- Qu'est-ce » qui naît du vivant ? --- le mort ; --- & » qui naît du mort ? --- le vivant. --- C'est » donc des morts que tous les vivans naissent ? » & par conséquent les ames des hommes sont » dans les enfers après leur trépas ? --- La » conséquence est sûre. » (*).

C'est ainsi que *Platon* fait raisonner *Socrate* dans ce dialogue du Phédon. L'histoire rapporte que *Socrate* ayant lû cet écrit, s'écria : Que de sottises notre ami *Platon* me fait dire !

Si on avait montré à DIEU tout ce que ce grec lui impute, il aurait probablement dit : Que de sottises ce grec me fait faire !

CALLICRATE.

En vérité, DIEU aurait assez de raison de se moquer un peu de lui. Je relisais hier son dialogue intitulé le *Banquet* : je riais beaucoup de voir que DIEU avait créé l'homme & la femme attachés ensemble par le nombril, & que cependant l'un était derrière le dos de l'autre. Ils n'avaient à eux deux qu'une cervelle & chacun un visage. Cela s'appelait un *Androgyne* : cet animal était si fier d'avoir quatre bras & quatre jambes qu'il voulut faire la guerre au ciel comme les Titans. DIEU pour

(*) Voyez une note des éditeurs sur *Platon* & sur *Aristote* dans l'ouvrage intitulé : *Songe de Platon*, tom. I6 des Romans.

le punir le coupa en deux ; & c'eſt depuis ce temps que chacun court après ſa moitié qu'il trouve rarement. Il faut avouer que cette idée de courir toujours après ſa moitié eſt ingénieuſe & plaiſante ; mais cette plaiſanterie eſt-elle digne d'un philoſophe ? La fable de *Pandore* eſt bien plus belle & rend mieux raiſon des erreurs & des calamités du genre-humain.

Confiez-moi à préſent ce que vous penſez du ſyſtème d'*Ariſtote*. Car je vois bien que celui de *Platon* ne vous plaît pas.

EVHEMERE.

J'ai vu *Ariſtote* ; il m'a paru doué d'un eſprit plus étendu, plus ſolide que celui de *Platon* ſon maître, plus orné de vraies connaiſſances. Il eſt le premier qui ait réduit *le* raiſonnement en art. On avait beſoin de ſa méthode nouvelle. J'avoue que pour les eſprits bien-faits elle eſt bien inutile & bien fatigante ; mais elle eſt très-utile pour éclaircir les équivoques des ſophiſtes dont la Grèce fourmille : il a défriché le champ immenſe de l'hiſtoire naturelle. Son hiſtoire des animaux eſt un bel ouvrage ; & ce qui m'étonne encore plus, c'eſt à lui que nous devons les meilleures règles de la poétique & de la rhétorique ; *il* en parle mieux que *Platon* qui ſe piquait tant de bel-eſprit.

Ariſtote admet, comme *Platon*, un premier moteur, un être ſuprême, éternel, indiviſible, immobile. Je ne ſais ſi en diſant que le ciel eſt parfait, il a raiſon d'en apporter pour preuve que ce ciel contient des choſes parfaites. Il veut dire apparemment que les planètes qui

font dans le ciel contiennent des dieux ; & en cela il condefcend à la fuperftition du vulgaire des Grecs, qui croit ces planètes habitées par des divinités, ou plutôt qui le dit fans le croire.

Il affirme que le monde eft unique. Il en donne pour raifon que s'il y avait deux mondes, la terre de l'un irait néceffairement chercher la terre de l'autre, & que ces deux terres fortiraient chacune de leur lieu : cette affertion fait voir qu'il n'a pas fu plus que nous fi la terre tourne autour du foleil fon centre, & quelle eft la force par laquelle elle eft retenue dans la place qu'elle occupe. Il y a chez les nations que nous appelons barbares des philofophes qui ont découvert ces vérités ; & je vous dirai en paffant que les Grecs qui fe vantent d'enfeigner les autres nations, ne font peut-être pas encore dignes d'écouter ces prétendus barbares.

CALLICRATE.

Vous m'étonnez, mais continuez.

EVHEMERE.

Ariftote croit que ce monde, tel que nous le voyons, eft éternel ; & il reprend *Platon* de l'avoir déclaré engendré & incorruptible. *Vous* penfez avec moi qu'ils difputaient tous deux l'ombre de l'âne, laquelle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre.

Les étoiles, dit-il, font de même nature que le corps qui les porte, fi ce n'eft qu'elles font plus épaiffes & plus compactes. Elles font la caufe de la chaleur & de la lumière fur la

terre, en frottant l'air avec rapidité, comme un grand mouvement enflamme le bois & liquéfie le plomb. Ce n'est pas là, comme vous voyez, une physique bien saine.

CALLICRATE.

Je vois qu'il faut que nos Grecs étudient encore long-temps sous vos barbares.

EVHEMERE.

Je suis fâché qu'ayant assuré que le monde est éternel, il dise ensuite que les élémens ne le sont pas; car certainement si mon jardin est éternel, la terre de mon jardin l'est aussi. *Aristote* prétend que les élémens ne peuvent durer toujours; parce qu'ils se transforment continuellement l'un en l'autre. Le feu, dit-il, devient air, l'air se change en eau & l'eau en terre; mais ces élémens, en changeant perpétuellement, n'empêchent pas que le monde qui en est composé ne subsiste toujours.

J'avoue que je ne crois pas avec lui que l'air devienne feu, & que le feu devienne air: il m'est encore très-difficile d'entendre ce qu'il dit de la génération & de la corruption. *Toute corruption*, dit-il, *succède à la génération: cette corruption est le terme auquel, & la génération est le terme duquel.*

S'il veut dire par-là que tout ce qui a reçu la naissance se détruit à la mort, ce n'est qu'une vérité triviale qui ne vaut pas la peine d'être dite, encore moins d'être annoncée mystérieusement.

CALLICRATE.

J'ai peur qu'il n'entende ce que le sot peuple entend,

ntend, qu'il faut que toutes les semences ourrissent & meurent pour germer. Cela ne erait pas digne d'un sage observateur tel que i. Il n'avait qu'à examiner un grain de blé onfié depuis quelque temps à la terre. Il l'aurait trouvé frais, bien nourri, appuyé sur ses acines, & n'ayant nul signe de pourriture. Un omme qui dirait que le blé vient de corruption aurait le jugement bien corrompu. Cela n'est permis qu'aux paysans grossiers des bords u Nil. Ils ont cru voir des rats moitié fange, oitié animés, qui n'étaient cependant que es rats crottés.

EVHÉMÈRE.

Renoncez donc à votre *Epicure*, qui a fondé a philosophie sur cette absurde méprise. Il a rétendu que les hommes venaient originairement de pourriture, comme les rats d'Egypte, & que la crotte leur tenait lieu d'un Dieu réateur.

CALLICRATE.

J'en suis un peu honteux pour lui; mais revenez, je vous prie, à votre *Aristote*: il a, ce me semble, comme tous les autres hommes, mêlé maintes erreurs avec quelques vérités.

EVHEMERE.

Hélas! il en a tant mêlé, qu'en parlant des animaux nés par hasard, il dit expressément: *Quand la chaleur naturelle est chassée, ce qui se sépare de la corruption s'efforce de s'unir aux petites molécules qui sont prêtes à recevoir la vie par l'action du soleil; & c'est ainsi que sont engendrés les vers, les guêpes, les puces*

& les autres insectes. Je lui sais bon gré, du moins, de n'avoir pas placé l'homme dans le rang de ces guêpes, de ces puces nées si fortuitement.

Je souscris volontiers à tout ce qu'il dit sur les devoirs de l'homme. Sa morale me paraît aussi belle que sa rhétorique & sa poétique, mais je n'ai pu le suivre dans ce qu'il appelle sa métaphysique, & quelquefois sa théologie. L'être qui n'est qu'être, la substance qui n'a qu'une essence, les dix cathégories, m'ont paru d'inutiles subtilités : c'est en général l'esprit de la Grèce ; j'en excepte *Démosthènes* & *Homère*. Le premier ne présente jamais à ses auditeurs que des raisons fortes & lumineuses ; le second n'offre à ses lecteurs que de grandes images : mais la plupart des philosophes grecs sont plus occupés des mots que des choses. Ils s'enveloppent dans une multitude de définitions qui ne définissent rien, de distinctions qui ne développent rien, d'explications qui n'éclaircissent rien, ou bien peu de chose.

CALLICRATE.

Faites donc ce qu'ils n'ont point fait : expliquez-moi ce qu'*Aristote* n'explique point sur l'ame.

EVHEMERE.

Je vais donc vous dire ce qu'il disait, sans l'expliquer, & je vous réponds que vous ne m'entendrez pas ; car je ne m'entendrai pas moi-même.

L'ame est quelque chose de très-léger ; elle ne se meut point elle-même, elle est mue par les objets. Elle n'est point, comme tant d'autres

l'ont supposé, une harmonie; car elle éprouve continuellement la discordance des sentimens contraires. Elle n'est pas répandue par-tout; car le monde est plein de choses inanimées; elle est une entéléchie renfermant le principe & l'acte, ayant la vie en puissance. C'est ce qui sert à nous faire vivre, sentir & raisonner.

CALLICRATE.

J'avoue que si dans mon chemin je rencontrais une ame toute seule, au sortir de cette conversation, je ne pourrais guère la reconnaître. Hélas! que m'apprendrait une ame grecque avec ses subtilités inintelligibles! J'aimerais bien mieux m'instruire avec ces philosophes barbares dont vous m'avez parlé. Serez-vous assez complaisant pour m'apprendre ce que c'est que la sagesse des Huns, des Goths & des Celtes ?

EVHEMERE.

Je tâcherai de vous débrouiller le peu que j'en ai appris.

VII[me] DIALOGUE.

Sur les philosophes qui ont fleuri chez les barbares.

EVHEMERE.

Puisque vous appelez barbares tous ceux qui n'ont pas vécu à Athènes, à Corinthe ou à Syracuse, je vous répèterai donc qu' il y a

parmi ces barbares des génies qu'aucun Grec n'est encore en état d'entendre, & dont nous devrions tous nous faire les disciples.

Le premier dont je vous parlerai est une espèce de hun ou de sarmate qui habitait chez les Cimmériens au nord-ouest des monts Riphées ; il s'appelait *Perconic :* (*) cet homme a deviné & prouvé le vrai système du monde dont les Chaldéens avaient confusément entrevu quelque imparfaite idée.

Ce vrai système est que, tous tant que nous sommes, quand nous disons que le soleil se lève & se couche, que notre petite terre est le centre de l'univers, que toutes les planètes, toutes les étoiles fixes, tous les cieux tournent autour de notre chétive habitation, nous ne savons pas un mot de ce que nous disons. Quelle apparence, en effet, que tant d'astres, éloignés de nous de tant de millions de milliars de stades & de tant de milliars de fois plus gros que la terre, ne fussent faits que pour réjouir notre vue pendant la nuit, dansassent autour de nous dans l'immensité de l'espace un branle de vingt-quatre heures chaque jour, pour nous amuser ! Cette ridicule chimère est fondée sur deux défauts de la nature humaine auxquels aucun philosophe grec n'a jamais pu remédier, la faiblesse de nos petits yeux & l'enflure de notre orgueil : nous croyons voir les étoiles & notre soleil marcher, parce que nous avons la vue mauvaise, & nous

(*) Anagramme de *Copernic* ; il en est de même des autres noms.

croyons que tout cela est fait pour nous, parce que nous sommes vains.

Notre sarmate *Perconic* a soutenu son systême avant de le publier par écrit. Il a bravé la haine des druides qui prétendaient que cette vérité ferait un grand tort au gui de chêne. De vrais savans lui ont fait une objection qui aurait embarrassé un homme moins persuadé & moins ferme que lui; il assurait que la terre & les planètes fesaient leur révolution périodique en des temps différens autour du soleil. Nous marchons, disait-il, Vénus, Mercure & nous autour du soleil, chacun dans notre cercle. Si cela était, lui disaient ces savans, Vénus & Mercure devraient vous montrer des phases semblables à celles de la lune : aussi en ont-ils, répondait le sarmate; & vous les verrez quand vous aurez de meilleurs yeux.

Il est mort sans avoir pu leur donner les nouveaux yeux dont ils avaient besoin.

Un plus grand homme nommé *Leéliga*, né chez les Etruriens nos voisins, a trouvé ces yeux qui devaient éclairer toute la terre: ce barbare plus poli, plus philosophe, & plus industrieux que tous les Grecs, sur le simple récit qu'on lui a fait d'un badinage d'enfans, a taillé & arrangé des cristaux avec lesquels on voit de nouveaux cieux : il a démontré à la vue ce que le sarmate avait si bien deviné. Vénus s'est montrée avec les mêmes phases que la lune; & si Mercure n'en a pas fait autant, c'est qu'il est trop plongé dans les rayons du soleil.

Notre étrurien a fait plus, il a découvert de nouvelles planètes. Il a vu & fait voir que

ce soleil, *qui se levait*, disait-on, *comme un époux*, & *comme un géant pour courir sa voie*, ne sort jamais de sa place, & tourne seulement sur lui-même en vingt-cinq & demi de nos jours, comme nous tournons en vingt-quatre heures. Les hommes ont été étonnés d'apprendre dans l'Occident ce secret de la création qu'on n'avait jamais su dans l'Orient. Les druides ont éclaté contre mon étrurien encore plus violemment que contre mon sarmate: peu s'en est fallu qu'ils ne lui aient fait avaler de la ciguë assaisonnée de jusquiame, comme ces fous d'Athéniens en ont fait boire à *Socrate*.

CALLICRATE.

Tout ce que vous dites-là me pétrifie d'admiration. Pourquoi ne m'en avez pas parlé plutôt?

EVHEMERE.

C'est que vous ne me l'avez pas demandé. Vous ne me parliez que des Grecs.

CALLICRATE.

Je ne vous en parlerai plus. Cette Etrurie qui a de si grands philosophes a-t-elle aussi des poëtes?

EVHEMERE.

Elle en a qui me paraîtraient fort supérieurs à *Homère*, si *Homère* ne les avait pas devancés de quelques siècles: car c'est beaucoup d'être venu le premier.

CALLICRATE.

Mais ne me direz-vous point pourquoi vos vilains druides ont tant persécuté *Leéliga*, ce respectable sage d'Etrurie ?

EVHEMERE.

Par la raison qu'ils avaient lu, dans je ne sais quel livre d'*Hérodote*, que le soleil avait deux fois changé son cours en Egypte. Or s'il avait changé son cours, c'était donc lui qui courait & non pas la terre. Mais la véritable raison est qu'ils étaient jaloux.

CALLICRATE.

Jaloux, & de quoi ?

EVHEMERE.

Ils prétendaient qu'il n'appartenait qu'aux druides d'enseigner les hommes, & c'était *Leéliga* qui les instruisait sans être druide ; cela ne se pardonne point. La fureur druidale, sur-tout, a été extrême quand les vérités annoncées par ce grand *Leéliga* ont été démontrées aux yeux dans une république voisine.

CALLICRATE.

Comment ! est-ce dans la république romaine ? il me semble que jusqu'ici elle ne s'est pas trop piquée d'étudier la physique.

EVHEMERE.

C'est dans une république toute différente de la romaine. Celle dont je vous parle est entre l'Illyrie & l'Italie. Loin de ressembler à Rome, elle lui est souvent un peu contraire, surtout dans la maniere de penser. La répu-

blique de Rome passe pour être envahissante, & l'illyrienne ne veut point être envahie. Rome surtout a une singulière manie; elle veut que tout le monde pense comme elle. L'illyrienne, pour penser, ne consulte que sa raison. *Leéliga* a eu le plaisir de faire voir aux sages de l'État tout l'artifice du ciel. Il a été l'interprète de DIEU auprès des plus respectables hommes de la terre. Cette scène s'est passée sur la plate-forme d'une tour, qui domine sur la mer Adriatique. C'était le plus beau spectacle qu'on donnera jamais. On y jouait la nature. *Leéliga* représentait la terre; le chef de la république, *Sagredo*, fesait le rôle du soleil. D'autres étaient Vénus, Mercure, la lune; on les fesait marcher aux flambeaux dans le même ordre que ces astres tournent dans les cieux.

Alors qu'ont fait les druides? Ils ont fait condamner le vieux philosophe à jeûner au pain & à l'eau, & à réciter tous les jours un certain nombre de lignes qu'on apprend aux enfans, pour expier les vérités qu'il avait démontrées.

GALLICRATE.

La ciguë d'Athènes est pire. Chaque pays a ses druides. Ceux d'Etrurie se sont-ils repentis comme ceux d'Athènes?

EVHEMERE.

Oui, ils rougissent à présent quand on leur dit que le soleil ne court pas; & ils permettent qu'on suppose qu'il est le centre du monde planétaire, pourvu qu'on ne pose pas cette

vérité, en fait : si vous assuriez que le soleil reste à la place où DIEU l'a mis, vous seriez long-temps au pain & à l'eau : après quoi on vous forcerait, d'avouer, à haute voix, que vous êtes un impertinent.

CALLICRATE.

Ces druides-là sont d'étranges gens.

EVHEMERE.

C'est un ancien usage : chaque pays a ses cérémonies.

CALLICRATE.

Je crois que cette cérémonie a un peu dégoûté les philosophes étruriens, goths & celtes, de faire des systèmes.

EVHEMERE.

Pas plus que la mort de *Socrate* n'a rebuté *Epicure*. Depuis la mort de mon étrurien, le nord de l'Occident a fourmillé de philosophes. C'est ce que j'ai appris dans mes voyages en Gaule, en Germanie & dans une île de l'Océan : il est arrivé à la philosophie même chose qu'à la danse.

CALLICRATE.

Comment cela ?

EVHEMERE.

Les druides, dans un des petits pays les plus sauvages de l'Europe, avaient proscrit la danse, & avaient sévèrement puni un magistrat & sa femme (*b*) pour avoir dansé un me-

(*b*) *Jehan Chauvin*, dit *Calvin*, fit en effet condamner

nuet. Depuis ce temps tout le monde a appris à danser; cet art agréable s'est perfectionné par-tout : C'est ainsi que l'esprit humain a pris un essor nouveau : chacun a étudié la nature ; on a fait des expériences ; on a pesé l'air : on l'a chassé des lieux où il était enfermé. On a inventé des machines utiles à la société, ce qui est le vrai but de la philosophie. De grands philosophes ont éclairé & servi l'Europe.

CALLICRATE.

Je vous prie de m'apprendre qui sont ceux dont la réputation a été la plus grande.

EVHEMERE.

Je m'attendais que vous me demanderiez, non pas qui a fait le plus de bruit, mais qui a rendu le plus de services.

CALLICRATE.

Je vous demande l'un & l'autre.

EVHEMERE.

Celui qui a fait le plus de fracas, après mon homme d'Etrurie, a été un gaulois nommé *Cardestes* ; il était fort bon géomètre, mais mauvais architecte : car il a construit un édifice sans fondement, & cet édifice était l'univers. Il ne demandait à DIEU, pour bâtir cet univers, que de lui prêter de la matière : il en a fait des dés à six faces & il les a poussés de façon que, malgré l'impossibilité de remuer,

un principal magistrat, pour avoir dansé après souper avec sa femme.

ils ont produit tout d'un coup des soleils, des étoiles, des planètes, des comètes, des terres des océans. Il n'y avait pas un mot de physique, ni de géométrie, ni de bon sens dans cet étrange roman ; mais les Gaulois alors n'en savoient pas davantage ; ils étaient fort renommés pour les grands romans. Ils ont adopté celui-là si universellement, qu'un descendant d'*Esope* en droite ligne a dit :

Cardestes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Dans les siècles passés, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huitre & l'homme,
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Ce discours d'un celte, de la famille d'*Esope*, est la voix du peuple, mais non pas la voix du sage.

CALLICRATE.

Votre créateur *Cardestes* n'était pas la moitié de *Platon* ; car ce gaulois ne formait la terre qu'avec des dés de six côtés, & *Platon* demandait des dés de douze. Sont-ce là vos philosophes, à l'école desquels tous nos Grecs devaient s'instruire ? Comment une nation entière a-t-elle pu croire de telles extravagances ?

EVHEMERE.

Comme Syracuse croit aux folies absurdes d'*Epicure*, aux atomes déclinans, aux intermondes, aux animaux formés de boue par hasard, & à mille autres sottises qu'on débite

avec tant de confiance. De plus il y avait une forte raison secrète, qui engageait la meilleure partie de la nation à donner tête baissée dans le systême de *Cardestes*. C'est qu'il semblait contraire en plusieurs points à la doctrine des druides. Je ne sais comment il est arrivé qu'on ne les aime ces druides, ni en Italie, ni en Gaule, ni en Germanie, ni dans le Nord. C'est peut-être parce que le peuple, qui se trompe si souvent, les croit trop puissans, trop riches & trop orgueilleux : aussi ont-ils persécuté ce pauvre *Cardestes* comme ils ont persécuté *Leéliga* : il y a des *Socrates* & des *Anitus* en plus d'un pays. L'Europe septentrionale a longtemps retenti des disputes sur trois espèces de *matières* qu'on n'a jamais vues, sur des *tourbillons* qui n'ont jamais pu exister, sur une *grace versatile*, & sur tant d'autres fadaises plus chimériques que les *formes substantielles* d'*Aristote*, & que les *androgynes* de *Platon*.

CALLICRATE.

S'il est ainsi, quelle supériorité vos barbares peuvent-ils avoir sur les philosophes de la Grèce ?

EVHEMERE.

Je vais vous le dire. Au milieu des disputes sur les trois matières, & sur tant d'idées creuses qui s'ensuivaient, il y a eu des gens de bon sens qui ont voulu reconnaître de vérités que celles qu'ils sentaient par l'expérience, ou qui leur étaient démontrées par les mathématiques ; c'est pourquoi je ne vous

parlerai ni d'un homme de génie dont le système a été de s'entretenir avec le verbe, ni d'un autre de plus de génie encore, qui a eu d'étonnantes imaginations sur l'ame.

CALLICRATE.

Comment dites-vous ? des conversations avec le verbe ! est-ce avec le verbe de *Platon* ? cela ferait curieux.

EVHÉMÈRE.

C'est avec un verbe, dit-on, plus respectable ; mais comme on n'y entend rien, & que personne n'a jamais été en tiers dans cette conversation, je ne puis savoir ce qui s'y est dit.

CALLICRATE.

Et cet autre barbare qui a dit des choses si surprenantes sur l'ame, que nous a-t-il appris ?

EVHEMERE.

Qu'il y a une harmonie.

CALLICRATE.

Fi donc ! il y a long-temps qu'on nous a rompu la tête de cette prétendue harmonie de l'ame qu'*Epicure* a si bien réfutée.

EVHEMERE.

Oh ! celle-ci est tout autre chose : c'est une harmonie préétablie.

CALLICRATE.

Préétablie ou non, je n'y entends rien.

EVHEMERE.

Ni l'auteur non plus : mais ce qu'il a dit, c'est que ni le corps ne dépend de l'ame, ni l'ame du corps ; & que l'ame sent & pense de son côté, tandis que le corps agit du sien conformément. De sorte qu'un corps peut être à un bout de l'univers & son ame à l'autre bout, tous deux d'une intelligence parfaite ensemble, sans se rien communiquer ; l'un joue du violon au fond de l'Afrique, l'autre danse en cadence dans l'Inde. Cette ame est toujours d'accord avec le corps, son mari, sans lui parler jamais, parce qu'elle est un miroir concentrique de l'univers ; vous comprenez bien.

CALLICRATE.

Pas un mot, Dieu merci. Mais ces belles choses sont-elles prouvées ?

EVHEMERE.

Non pas que je sache ; mais les gazettes de l'esprit qui sont les miroirs concentriques de tout ce qu'on appelle science, en parlent une fois l'an pour trente oboles, & cela suffit à la gloire de l'inventeur, & à la satisfaction de ses zélés partisans.

Je ne vous ai parlé des gens qui causent avec le verbe, & de ceux dont l'ame est un miroir concentrique, que pour vous faire voir qu'il y a de la chaleur d'imagination dans les climats glacés. Ce soir, si vous voulez, je vous dirai des choses beaucoup plus solides, & plus brillantes.

CALLICRATE.

Je suis impatient de les apprendre ; vous

me transportez dans un nouveau monde.

VIIIme DIALOGUE.

Grandes découvertes des philosophes barbares ; les Grecs ne sont auprès d'eux que des enfans.

EVHEMERE.

Depuis que, dans différens pays, quelques hommes ont commencé à cultiver leur faculté de raisonner, on a toujours recherché en vain pourquoi les corps, quels qu'ils soient, tombent de l'air sur la terre, & pourquoi ils iraient au centre du globe s'ils n'étaient pas arrêtés par la superficie, comme on l'a expérimenté aux fameux puits de Memphis & de Sienne, dans lesquels on a vu retomber les corps les plus pesans & les plus légers, lancés au plus haut des airs par les plus fortes machines. Le vulgaire ne s'est pas plus étonné de voir un corps en l'air, le quitter pour aller chercher la terre, qu'il n'est surpris de voir la nuit succéder au jour, quoique ces phénomènes méritassent sa curiosité. Les philosophes ont tourné autour des causes de la pesanteur sans pouvoir la trouver. Enfin, dans l'île Cassitéride, pays ignoré de nous, île sauvage où les hommes allaient tout nus il n'y a pas long-temps, il s'est trouvé un sage qui, profitant des découvertes des autres sages, & y joignant

les siennes bien supérieures, a montré à l'Europe surprise la solution & la démonstration d'un problème qui occupait vainement l'esprit de tous les savans depuis la naissance de la philosophie : il a fait voir que la loi de la pesanteur n'était qu'un corollaire du premier théorème de DIEU même, cet éternel géomètre.

Pour parvenir à cette connaissance, il a fallu connaître le diamètre de la terre, & de combien de ces diamètres la lune, son satellite, est éloignée du centre de la terre à son zénith. Ensuite il a fallu calculer la chute des corps, & prouver que ce n'est pas le fluide de l'air qui les fait tomber comme on le croyait. Le philosophe de l'île Cassitéride a démontré que le pouvoir de la gravitation, qui fait la pesanteur, agit proportionnellement aux masses, à la quantité de matière, & non pas proportionnellement aux superficies, comme agissent les fluides; qu'ainsi cette gravitation agit comme cent sur un corps qui a cent de matière, & comme dix sur un corps dont la matière n'est qu'un dixième.

Il a fallu découvrir qu'un corps, quel qu'il soit, étant près de la terre, parcourt, *en tombant*, cinquante-quatre mille pieds en une minute, & s'il tombait du haut de soixante rayons terrestres, il ne tomberait que de quinze pieds dans le même temps. Or, il a été prouvé par le calcul, que la lune est précisément le corps qui, étant à soixante rayons terrestres, parcourt dans son méridien, en une minute, une petite ligne de quinze pieds dans le sens de sa direction vers la terre.

Il

Il a été démontré que non-seulement cet astre gravite, est attiré, pèse en raison directe de sa matière ; mais encore qu'il pèse sur la terre d'autant plus qu'il s'en approche, & d'autant moins qu'il s'en éloigne, & cela selon le quarré de sa distance.

Cette même loi est observée par tous les astres les uns vers les autres, toute loi de la nature étant uniforme ; de sorte que chaque planète est attirée, gravite, pèse sur le soleil, & le soleil sur elle, suivant ce que chacun de ces astres contient de matière, & suivant le quarré de son éloignement.

Ce n'est pas tout : ces barbares ont encore découvert que si un corps se meut vers un centre, il décrit, autour de ce centre, des aires proportionnelles au temps dans lequel il les parcourt ; & que s'il décrit ces aires proportionnelles au temps, il gravite, il est attiré, il pèse vers ce centre. De cette loi, & de quelques autres encore, l'homme de la Cassitéride a démontré l'immobilité du soleil & le cours des planètes, & même des comètes qui circulent dans des ellipses autour de lui.

Cette création n'a été faite ni comme celle de *Platon* avec des triangles & des dodécaèdres, ni comme celle de *Pythagore* avec les sept tons de la musique, mais avec la plus sublime géométrie. Vous paraissez surpris, vous devez l'être. Vous le serez peut-être encore davantage quand vous saurez que le barbare a montré aux hommes ce que c'est que la lumière, & qu'il a su anatomiser les rayons du soleil avec plus de dextérité qu'*Hippocrate* n'a jamais dévoilé les ressorts du corps humain.

Enfin, c'est avec raison qu'un grand astronome de son pays, qui était aussi un grand poëte, a dit de lui :

C'est de tous les mortels le plus semblable aux dieux. (*)

CALLICRATE.

Et vous, de tous les mortels, vous êtes celui qui m'avez fait le plus de bien : car vous m'avez ôté tous mes préjugés : notre *Epicure*, qui était un très-bon homme & qui possédait toutes les vertus sociales, n'était qu'un ignorant hardi, qui a eu la vanité de faire un systême. Je me doute bien que votre insulaire, qui est un si grand homme, a eu beaucoup de disciples & de rivaux chez les nations voisines de la sienne.

EVHEMERE.

Vous avez raison, il a causé plus de disputes qu'il n'a enseigné de vérités.

CALLICRATE.

Quelqu'un des disputeurs, sans doute, aura trouvé ce que c'est que l'ame ; c'est-là ce qui m'inquiète : c'est ce grand mystère dont nos philosophes grecs ont tant parlé & dont ils ne nous ont rien appris. A quoi me servira, s'il vous plaît, de savoir qu'une planète pèse sur une autre, & qu'on peut disséquer la lumière, si je ne me connais pas moi-même.

EVHEMERE.

Vous apprendrez, du moins, à mieux con-

(*) *Nec propriùs fas est mortali attingere divos*, HALLER.

naître la nature & le grand être qui la dirige.

CALLICRATE.

Si notre ame est si difficile à manier, du moins vos grands raisonneurs du Nord auront parfaitement connu notre corps; cela m'intéresse pour le moins autant que mon ame : je me flatte que des gens qui ont pesé des astres savent parfaitement comment l'homme est produit sur la terre; comment cette terre a été formée; quelles révolutions elle a essuyées, & quand elle sera détruite. Je veux apprendre tout le mystère de la génération des animaux: d'où vient cette chaleur qui anime toute la nature, & qui vit jusque dans la glace : je m'indigne d'ignorer comment j'existe, & comment existent ce globe qui me porte, ces animaux, ces végétaux qui me nourrissent, & les élémens qui composent ce grand tout.

EVHEMÈRE.

Je vois que vous avez de grandes prétentions. Vous ressemblez à un marquis gaulois que j'ai connu dans mes courses. Il a fait des mémoires dans lesquels il dit : *Plus je me suis examiné, plus j'ai vu que je n'étais propre qu'à être roi.* (*) Pour vous, vous voulez tout savoir; apparemment vous vous croyez propre à être dieu.

CALLICRATE.

Ne vous moquez point de ma curiosité; on ne saurait jamais rien si on n'était pas curieux.

(*) Le marquis de *Lassai* dans ses mémoires, tome IV, pag. 322.

Je ne puis aller m'instruire chez vos savans barbares. Je suis retenu dans Syracuse par ma femme : dites-moi comment elle est parvenue à me donner un enfant, ne sachant pas plus que moi ce qui se passe dans ses entrailles : vos savans, qui ont si bien vu le ressort par lequel DIEU fait aller tous les mondes, auront vu sans doute comment notre monde se perpétue.

EVHEMERE.

Très-souvent en plus d'un genre on connaît mieux ce qui est hors de nous que ce qui est dans nous-mêmes : nous en parlerons dans notre premier entretien.

IXme DIALOGUE.

Sur la génération.

CALLICRATE.

J'AI toujours été étonné qu'*Hippocrate*, *Platon* & *Aristote*, qui ont eu des enfans, ne fussent pas d'accord sur la façon dont la nature opère ce miracle perpétuel : ils disent bien que les deux sexes y coopèrent, en fournissant chacun un peu de liquide ; mais *Platon* mettant toujours sa théologie à la place de la nature, ne considère que l'harmonie du nombre trois, l'engendreur, l'engendré, & la femelle dans laquelle on engendre : ce qui compose une proportion harmonique, & ce qu'une accoucheuse

ne comprend guère. *Aristote* se borne à dire que la femelle produit la matière de l'embryon ; que le mâle est chargé de la forme ; & cela ne nous instruit pas davantage.

N'y a-t-il personne qui ait vu opérer la nature comme on voit un sculpteur opérer sur l'argile, sur du bois, sur du marbre, & en tirer une figure ?

ÉVHÉMÈRE.

Le sculpteur travaille au grand jour ; & la nature dans l'obscurité : tout ce qu'on a su jusqu'à présent de cette nature, s'est réduit à cette liqueur que répandent toujours les mâles accouplés, & qu'on nie à plusieurs femelles ; mais la physique des deux fluides générateurs admise par *Hippocrate*, est celle qui a prévalu. Votre *Épicure* fait de ce mélange une espèce de divinité, & cette divinité est le plaisir. Ce plaisir est si puissant qu'il n'a pas permis à la Grèce de chercher d'autres causes.

Enfin, un grand physicien, encore de l'île Cassitéride, aidé par les découvertes de quelques physiciens d'Italie, a substitué des œufs aux deux fluides générateurs. Ce grand disséqueur, nommé *Arivhé*, était d'autant plus croyable, qu'il a vu dans notre corps la circulation du sang que notre *Hippocrate* n'avait jamais vue, & qu'*Aristote* ne soupçonnait pas : il a disséqué mille mères de familles quadrupèdes qui avaient reçu la liqueur du mâle ; mais après avoir aussi examiné les œufs des poules, il a décidé que tout vient d'un œuf ; que la différence entre les oiseaux & les autres espèces, est que les oiseaux couvent, & que

les autres espèces ne couvent point ; une femme n'est qu'une poule blanche en Europe, & une poule noire au fond de l'Afrique. On a répété après *Arivhé : Tout vient d'un œuf.*

CALLICRATE.

Ainsi voilà donc le mystère découvert.

EVHEMERE.

Non, depuis peu tout a changé : nous ne venons plus d'un œuf. Il a paru un batave, qui, avec le secours d'un verre artistement taillé, a vu dans la liqueur séminale des mâles un peuple entier de petits enfans déjà tout formés, & courans avec une agilité merveilleuse. Plusieurs curieux & curieuses ont fait la même expérience, & on a été persuadé que le mystère de la génération était enfin développé ; car on avait vu de petits hommes en vie dans la semence de leur père. Malheureusement la vivacité avec laquelle ils nageaient les a décrédités. Comment des hommes qui couraient avec tant de promptitude dans une goutte de liqueur, demeuraient-ils ensuite neuf mois entiers presque immobiles dans la matrice de leur mère ?

Quelques observateurs ont cru voir dans ces petits animalcules spermatiques, non des êtres vivans, mais des filamens de la liqueur même, quelques particules de cette liqueur chaude agitée par son propre mouvement, & par le souffle de l'air : plusieurs curieux ont cherché à voir, & n'ont rien vu du tout : enfin on s'est dégoûté, non pas de fournir à ces expériences, mais d'user ses yeux à contempler

dans une goutte de sperme un peuple si difficile à saisir, & qui probablement n'existait pas.

Un homme, & toujours de l'île de Cassitéride, mais qui ne doit pas être compté parmi les philosophes, a pris un autre chemin; c'était un de ces demi-druides auxquels il n'est pas permis de se connaître en liqueur spermatique; il a cru qu'il suffisait d'un peu de farine de mauvais blé pour faire naître des anguilles (*). Il a trompé par cette expérience prétendue les meilleurs naturalistes. Vos épicuriens de Syracuse s'y seraient laissé surprendre bien volontiers. Ils auraient dit : Du blé gâté fait naître des anguilles, donc du bon blé peut faire naître des hommes; donc on n'a pas besoin d'un Dieu pour peupler le monde; cela n'appartient qu'aux atomes.

Bientôt notre créateur d'anguilles a disparu : un autre homme à système s'est mis à sa place (*). Comme de vrais philosophes avaient reconnu & démontré qu'il y a une gravitation, une pesanteur, une attraction réciproque entre tous les globes du monde planétaire, cet homme a imaginé qu'il règne aussi une attraction entre toutes les molécules qui doivent former un enfant dans le ventre de sa mère. L'œil droit attire l'œil gauche, & le nez, également attiré par l'un & par l'autre, vient se placer juste entre eux deux; il en est de même des deux cuisses & de la partie qui est entre les hanches. Il est difficile d'expliquer pourquoi,

(*) *Needham*; voyez les notes des éditeurs, volume des œuvres physiques.

(*) *Maupertuis*.

dans ce système, la tête se met sur le cou, au lieu de prendre sa place plus bas entre les épaules : c'est dans ces égaremens qu'on se précipite quand on veut en imposer aux hommes au lieu de les éclairer. On s'est moqué de ce système, ainsi que des anguilles nées de ce blé ergoté : car on est moqueur en Gaule aussi-bien qu'en Grèce.

La chute de tant de systèmes n'a point découragé un nouveau philosophe, (*) digne en effet de ce nom, ayant passé sa vie entre les mathématiques & les expériences, les deux seuls guides qui peuvent conduire à la vérité. Convaincu de l'insuffisance de tous ces systèmes, quoique plusieurs eussent paru plausibles, il a cru que les corpuscules observés par tant de physiciens & par lui-même dans le fluide des semences, n'étaient point des animaux, mais des molécules en mouvement qui étaient pour ainsi dire aux portes de la vie.

« La nature, dit-il, me paraît tendre beau-
» coup plus à la vie qu'à la mort ; il semble
» qu'elle cherche à organiser les corps autant
» qu'il est possible. La multiplication des germes
» qu'on peut augmenter à l'infini en est une
» preuve ; & l'on pourrait dire avec quelque
» fondement, que si la matière n'est pas toute
» organisée, c'est que les êtres organisés se
» détruisent les uns les autres : car nous pou-
» vons augmenter autant que nous le voulons

(*) M. de *Buffon* ; voyez les notes de l'*homme aux quarante écus*. Ses moules intérieurs sont difficiles à comprendre, & ils n'ont réussi ni chez les anatomistes ni chez les géomètres.

» les

» les êtres vivans & végétans : nous ne pouvons
» pas augmenter la quantité des matières bru-
» tes. »

CALLICRATE.

Il a raison ; ce passage que vous me citez me paraît aussi vrai que nouveau : nous semons des hommes, & ils se détruisent à la guerre comme les guerriers que *Cadmus* fit naître des dents d'un dragon. La terre est un vaste cimetière qui se couvre sans cesse de mortels entassés sur leurs prédécesseurs. Il n'y a point d'animal qui ne soit la victime & la pâture d'un autre animal. Les végétaux sont continuellement dévorés & reproduits ; mais nous ne reproduisons point les métaux, les minéraux, les rochers : j'aime votre gaulois, je voudrais le connaître. Quel moyen tire-t-il de cette observation pour faire des enfans ?

EVHEMERE.

Il a supposé que la nature peut produire de petits moules, comme les sculpteurs en fonte pétrissent des modèles de terre autour desquels ils laissent couler le métal embrasé qui se destine sur ces figures. Il imagine que ces modèles, ces moules organisés par la nature, s'appliquent non-seulement à tout l'extérieur des corps, mais encore à tout leur intérieur ; je ne puis mieux vous représenter cette mécanique qu'en me figurant *Prométhée* fesant le moule de *Pandore* pour le dehors & pour le dedans ; de sorte qu'elle eut une belle gorge en même temps qu'elle eut un cœur & des poumons.

L'inventeur de ce système se fonde sur ce qu'il y a dans la matière des qualités inhé-

rentes qui appartiennent à tout l'intérieur, comme la gravitation, l'étendue. Il prétend que ses moules organiques intérieurs composent toute la matière vivante & végétante.

« Se nourrir, dit-il, se développer, se re-
» produire, sont les effets d'une seule & même
» cause ; le corps organisé se nourrit par les
» parties qui lui sont analogues ; il se déve-
» loppe par la susception intime des parties
» organiques qui lui conviennent, & il se
» reproduit parce qu'il contient quelques par-
» ties organiques qui lui ressemblent.... Lorsque
» la matière organique nutritive est surabon-
» dante, elle est envoyée dans les réservoirs
» sous la forme d'une liqueur qui contient tout
» ce qui est nécessaire à la reproduction d'un
» petit être semblable au premier. »

Il dit ailleurs : « Je pense que les molécules
» organiques renvoyées de toutes les parties
» du corps dans les testicules & dans les vé-
» sicules séminales du mâle, & dans les testi-
» cules ou telle autre partie qu'on voudra de
» la femelle, y forment la liqueur séminale,
» laquelle, dans l'un & l'autre sexe, est une
» espèce d'extrait de toutes les parties du
» corps.... & lorsque dans le mélange qui
» s'en est fait il se trouve plus de molécules
» organiques du mâle que de la femelle, il en
» résulte un mâle, & s'il y a plus de molécules
» organiques de la femelle que du mâle, il se
» forme une petite femelle. »

CALLICRATE.

Si cela est comme il le dit, un enfant pourra donc naître ayant deux tiers d'homme & un

tiers de femme ; & rien ne fera plus commun que des hermaphrodites, quand les femmes répandront autant de liqueur féminale que les hommes : mais malheureusement vous savez qu'il y a plusieurs femmes qui n'en fournissent point, qui ont en horreur les caresses de leurs époux, & qui cependant en ont plusieurs enfans.

Ce système d'ailleurs, qui m'avait tant séduit, & dans lequel je voyais beaucoup de sagacité & d'imagination, commence à m'embarrasser. Je ne puis me former une idée nette de ces moules intérieurs. Si les enfans sont dans ces moules, quel besoin de liqueur prolifique ? & s'ils sont formés de cette liqueur, quel besoin de ces moules ? De plus, il me semble fort extraordinaire que des moules organiques, qui n'ont point nourri notre corps, deviennent ensuite un corps humain qui a le mouvement & la pensée ; de sorte qu'une molécule organique peut devenir un *Alexandre* ou une goutte d'urine. Dites-moi comment ce système a été reçu ?

EVHEMERE.

Ceux qui creusent les nouveautés philosophiques l'ont combattu & l'ont décrié ; ceux qui ne creusent point l'ont rejeté sur les simples apparences : mais tous ont donné des éloges à l'histoire naturelle de l'homme depuis son enfance jusqu'à sa mort, décrite par le même auteur. Ce petit ouvrage nous apprend physiquement à vivre & à mourir, c'est l'histoire de toute l'espèce humaine fondée sur des faits connus ; au lieu que les moules organiques ne sont qu'une hypothèse : ainsi il faut, je crois,

nous résoudre à ignorer notre origine ? nous sommes comme les Egyptiens qui tirent tant de secours du Nil, & qui ne connaissent pas encore sa source : peut-être la découvriront-ils un jour.

Xme DIALOGUE.

Si la terre a été formée par une comète.

CALLICRATE.

SI je désespère de savoir au juste comment je suis né, comment je vis, comment je pense & comment je mourrai, je ne dois pas me flatter de connaître mieux le globe où je suis, que je ne me connais moi-même ; cependant vous m'avez dit que les Egyptiens pourront découvrir un jour la source de leur Nil. Cela ranime ma faible espérance d'être instruit un jour de la formation de notre terre : j'ai renoncé aux atomes déclinans d'*Epicure* ; vos sages barbares qui ont inventé tant de belles choses, n'ont-ils rien su de la façon dont la terre était faite ? On peut en examinant un nid d'oiseau découvrir sa construction, sans qu'on connaisse précisément ce qui donne à ces oiseaux leur vie, leur instinct & leurs plumes ; n'y a-t-il personne qui ait bien observé ce nid dans lequel nous sommes, ce petit coin de l'univers où la nature nous a renfermés ?

ÉVHÉMÈRE.

Cardestes, dont je vous ai parlé, a deviné que notre nid a été d'abord un soleil encroûté.

CALLICRATE.

Un soleil encroûté ! Vous voulez rire.

ÉVHÉMÈRE.

C'est ce *Cardestes*, sans doute, qui riait quand il disait que nous avons été autrefois un soleil composé de matière subtile & de matière globuleuse, mais que nos matières s'étant épaissies, nous ayons perdu notre brillant & notre force ; nous sommes tombés d'un tourbillon dont nous étions le centre & les maîtres, dans le tourbillon du soleil d'aujourd'hui. Nous sommes tout couverts de matière rameuse & cannelée ; enfin d'astre que nous étions, nous sommes devenus lune, ayant par faveur autour de nous une autre petite lune pour nous consoler dans notre disgrace.

CALLICRATE.

Vous dérangez toutes mes idées ; j'étais prêt de me rendre le disciple de vos Gaulois. Mais je trouve qu'*Epicure*, *Aristote*, *Platon* étaient bien plus raisonnables que votre *Cardestes*. Ce n'est pas là un système de philosophie, c'est le rêve d'un homme en délire.

ÉVHÉMÈRE.

C'est ce qu'on appelait il y a quelques années la philosophie corpusculaire, la seule vraie philosophie. Ces chimères même ont eu des commentateurs : on croyait qu'un géomètre qui avait donné sur l'optique quelque chose

d'assez bon pour son temps, ne pouvait jamais avoir tort.

CALLICRATE.

Qu'a-t-on trouvé depuis lui sur la formation de notre globe ?

EVHEMERE.

Voici la découverte d'un philosophe germain dont je vous ai dit quelques mots ; c'est l'homme de l'harmonie préétablie, par laquelle l'ame prononce un discours, tandis que le corps qui n'en sait rien fait les gestes ; ou bien ce corps sonne l'heure, quand l'ame la montre sur le cadran sans entendre sonner. Il a trouvé par les mêmes principes que l'existence de notre globe avait commencé par un embrasement. Les mers furent envoyées pour éteindre le feu ; & tout ce qui était terre ayant été vitrifié, resta une masse de verre. On ne croirait pas qu'un mathématicien eût conçu un tel systême : la chose est arrivée pourtant.

CALLICRATE.

Vous m'avouerez qu'on ne peut reprocher à mon *Epicure* de pareilles facéties. Je vous demandais des vérités, & non des extravagances.

EVHEMERE.

Hé bien donc, je vais encore vous parler du philosophe qui a si bien écrit l'histoire naturelle de l'homme. Il a fait aussi l'histoire naturelle de la terre ; mais il ne la donne que pour un roman, une hypothèse.

Il suppose qu'une comète passant un jour sur la surface soleil. . . .

CALLICRATE.

Comment ! une comète qu'*Aristote* & mon *Epicure* ont déclarée exhalaison de la terre ?

EVHEMERE.

Aristote & votre *Epicure* se connaissaient fort mal en comètes. Ils n'avaient aucun instrument qui pût aider leurs yeux à les voir & à mesurer leur cours. Les Gaulois, les Cassitérides, les Germains, les peuples voisins de la Grèce se sont fait des instrumens de vérité ; ils ont su par ces instruments que les comètes sont des planètes qui circulent autour du soleil dans des courbes immenses, approchantes de la parabole : ils conjecturent qu'il y a tel de ces astres qui n'achève sa course qu'en plus de cent cinquante années. On a prédit leur retour comme on prédit les éclipses ; mais on n'a pu les prédire avec la même précision : il s'en faut de beaucoup.

CALLICRATE.

Je les prie d'excuser mon ignorance. Vous disiez qu'une comète tomba sur le soleil : qu'en arriva-t-il ? ne fût-elle pas brûlée ?

EVHEMERE.

Le philosophe des Gaules suppose qu'elle ne fit qu'effleurer la superficie de ce puissant astre ; & qu'elle en emporta un morceau dont la terre se forma. (4) Il y en eut même encore assez

(4) Ces parties détachées du soleil n'auraient pu décrire des orbites très-peu excentriques comme le sont

pour fournir à d'autres planètes. On peut juger si de grosses pièces détachées ainsi du soleil étaient chaudes. On conte qu'une certaine comète, passant auprès de cet astre, devint deux mille fois plus brûlante que le fer rouge, & ne put se refroidir qu'en cinquante mille années. De-là on peut conclure que notre terre, qui n'est pas trop chaude vers ses deux pôles, a mis plus de cinquante mille ans à se refroidir, puisque ses pôles sont froids comme glace. Elle arriva du soleil dans la place où elle est, toute vitrifiée, comme l'avait dit le philosophe allemand ; & c'est depuis ce temps-là qu'on fait du verre avec du sable.

CALLICRATE.

Il me semble que je lis les anciens poëtes grecs qui me disent pourquoi *Apollon* va se coucher tous les soirs dans la mer, & pourquoi *Junon* s'assied quelquefois sur l'arc-en-ciel. Franchement, vous ne voudriez pas me forcer à croire que la terre est de verre, & qu'elle est venue du soleil si chaude qu'elle n'est pas encore refroidie vers l'Ethiopie, tandis qu'on gèle dans le quartier des Lapons.

EVHEMERE.

Aussi l'auteur ne vous donne cette histoire de la terre que pour une hypothèse.

celles des planètes, & il est même presqu'impossible qu'elles ne tombassent point sur le soleil après une révolution. Ainsi la comète n'aurait produit tout au plus que d'autres comètes ; ce système, qui d'ailleurs est dénué de toute probabilité, est contraire aux lois du système du monde.

CALLICRATE.

En vérité, hypothèſe pour hypothèſe, n'aimez-vous pas autant les grecques que les gauloiſes ? Pour moi, je vous avoue que *Minerve*, la déeſſe de la ſageſſe, ſortie du cerveau de *Jupiter* ; *Vénus* née d'une ſemence divine, tombée ſur le rivage des mers pour unir à jamais l'eau, l'air & la terre ; *Prométhée* qui vient enſuite apporter le feu céleſte à *Pandore* ; l'Amour, ſon bandeau, ſes flèches & ſes ailes ; *Cérès* enſeignant aux hommes l'agriculture ; *Bacchus* qui ſoulage leurs peines par ſon breuvage, tant de fables charmantes, tant d'ingénieux emblèmes de la nature, valent bien l'harmonie préétablie, les entretiens avec le verbe, & la comète qui vient produire notre terre.

EVHEMERE.

Je ſuis auſſi touché que vous de ces allégories enchantereſſes : elles feront la gloire éternelle des Grecs & le charme des nations : elles ſeront gravées dans tous les eſprits, & ſeront chantées par toutes les bouches, malgré les changemens de gouvernement, de religion, de mœurs, qui bouleverſeront continuellement la face de la terre ; mais ces belles, ces éternelles fables, tout admirables qu'elles ſont, ne nous inſtruiſent pas du fond des choſes : elles nous raviſſent, mais elles ne prouvent rien. L'Amour & ſon bandeau, *Vénus* & les trois Grâces ne nous apprendront jamais à prédire une éclipſe, & à connaître la différence entre l'axe de l'écliptique & l'axe de l'équateur. La beauté même

de ces peintures détourne nos yeux & nos pas des sentiers pénibles de la science : c'est une volupté qui nous amollit.

CALLICRATE.

Dites-moi donc tout ce que vos philosophes barbares, qui ne sont point amollis comme nos Grecs, ont inventé d'utile.

EVHEMERE.

Je vais vous conter ce que j'ai vu dans la Gaule à mon dernier voyage.

XIme DIALOGUE.

Si les montagnes ont été formées par la mer.

EVHEMERE.

A 844 stades de l'Océan, près d'une ville nommée Tours, on trouve, à dix pieds de profondeur sous terre, une étendue d'environ cent trente millions de toises cubiques d'une matière un peu marneuse qui ressemble à du talc pulvérisé. Les cultivateurs s'en servent pour fumer leurs champs : on trouve dans cette mine excavée, souvent imbibée de pluie & d'eau de source, plusieurs dépouilles d'animaux, soit reptiles, soit crustacées, soit testacées.

Un virtuose, potier de son métier, qui s'intitulait inventeur des figulines rustiques du roi des Gaules, prétendit que cette mine de ma-

vais talc, mêlé d'une terre marneuse, n'était qu'un amas de poissons & de coquilles qui étaient là du temps du déluge de *Deucalion* : quelques philosophes ont adopté ce système ; ils se sont seulement écartés de la doctrine du potier, en soutenant que ces coquilles devaient avoir été déposées dans ce souterrain plusieurs milliers de siècles avant notre déluge grec. (*)

On leur a répondu : Si un déluge universel a porté dans cet endroit cent trente millions de toises cubiques de poissons, pourquoi n'en a-t-il pas porté la millième partie dans les autres terrains également éloignés de l'Océan ? pourquoi ces mers, toutes couvertes de marsouins, n'ont-elles pas vomi sur ces rivages seulement une douzaine de marsouins ?

Il faut avouer que ces philosophes n'ont point éclairci cette difficulté ; mais ils sont demeurés fermes dans l'idée que la mer avait couvert les terres, non-seulement jusqu'à huit cent quarantes stades au-delà de son rivage, mais qu'elle s'est avancée bien plus loin. Les disputes n'ont point de bornes. Enfin, le philosophe gaulois *Telliamed* a soutenu que la mer avait été par-tout pendant cinq ou six cents mille siècles, & qu'elle avait produit toutes les montagnes.

CALLICRATE.

Vous me dites des choses bien extraordi-

(*) Voyez les notes de la *Dissertation sur les changements arrivés au globe*, & sur les articles des *Œuvres physiques* & du *Dictionnaire philosophique*, relatives à ces questions.

naires ; tantôt vous me faites admirer vos barbares, tantôt vous me forcez à en rire. Je croirais plus aisément que les montagnes ont fait naître les mers, que je ne penserais que les mers ont les montagnes pour filles.

EVHEMERE.

Si, selon *Telliamed*, les courans de l'Océan & les marées ont à la longue produit le Caucase & l'Immaüs en Asie, les Alpes & l'Apennin en Europe, ils ont aussi fait naître des hommes pour peupler ces montagnes & leurs vallées.

CALLICRATE.

Rien n'est plus juste ; mais ce *Telliamed* me paraît un peu blessé du cerveau.

EVHEMERE.

Cet homme long-temps employé en Egypte par son roi, pour la sureté du commerce, a passé pour un savant très-instruit. Il n'ose pas dire qu'il a vu des hommes marins, mais il a parlé à des gens qui en ont vu : il juge que ces hommes marins, dont plusieurs voyageurs nous ont donné la description, sont devenus à la fin des hommes terrestres tels que nous sommes, lorsque la mer, se retirant des côtes pour aller élever ses montagnes, a laissé ces hommes dans la nécessité d'habiter sur la terre. Il croit de même, ou il veut faire que nos lions, nos ours, nos loups, nos chiens sont venus des chiens, des loups, des ours, des lions marins, & que toutes nos basses-cours ne sont peuplées que de poissons volans, qui à la longue sont devenus canards & poules.

CALLICRATE.

Et sur quoi a-t-il pu fonder ces extravagances ?

EVHEMERE.

Sur *Homère* qui a parlé des tritons & des sirènes. Ces sirènes sur-tout, qui avaient une voix charmante, ont enseigné la musique aux hommes quand elles ont habité la terre, au lieu de demeurer dans l'eau. De plus, tout le monde sait qu'en Chaldée il y avait autrefois dans l'Euphrate un brochet nommé *Oannès*, qui venait prêcher le peuple deux fois par jour ; c'est lui qui est le patron de ceux qui parlent en chaire. Le dauphin qui porta *Arion* est devenu le patron des postillons. Voilà, sans doute, assez d'autorités pour établir une nouvelle philosophie.

Mais le plus grand appui qu'elle ait eu est l'historien de l'homme, du monde entier & du cabinet d'un grand roi ; il a pris du moins sous sa protection les montagnes formées par les courans & par le flux des mers. Il a fortifié cette idée de *Telliamed*. On l'a comparé à un grand seigneur qui élève dans ses domaines un orphelin abandonné. Quelques physiciens se sont joints à lui, & ce système est devenu assez problématique.

CALLICRATE.

Je voudrais bien savoir ce qu'ils disent pour prouver que le mont Caucase a été créé par le Pont-Euxin ?

EVHEMERE.

Ils allèguent qu'on a trouvé un brochet pé-

trifié au milieu du pays de Cattes en Germanie, une ancre de vaisseau sur les grandes Alpes, & un vaisseau tout entier dans un précipice des environs. Il est vrai que l'histoire de ce vaisseau n'a été contée que par un de ces pauvres compilateurs qui veulent gagner quelque argent par leurs mensonges : mais les gens à systèmes n'ont pas manqué de dire que ce vaisseau avec tous ses agrès, était dans cette fondrière plus de dix à douze cents mille siècles avant qu'on eût inventé la navigation, & que ce vaisseau fut bâti dans le temps que la mer se retirait de la cime des grandes Alpes pour aller faire le mont Caucase.

CALLICRATE.

Et c'est vous, *Evhémère*, qui me dites ces puérilités ?

EVHEMERE.

Je vous les rapporte pour vous faire voir que mes barbares se sont quelquefois livrés à leur imagination tout autant que vos Grecs.

CALLICRATE.

Jamais aucun philosophe grec n'a rien dit qui approche de ce que vous venez de me conter.

EVHEMERE.

Comment donc ? oubliez-vous ce qu'a écrit depuis peu l'astronome *Bérose*, que j'ai tant vu à la cour d'*Alexandre* ?

CALLICRATE.

Quoi donc ? qu'a-t-il écrit de si extraordinaire ?

EVHEMERE.

Il a prétendu, dans ſes antiquités du genre-humain, que *Saturne* apparut à *Xiſſutre* & lui dit : « Le 15 du mois d'œſi le genre-humain
» ſera détruit par le déluge. Enfermez bien
» tous vos écrits dans Sipara la ville du so-
» leil, afin que la mémoire des choſes ne
» ſe perde pas : (car quand il n'y aura plus
» perſonne ſur la terre, les écrits ſeront très-
» néceſſaires) bâtiſſez un vaiſſeau ; entrez-y
» avec vos parens & vos amis ; faites-y entrer
» des oiſeaux & des quadrupèdes, mettez-y
» des proviſions, & quand on vous demandera
» où vous voulez aller avec votre vaiſſeau,
» répondez : Vers les dieux pour les prier de
» favoriſer le genre-humain. »

Xiſſutre ne manqua pas de bâtir ſon vaiſſeau qui était large de deux ſtades & long de cinq ; c'eſt-à-dire que ſa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques & ſa longueur de ſix cents vingt-cinq. Ce vaiſſeau qui devait aller ſur la mer Noire était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eut ceſſé, *Xiſſutre* lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux, qui ne trouvant point à manger revinrent au vaiſſeau. Quelques jours après il lâcha encore ſes oiſeaux qui revinrent avec de la boue aux pattes ; enfin ils ne revinrent plus. *Xiſſutre* en fit autant ; il ſortit de ſon vaiſſeau qui était perché ſur une montagne d'Arménie, & on ne le revit plus, les dieux l'enlevèrent.

Vous voyez que de tout temps on a voulu amuſer ou effrayer les hommes, tantôt par des contes, tantôt par des raiſonnemens. Les

Chaldéens ne sont pas les premiers qui aient menti pour se faire écouter. Les Grecs ne sont pas les derniers. La Gaule a mêlé les fictions aux vérités comme les Grecs, & n'a pas été aussi agréable qu'eux dans ses fables : on a menti en Germanie & dans l'île Cassitéride.

Le premier destructeur de la philosophie grecque en Gaule, le fameux *Cardestes*, avouait qu'il avait menti, & qu'il n'avait voulu que plaisanter en composant l'univers avec des dés, & en créant la matière subtile, la globuleuse, la rameuse, la striée, la cannelée ; d'autres ont poussé la raillerie jusqu'à dire qu'incessamment l'univers pourrait bien être détruit par la matière subtile, dont selon eux le feu est produit.

CALLICRATE.

Ce n'est pas apparemment un homme de la famille du roi *Xissutre* qui nous prépare en riant cette catastrophe : il faut que ce soit quelqu'un de ces philosophes qui ont fait sortir notre monde d'une comète embrasée ; ils auront voulu lui donner la mort de la même façon dont ils lui ont donné la vie ; mais une telle plaisanterie me paraît trop forte. Je n'aime point qu'on rie de la destruction.

EVHEMERE.

Vous avez raison. Ce qu'il y a de pis, c'est que cette idée de nous faire tous périr par le feu, n'est qu'un réchauffé de la fable de *Phaéton*. Il y a long-temps qu'on a dit que le genre-humain avait été noyé une fois par une inondation, & qu'il avait une autre fois été détruit par un incendie.

On

On conte même que les premiers hommes érigèrent deux belles colonnes, l'une de pierres & l'autre de briques, pour en avertir leurs descendans, & afin que, en cas de malheur, la colonne de briques résistât au feu, & que celle de pierres résistât à l'eau.

Nos philosophes barbares d'aujourd'hui, qui sont plus que philosophes puisqu'ils sont prophètes, nous annoncent que les deux colonnes seront fort inutiles; car une comète ayant formé la terre, une autre comète la brisera en mille pièces, elle, & ses deux beaux monumens de pierres & de briques. On a fait sur cette prédiction des livres où il y a beaucoup de calcul & beaucoup d'esprit : on s'est même très-égayé sur cette catastrophe épouvantable. (5) Ces savans gaulois ont fait comme les dieux qu'*Homère* nous a peints, rians d'un rire *inextinguible* pour des choses qui n'étaient point du tout plaisantes.

CALLICRATE.

Il me semble qu'il n'appartient de rire qu'aux dieux d'*Epicure* : ils ne sont occupés que de leur bonne chère & de leurs plaisirs ; mais pour les dieux d'*Homère* qui sont toujours en querelle dans le ciel & sur la terre, ils n'ont pas trop sujet de rire ; vos philosophes gau-

(5) M. de *la Lande*, de l'académie des sciences, ayant fait un mémoire sur les comètes qui peuvent approcher de la terre, beaucoup de gens s'imaginèrent qu'il avait prédit l'arrivée d'une de ces comètes, & que la fin du monde était proche ; mais cela ne produisit que des calculs & des plaisanteries ; & personne ne s'avisa de donner son bien à l'Église comme dans le bon temps.

lois encore moins : ne m'avez-vous pas dit qu'ils sont presque toujours gourmandés par des druides ? cela doit les rendre très-sérieux.

EVHEMERE.

Aussi plusieurs l'ont-ils été, & j'ose vous dire qu'ils se sont occupés sérieusement à rendre de très-grands services.

CALLICRATE.

C'est de quoi je voudrais être instruit. Je n'aime que la philosophie d'usage ; je préfère l'architecte qui me bâtit une maison agréable & commode, au mathématicien qui quarre une courbe à double courbure dont je n'ai que faire.

EVHEMERE.

Non-seulement les barbares ont montré leur sagacité en quarrant des courbes, & même en se trompant quelquefois dans leurs calculs ; mais ils ont inventé des arts nouveaux dont bientôt les Grecs ne pourront plus se passer ; & je vais vous en rendre compte.

XIIme DIALOGUE.

Inventions des barbares, arts nouveaux, idées nouvelles.

CALLICRATE.

DITES-MOI donc au plutôt ce que ces barbares ont imaginé de si utile au monde.

EVHEMERE.

Quand ils n'auraient inventé que les moulins à vent, nous leur devrions une éternelle reconnaiſſance; ce ne ſont ni des Caſſitérides, ni des Goths, ni des Celtes qui ont été les auteurs de cette belle machine : ce ſont des arabes établis en Egypte; les Grecs n'y ont nulle part.

CALLICRATE.

Comment eſt faite cette belle machine? J'en ai ouï parler, mais je ne l'ai jamais vue.

EVHEMERE.

C'eſt une maiſon montée ſur un pivot, & qui tourne à tout vent : elle a quatre grandes ailes qui ne peuvent voler, mais qui ſervent à briſer entre deux pierres le grain recueilli dans la campagne. Les Grecs & nous autres Siciliens, les Romains même n'ont pas encore l'uſage de ces maiſons ailées : nous ne ſavons que fatiguer les mains de nos eſclaves à moudre groſſièrement ce blé que nous arrachons à la terre avec tant de peine. J'eſpère que le bel art des maiſons ailées parviendra un jour juſqu'à nous.

CALLICRATE.

On dit que c'eſt à notre Sicile que les dieux ont fait la grâce de donner le blé, & que c'eſt de chez nous qu'il s'eſt répandu dans une partie du monde : nos épicuriens n'en croient rien; ils ſont perſuadés que les dieux ſont trop occupés de leur bonne chère pour ſonger à la nôtre. Et en effet, ſi *Cérès* nous

avait accordé le blé, elle aurait bien dû nous faire présent aussi d'un moulin à vent.

EVHEMERE.

Pour moi, je serai toujours persuadé, non pas que *Cérès* ait apporté du froment à Syracuse, mais que le grand *Demiourgos* a donné aux hommes & aux animaux les alimens & l'industrie nécessaires pour soutenir leur courte vie, selon les climats où il les a fait naître.

Les peuples qui habitent les bords de la Seine & du Danube n'ont pas les fruits délicieux qui croissent vers le Gange. La nature ne fait pas croître chez eux ce riz si savoureux & si nourrissant dont le goût est relevé par les aromates ou par les cannes sucrées de l'Inde : notre Europe septentrionale est privée de ces beaux palmiers dont toute l'Asie est couverte, de ces pommes d'or de tant d'espèces différentes, qui fournissent un aliment si léger, & une boisson si rafraîchissante. Des pays immenses, dont *Alexandre* n'a vu que les frontières, ont en partage le coco dont vous avez entendu parler : ce fruit fournit une amande supérieure à notre pain & à notre miel ; une liqueur plus agréable que nos meilleurs vins ; une huile pour les lampes, & une coque très-dure dont on façonne des vases & mille petits bijoux ; une écorce filamenteuse, qui l'enveloppe, est filée en toile, & taillée en voiles de navires ; on bâtit avec son bois des vaisseaux & des maisons, & ses feuilles larges & épaisses servent à couvrir ces maisons. Ainsi une seule espèce de fruit nourrit, désaltère, habille, loge, voiture & meuble des

peuples entiers à qui la terre prodigue ces présens sans culture.

Dans l'Europe, dont la Sicile est la partie la plus fortunée, nous n'avons jusqu'à présent que des fruits sauvages : car les pommes d'or des Hespérides, les beaux fruits de Perse, de Cérazunte & d'Epire ne sont pas encore cultivés dans notre île : notre ressource & notre gloire sont dans ce blé dont nous nous vantons : quelle triste gloire & quelle ressource pénible ! ceux-là n'avaient peut-être pas tant de tort qui ont dit que nous avions offensé *Cérès*, & que pour nous punir elle nous enseigna l'agriculture.

Il faut d'abord tirer du sein de la terre, & forger par les mains de nos cyclopes, le fer qui doit la déchirer. Les trois quarts des peuples de notre petite Europe sont obligés d'acheter de l'Asie & de l'Afrique des grains pour ensemencer leurs maigres champs ; & ces champs, après plusieurs labours qui excèdent les hommes & les animaux, rapportent dix pour un dans les meilleures années, d'ordinaire cinq ou six, quelquefois trois. Quand cette chétive moisson est faite, on est obligé de battre les gerbes à grands coups de léviers, & d'en perdre une partie dans ce rude travail. Ces travaux n'ont encore rien avancé pour la nourriture de l'homme. Il faut porter ce grain chétif à ceux qui l'arrosent de leur sueur en l'écrasant sous la meule à force de bras. Ce n'est encore rien si dans cette état on ne l'expose au feu dans des antres voûtés, où trop de chaleur peut le pulvériser, & où trop peu n'en ferait qu'une pâte inutile.

C'eſt donc là ce pain dont *Cérès* a gratifié les hommes, ou plutôt qu'elle leur a fait acheter ſi chèrement ! il ne reſſemble pas plus au grain dont il eſt formé qu'une robe d'écarlate ne reſſemble au mouton dont elle eſt tirée. Ce qui ſurtout eſt déplorable, c'eſt que le laboureur ne jouit qu'à peine du fruit de tant de travaux. Ce n'eſt pas pour lui que l'habitant des rives du Danube & du Boryſthène a ſemé, c'eſt pour le barbare qui s'eſt emparé de ſon pays ſans ſavoir comment le blé germe en terre ; c'eſt pour le druide ou pour le lama qui, de la part du ciel, exige une partie de la récolte, en attendant qu'il déflore, ou qu'il ſacrifie ſur l'autel la fille du bon homme dont il dévore la ſubſiſtance.

Du moins vous m'avouerez que les mathématiciens qui ont inventé le moulin à vent ont ſoulagé le malheureux cultivateur de la plus rude de ſes peines.

CALLICRATE.

Je ne doute pas que la mode des moulins à vent ne prenne bientôt faveur chez tous les peuples qui mangent du pain, & qu'ils ne béniſſent la philoſophie. Continuez, je vous prie, de m'inſtruire des nouvelles inventions de vos barbares.

EVHEMERE.

Je vous ai déjà dit qu'ils avaient donné des yeux à ceux qui n'en avaient point : ils ont aidé les vieillards à lire, ils ont fait voir à tous les hommes des étoiles qui leur avaient toujours été cachées ; & ces bienfaits diverſi-

fiés admirablement ne font que la suite d'un théorème connu en Grèce, que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.

CALLICRATE.

Vous faites des dieux de vos philosophes : ils donnent le pain à l'homme, & ils disent que la lumière se fasse. Qu'ont-ils créé encore ? dites-moi tout.

EVHEMERE.

Ils ont créé l'art de copier en un tour de main un livre entier. La science par ce moyen peut devenir universelle ; les livres coûteront moins que les comestibles au marché. Chacun aura un *Aristote* à moins de frais qu'une poularde. Une partie même de ce grand art s'étend jusqu'à multiplier un tableau mille & dix mille fois ; de sorte que le plus pauvre des citoyens peut avoir chez lui les ouvrages de *Zeuxis* & d'*Apelles*. Cela s'appelle des gravures.

CALLICRATE.

Tout à l'heure vos inventeurs philosophes étaient des dieux, à présent ils sont des magiciens.

EVHEMERE.

Vous dites plus vrai que vous ne croyez. Il y a des pays en Europe où cet art, encore peu connu, de multiplier les tableaux & les livres, a été pris pour un sortilége : mais cet art deviendra beaucoup plus commun que les moulins à vent dont j'ai parlé. Chacun voudra faire un livre, chacun voudra multiplier son portrait ; nous serons inondés de livres infi-

pides, la littérature deviendra un vil métier, & l'orgueil augmentant dans la tête d'un auteur, en proportion de sottise, il n'y aura point de barbouilleur de papier qui ne se fasse graver à la tête de son recueil.

CALLICRATE.

Je conviens bien que la grande quantité de livres pourrait avoir son danger; mais on doit être bien obligé à ceux qui ont trouvé le secret d'en rendre le débit si facile. On choisit ses amis dans la foule.

EVHEMERE.

Il y a en effet dans cette foule un grand nombre de marchands de pensées; les uns vendent les rêveries de *Platon*, les autres les impudences de *Diogène*: on voit dans la même boutique un Hermès Trismégiste & un Aristophane. Depuis peu, plusieurs de ces marchands se sont associés pour vendre un extrait, en trente volumes immenses, de tout ce que les philosophes grecs & barbares ont jamais inventé ou imité, ou critiqué dans les sciences & dans les arts. Avec cet ouvrage, on peut, dit-on, se passer de tous les autres: car depuis la manière de faire la poudre exterminante jusqu'à celle d'enfiler des aiguilles, il n'y a rien que vous n'appreniez, dit-on, en lisant cet extrait.

CALLICRATE.

Que parlez-vous de poudre exterminante? est-ce quelque poison inventé par les *Anitus* & les *Mélitus* pour délivrer la terre des philosophes?

EVHEMERE.

EVHEMERE.

Non, c'eſt une admirable expérience de phyſique, faite par un bon prêtre qui n'y entendait pas fineſſe : cette expérience, réduite en art, imite parfaitement les éclairs & la foudre. Elle a même de bien plus terribles effets. Elle embraſe, & elle détruit juſqu'aux plus ſolides remparts. Si notre *Alexandre* avait connu cette invention, il n'aurait pas eu beſoin de ſa valeur pour conquérir le monde. Ce qui vous étonnera, c'eſt que cet art de tout écraſer eſt employé dans les ſolemnités, & dans les plaiſirs. Célèbre-t-on les noces d'un prince, ce n'eſt point avec des harpes & des lyres comme chez les Grecs, c'eſt au feu des éclairs, & au retentiſſement du tonnerre, comme lorſque *Jupiter* vint coucher avec *Sémélé* dans tout l'appareil de ſa gloire.

CALLICRATE.

Ce que vous me dites m'épouvante : c'eſt un monde nouveau où l'on eſt à tout moment près d'être foudroyé ; mais ceux qui échappent jouiſſent d'un grand ſpectacle.

EVHEMERE.

Si je raſſemblais, en effet, tout ce que ces modernes étrangers ont inventé en divers temps, vous les prendriez pour des géans auprès de qui nos Grecs ne ſont que des enfans qui promettent d'être un jour des hommes.

Ne vous étonnerais-je pas ſi je vous diſais que ces prétendus barbares ont ſu faire avec du ſimple ſable des eſpèces de diamans polis de plus de cinq pieds de haut & de large, qui

réfléchiſſent tous les objets mieux que le petit miroir d'argent, conſacré par la belle *Phryné* dans le temple de *Vénus*, & qui laiſſent un libre paſſage à la lumière dans les maiſons, en les garantiſſant des injures de l'air. Vous dirai-je à quel point ils perfectionnent tous les ces arts qui flattent les ſens & qui contribuent à la douceur de la vie ? M'en croirez-vous quand je vous apprendrai que leurs villes capitales ſont dix fois plus grandes, plus peuplées que celles d'Athènes & de Syracuſe, & qu'elles ſont remplies, dans l'eſpace de plus de trente ſtades, d'ouvrages magnifiques en tout genre, qui ſurpaſſent tous ces chefs-d'œuvre de luxe qu'on vante dans Suze & dans Babylone ?

Ce qui vous ſurprendra encore davantage, c'eſt que la plupart des découvertes de tous ces arts ingénieux n'ont été faites que dans des temps d'ignorance & de groſſièreté. Il ſemble que DIEU ait donné à certains hommes un inſtinct ſupérieur à la raiſon ordinaire, comme on voit des éléphans naître dans des pays peuplés de petits ſinges : mais peu à peu la raiſon ſe forme. Elle examine à la fin ce que l'inſtinct a inventé, elle fait des ſyſtèmes ; elle ſe perd enfin en argumens chez les barbares comme chez les Grecs.

CALLICRATE.

Vous me dites toujours le pour & le contre dans toutes les choſes que vous m'apprenez.

EVHEMERE.

que toutes les choſes de ce monde ont
& un mauvais côté. Chez nos barbares,

par exemple, les uns ont la politeſſe & la douceur des Athéniens, les autres la cruauté ſuperſtitieuſe des Scythes. Des particuliers ont eu le génie & le bon goût en partage; mais ils ont été élevés dans des écoles qui n'avaient pas le ſens commun : ils commencent à ſurpaſſer les Grecs en peinture & en muſique, s'ils ne les égalent pas tout-à-fait en ſculpture. Ils ont une phyſique expérimentale dont la Grèce n'a jamais connu les premiers élémens; mais en métaphyſique ils ſont quelquefois plus chimériques que les *Platon*, les *Pythagore*, les *Zoroaſtre*, les *Mercure Triſmégiſte*.

CALLICRATE.

Je voudrais bien raiſonner métaphyſique avec un gaulois ou un caſſitéride.

EVHEMERE.

Quand vous apprendriez leur langue, à quoi aboutirait cette controverſe ? on ne s'entend jamais en diſputant de vive voix; un des contendans s'explique mal, l'autre répond plus mal encore. Un faux argument eſt réfuté par un argument plus faux; c'eſt pourquoi les diſputes dans les écoles ont long-temps perverti la raiſon humaine. Sans cet heureux inſtinct qui a inventé & perfectionné les arts, ſans les expériences faites loin des déclamateurs ſcolaſtiques, la ſociété ſerait encore ſauvage.

Ce que les honnêtes gens ont le plus reproché aux ſavans, & à ceux qui prétendent l'être, ſoit grecs, ſoit barbares, c'eſt d'avoir voulu aller plus loin que la nature. Ils ont creuſé des abymes, & le terrain eſt retombé ſur eux.

L'un, (*) qui pourtant était un vrai génie, examine ce que ferait un homme sans tête, & à qui les dieux auraient donné tout le reste. L'autre emploie toute la sagacité d'un esprit supérieur à rechercher quel personnage serait un homme qui n'aurait de sens que celui du nez. (**) Un autre philosophe de cette première classe a fixé le jour & l'heure où il n'y aurait plus ni hommes ni animaux. (***) Que voulez-vous ? ce sont des *Hercules* qui jouent aux osselets ; ils n'en sont pas moins des *Hercules*. Trois illustres mathématiciens de l'île Cassitéride ont démontré, chacun à leur manière, comment le monde était fait avant le déluge de *Deucalion* & de *Pyrrha* ; leurs résultats sont absolument différens : ainsi il a bien fallu que leurs calculs fussent erronés ; cependant ils ne les ont point corrigés, & ils ont laissé-là ce monde qu'ils avaient créé. Il aurait mieux valu en laisser le soin à DIEU.

Que diriez-vous de celui qui a trouvé le secret d'exalter son ame au point de prédire précisément l'avenir ; & cela sur ce bel argument que si on pense au passé qui n'est plus, on peut penser au futur qui n'est pas encore ? (****)

Vous voyez que je ne suis pas un fade admirateur des étrangers que j'ai vus ; je leur rends justice comme aux Grecs : il y a par-tout des erreurs & des abus ; le ciel en est plein, si

(*) *Pascal.*

(**) L'abbé de *Condillac.*

(***) M. de *Buffon.*

(****) *Maupertuis.*

l'on en croit *Homère*. Deux choses multiplient furieusement les livres chez nos barbares, la vanité & l'indigence. L'art d'écrire est devenu un métier d'autant plus universel qu'il est plus facile.

Il n'y a pas long-temps que tous les auteurs étaient des druides, qui expliquaient dans d'énormes volumes comment les propriétés mystérieuses du gui de chêne se trouvaient dans *Aristote* & dans *Platon*. A présent un grand nombre d'écrivains se consacre à réformer les empires & les républiques. Tel homme qui ne sait pas gouverner un poulaillier, qui même n'en a point, prend la plume & donne des lois à un royaume.

D'autres élèvent la jeunesse dans leurs écrits, après lui avoir donné de grands exemples par leur conduite.

Vous avez lu le roman de l'athénien *Xénophon* sur l'éducation de *Cyrus* ?

CALLICRATE.

Oui, & je vous avoue qu'il m'a donné encore meilleure opinion de *Xénophon* que de Cyrus même.

EVHEMERE.

Hé bien, un petit barbare a cru depuis peu instituer une méthode d'élever les princes, bien supérieure à l'éducation du vainqueur de Babylone.

D'abord l'auteur, demi-gaulois, demi-allemand, déclare qu'un grand prince l'a supplié de vouloir bien lui faire l'honneur d'être précepteur de son fils ; qu'il l'a refusé, & qu'il

me sert de vrai précepteur. Aussitôt il nous apprend qu'il s'est d'un jeune homme de qualité. Savez-vous quelles leçons il donne à son élève ? il en fait un garçon menuisier ; il l'engage au b..... (1) Il lui persuade qu'un prince, un souverain doit épouser la fille d'un bourreau, si les convenances s'y trouvent : (2) Enfin, il lui dit qu'il est bien plus sage d'aimer son ennemi que de le combattre ou de le tuer. (3)

CALLICRATE.

Est-ce ainsi qu'on élève la jeune noblesse dans la Gaule ? Vraiment vous ne m'avez pas trompé quand vous m'avez promis que vous me diriez ce que vos barbares ont de bon & de mauvais.

EVHEMERE.

Comme je me suis engagé à tout dire, j'ajouterai que vous trouverez dans ce Xén[illegible] des Gaules un épisode qu'on appelle le Druide savoyard, contre les idées scolastiques ; lequel épisode est plein de choses excellentes.

CALLICRATE.

Qu'est-ce qu'un savoyard ?

EVHEMERE.

C'est le nom d'un peuple qui habite certaines montagnes des Alpes.

(1) Emile, tom. III, pag. 261, édition de N[illegible]

(2) Tom. IV, pag. 178.

(3) Tom. II, pag. 257.

CALLICRATE.

Et les druides de ces Alpes n'ont pas brûlé votre *Xénophon ?*

EVHEMERE.

Non : ils ont imité les Athéniens qui ayant fait mourir *Socrate* se sont mis à rire de *Diogène*.

CALLICRATE.

Vos Gaulois sont donc aussi une drôle de nation ?

EVHEMERE.

Très-drôle, après avoir été horriblement sauvage, sotte & cruelle.

CALLICRATE.

C'est précisément ce qui est arrivé à nos Grecs pélages. Et dans la capitale de vos Gaules, qui est, dites-vous, dix fois plus grande, plus peuplée, plus riche qu'Athènes, y a-t-il comme dans Athènes des tragédies, des comédies, des spectacles en musique, des danses semblables à la Pyrrique & à la Cordace ?

EVHEMERE.

S'il y en a ! tous les jours de l'année sont consacrés à ces beaux arts. Les Gaulois ont eu leurs *Sophocles*, leurs *Euripides*, leurs *Ménandres*, leurs *Timothées*. Ils sont sur-tout aujourd'hui le peuple de la terre le plus habile dans la danse ; il y a plus de danseurs que de géomètres : mais il est arrivé dans la métropole des Gaules ce qui arriva il y a quarante à cinquante mille ans dans la ville de *Zoroastre*, à ce que disent les sages Parsis qui ne mentent

jamais. Le ciel étant irrité contre la terre, où l'on ne songeait qu'à se divertir, envoya vers le Gange une grosse couleuvre, qui était enceinte de dix mille Envies. Elle accoucha, & dès-lors les hommes furent malheureux. Il faut qu'il y ait eu plus de cent mille de ces Envies dans la grande ville gauloise : car dès qu'un homme y réussit dans quelque genre que ce puisse être, toutes les filles de la couleuvre s'élèvent contre lui. Il y a des boutiques où les Envies vendent la diffamation quatre fois par mois. L'art de mettre ses pensées par écrit, art admirable, inventé d'abord pour instruire, est devenu le grand partage de l'Envie. Ce n'est pas de tous les arts le plus honorable; mais c'est le plus cultivé : on achète les injures dites au prochain avec plus d'empressement que les vins délicieux & le miel divin de Syracuse ?

CALLICRATE.

N'importe. Dès que je pourrai m'échapper de ma famille, j'irai voir cette capitale de barbares aimables, où l'on passe son temps à danser & à médire. Les filles de la couleuvre n'épouvanteront pas un voyageur.

XXX.

ENTRE UN PRÊTRE ET UN ENCYCLOPÉDISTE.

LE PRETRE.

Hé bien, malheureux, jusqu'à quand voulez-vous donc outrager la religion, & décrier ses ministres ?

L'ENCYCLOPEDISTE.

Je n'outrage point la religion que je professe & que je respecte ; je me tais sur ses ministres, & je ne comprends point ce qui peut allumer ainsi votre bile & m'attirer ces injures.

De quel droit d'ailleurs me faites-vous ces questions ? quelle est votre mission ?

LE PRETRE.

Quelle est ma mission ? la piété, le zèle, la charité chrétienne. Vous triompheriez bientôt, messieurs les athées, s'il ne se trouvait pas encore des hommes religieux qui ont le courage de s'opposer à vos pernicieux desseins ; je me suis ligué avec deux prêtres comme moi pour soutenir les autels que vous vouliez renverser, tous trois pleins de l'amour de DIEU & de l'avancement de son règne ; nous avons déclaré une guerre éternelle à tous ceux qui examinent, qui discutent, qui approfondissent,

qui raisonnent, qui écrivent, & sur-tout aux encyclopédistes.

Nous fesons un journal chrétien, dans lequel, après avoir premièrement critiqué leurs ouvrages, nous examinons ensuite leur conduite, que nous trouvons ordinairement vicieuse & criminelle; & lorsqu'elle nous paraît innocente, nous disons que la chose est impossible, puisqu'ils ont travaillé à l'Encyclopédie.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà un projet qui me paraît bien raisonnable, & rien assurément ne sera plus chrétien que cet ouvrage.

Mais dites-moi, je vous prie, ne craignez-vous point la police? croyez-vous qu'elle tolère une entreprise de cette nature? A quel titre osez-vous sonder les cœurs & faire la confession de foi des auteurs qui vous déplaisent? pensez-vous qu'abusant de votre caractère, & sous le prétexte trivial & spécieux de défendre la religion, que personne ne songe à attaquer, dont les fondemens sont inébranlables, & qui est sous la protection des lois & du gouvernement, vous puissiez établir une inquisition, & que l'on souffre une pareille témérité?

LE PRETRE.

Une inquisition! Ah! s'il y en avait une en France, vous seriez un peu plus contenus, vous autres impies! mais je n'en désespère pas; le pape qui occupe si glorieusement la chaire de *St Pierre*, vient de se brouiller avec la cour de Portugal en protégeant les jésuites,

auxquels elle voulait contester le droit de corriger les rois ; il a envoyé un visiteur apostolique en Corse sans consulter la république de Gènes ; & depuis son arrivée dans ce pays-là, le zèle des mécontens s'est bien ranimé : tout cela me donne de grandes espérances ; & si son prédécesseur avait pensé comme lui, nous aurions la consolation de voir ce tribunal établi parmi nous.

Vous parlez de la police ? ne s'est-elle pas déclarée assez hautement en proscrivant l'Encyclopédie, ce dépôt d'hérésies & de schisme, ce recueil d'impiétés & de blasphèmes, qui respire à chaque page la révolte contre la religion & contre l'autorité : ne vient-elle pas en dernier lieu de permettre qu'on exposât sur le théâtre toutes les horreurs de votre morale ? Les conclusions du procureur-général contre l'Encyclopédie n'ont-elles pas été plus fortes que le mandement de notre archevêque ? les discours académiques, qui sont lus du roi & de tout l'univers, ne sont-ils pas des déclamations contre vous ? Et vous comptez encore sur la police ? tremblez que sa main ne s'arme contre les auteurs, après avoir sévi contre l'ouvrage ; tremblez qu'elle ne vous plonge dans des cachots, d'où vous ne sortirez que pour être traîné à la grève, & précipité de là dans le feu éternel qui est préparé au diable & à ses anges.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà une terrible déclaration ; & je ne m'attendais pas en travaillant innocemment à cet ouvrage, où j'ai inséré quelques articles

ſur ſes arts, de travailler pour la grève & pour l'enfer.

La police en effet a ſupprimé l'Encyclopédie; peut-être y avait-il des choſes qui n'étaient pas de l'eſſence d'un dictionnaire, & qu'il aurait été plus convenable de ne pas y mettre; mais je réponds que les eſtimables auteurs de cet ouvrage n'ont eu que les intentions les plus pures, & n'ont cherché que la vérité: ſi quelquefois elle leur a échappé, c'eſt qu'il eſt dans la nature humaine de ſe tromper; la vérité ne s'effraie point des recherches, elle reſte toujours debout, & triomphe toujours de l'erreur. Voyez les Anglais: cette nation ſage & éclairée a livré les queſtions les plus délicates à la diſcuſſion & à l'examen. M. *Hume*, ce fameux ſceptique, eſt auſſi honoré parmi eux que l'homme le plus ſoumis à la foi; vous ſavez auſſi-bien que moi qu'elle eſt un don de DIEU, & qu'il ne faut pas s'emporter contre ceux qui, manquant de ce précieux flambeau, veulent y ſuppléer par la conviction qui réſulte de l'examen. Nos magiſtrats, dont la religion ſurpriſe s'eſt alarmée trop légèrement, rendront juſtice aux vues utiles de ces hommes éclairés; qui travaillaient à la gloire de la nation, en inſtruiſant l'univers. L'Europe entière demande avec tant d'empreſſement la continuation de cet ouvrage, qu'ils ſeront forcés de ſe rendre à ce cri général?

LE PRETRE.

Vous nous citez ſans ceſſe les Anglais, & c'eſt le mot de ralliement des philoſophes; vous avez pris à tâche de louer cette nation

féroce, impie & hérétique ; vous voudriez comme eux avoir le privilége d'examiner, de penser par vous-même, & arracher aux ecclésiastiques le droit immémorial de penser pour vous, & de vous diriger. Vous voulez qu'on admire des gens qui sont nos ennemis de toute éternité, qui désolent nos colonies, & qui ruinent notre commerce ; vous ne vous contentez donc pas d'être infidelle à la religion, vous l'êtes encore à l'État ! Le ministère aura peut-être la faiblesse de fermer les yeux sur votre trahison, mais nous trouverons les moyens de vous punir.

On ne prononcera plus de discours à l'académie qui ne soit une satire des philosophes anglais, & l'on n'adoptera dans le conseil de Versailles aucune des maximes de celui de Kensington.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Ce sera bien fait ; mais c'est assez parler des Anglais ; & pour abréger notre conversation, dites-moi, je vous prie, d'où vient votre déchaînement contre les encyclopédistes ? avez-vous lu leur ouvrage avec attention ?

LE PRETRE.

Non assurément, je ne suis pas assez scélérat pour avoir souillé mon esprit de la lecture d'un ouvrage aussi profane : je n'en ai pas lu un mot, je n'en lirai jamais rien ; je me contenterai de le décrier dans mon journal, & de faire imprimer toutes les semaines que c'est le livre le plus dangereux qui ait jamais été composé.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Votre projet eſt très-ſenſé, aſſurément; mais ne ferait-il pas plus équitable de le juger après l'avoir lu, que de vous en fier à des rapports peut-être infidelles, & peut-être intéreſſés? A quel égard encore vous a-t-on dit qu'il fût dangereux?

LE PRETRE.

A tous égards: la théologie n'eſt point celle de la ſorbonne; la morale n'eſt point celle des jéſuites; la médecine n'eſt point celle de la faculté de Paris; l'art militaire eſt composé ſur des mémoires pruſſiens; la marine & le commerce ſur des mémoires anglais: en un mot, tout en eſt déteſtable.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà qui eſt raiſonner à la fin; & ſi vous m'aviez dit tout cela d'abord, notre diſpute aurait été plutôt terminée.

LE PRETRE.

Je vois que ſi je diſais encore un mot, vous abjureriez la philoſophie pour afficher la dévotion; mais nous ne voulons plus de toutes ces palinodies qui font rire les incrédules, & qui vous raccommodent avec les bonnes gens de notre parti, qui ſont dupes de vos ſimagrées: les ouvrages que vous avez faits contre la religion & ſes miniſtres reſtent, & la rétractation périt. Il faut que vous ſoyez toute votre vie un objet de ſcandale, que vous mouriez dans l'impénitence, & que vous ſoyez damné éternellement. Je ne veux plus de com-

merce avec vous, & je vous déclare que l'ouvrage eſt abominable d'un bout à l'autre, qu'il fallait non-ſeulement le ſupprimer, mais encore le brûler; qu'il fallait faire le procès à tous ceux qui y ont travaillé, à ceux qui l'ont imprimé, à ceux qui l'ont acheté, & que vous êtes tous des athées, des déiſtes, des ſociniens, des ariens, des ſémi-pélagiens, des manichéens, &c. &c. &c.

N'avez-vous pas eu l'irréligieuſe affectation de louer les anciens qui étaient dans les ténèbres du paganiſme, aux dépens des modernes qui ſont éclairés du flambeau de la révélation? N'avez-vous pas pouſſé l'impiété juſqu'à comparer le ſiècle idolâtre d'*Auguſte* au ſiècle chrétien de *Louis XIV*?

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Je me retire enchanté de votre érudition & de votre douceur, en vous exhortant à ne pas laiſſer refroidir le zèle dont je vous vois animé: voici un de vos adverſaires dont je vous recommande la converſion, puiſque vous avez dédaigné la mienne.

XXXI.

ENTRE UN PRÊTRE ET UN MINISTRE PROTESTANT.

LE PRETRE.

ENTREZ, entrez, Monsieur ; vous me trouvez ici bien échauffé ; ne croyez pas, je vous prie, que ce soit en parlant de controverse que ma bile s'est allumée : je ne songe plus ni à *Calvin* ni à *Luther* ; ce n'est plus contre les réformateurs que je veux écrire ; ce ne sera plus le mot d'hérétique que je ferai raisonner dans mes écrits & dans mes sermons. Je veux poursuivre les philosophes, les encyclopédistes ; & voilà les vrais schismatiques. Il faut que nous oublions tous nos démêlés, que nous nous passions mutuellement nos dogmes & nôtre doctrine, & que nous nous réunissions contre cette engeance pernicieuse qui a voulu nous détruire : car ne vous y trompez pas, ils en veulent également à tous les ecclésiastiques, à toutes les religions ; ils prétendent établir l'empire de la raison : & nous resterions tranquilles dans ce danger !

LE MINISTRE.

Monsieur, je loue infiniment le dessein où vous êtes de perdre ceux qui veulent nous décréditer, mais j'en blâme la manière ; il faut s'y prendre plus doucement, & par-là plus surement :

sutement : presque toujours on se nuit à soi-même en poursuivant son ennemi avec trop de passion & d'acharnement. Je sais bien aussi qu'il ne faut pas trop raisonner, & que ces gens-là sont assez subtils pour en imposer à ceux qui examinent ; mais il faut décrier les auteurs, & alors l'ouvrage perd certainement son crédit. Il faut adroitement empoisonner leur conduite ; il faut les traduire devant le public comme des gens vicieux, en feignant de pleurer sur leur vices ; il faut présenter leurs actions sous un jour odieux, en feignant de les disculper : si les faits nous manquent, il faut en supposer, en feignant de taire une partie de leurs fautes. C'est par ces moyens-là que nous contribuerons à l'avancement de la religion & de la piété, & que nous préviendrons les maux & les scandales que les philosophes causeraient dans le monde s'ils y trouvaient quelque créance.

LE PRETRE.

Voilà qu'on vous surprend toujours dans ce malheureux défaut de la tolérance qui vous a séparés de nous, & qui s'oppose aux progrès de votre religion. Ah! si, comme nous, vous brûliez, vous envoyiez à la potence, aux galères, il y aurait un peu plus de foi parmi vous autres, & l'on ne vous reprocherait pas de tomber dans le relâchement.

Vous me direz peut-être que notre zèle s'est bien ralenti, & que si nous n'avions pas les billets de confession, on ne distinguerait plus notre religion de la vôtre ; mais laissez faire.

les janséniſtes & les auteurs du journal chrétien.

LE MINISTRE.

Il eſt vrai que nos idées ſont différentes ſur les moyens d'étendre la foi, mais nous avons eu quelques-uns de ces momens brillans que vous regrettez, & le ſupplice de *Servet* doit exciter votre admiration & votre envie. La corruption des mœurs met des entraves à notre zèle, mais je réponds de moi & de mes confrères, & ſi l'autorité ſéculière voulait ſeconder le zèle eccléſiaſtique, nous offririons de bon cœur ſur le même bûcher un ſacrifice à DIEU, dont l'odeur lui ſerait certainement bien agréable.

LE PRETRE.

Je ſuis enchanté de ce que vous me dites, & je vois que nous ne différons que par la conduite, & non par les intentions. Puiſque nous penſons de même, exterminons donc les philoſophes, tout eſt permis contre eux ; ſuppoſons-leur des crimes, des blaſphèmes ; déférons-les au gouvernement comme ennemis de la religion & de l'autorité : excitons les magiſtrats à les punir, en y intéreſſant leur ſalut ; & s'ils ſe refuſent à nos pieux deſſeins, flétriſſons les encyclopédiſtes dans nos écrits, anathématiſons-les dans la chaire, & pourſuivons-les ſans relâche.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, & je crois même que notre union ſecrète produira un très-bon effet : ce pieux ſyncrétiſme ne ſera point ſoupçonné du

public, qui, voyant les deux partis acharnés contre ces gens-là, ne manquera pas de les croire très-criminels; mais cependant que gagnerons-nous à tout cela? Je vous avoue que j'aime bien à décrier ceux qui attaquent la religion & ses ministres; mais si l'on gagnait davantage à les louer, cela deviendrait embarrassant. Nous autres ministres protestans, nous sommes mariés, nos bénéfices sont des plus minces, & nous nous devons à notre famille : on n'a point de considération dans le monde sans argent, & on doit procurer de la considération à ses enfans. Si en disant du mal des philosophes & du bien de leurs ouvrages, ou du bien de leurs personnes & du mal de leurs ouvrages; ou même si en louant le tout on vendait mieux ses feuilles, il faudrait bien se soumettre à cette nécessité.

S'ils voulaient même acheter la paix, cela dépendrait des conditions : si, par exemple, on pouvait les engager à n'attaquer que les luthériens, ce serait un moyen d'accommodement, & ce serait les faire travailler pour nous; mais s'ils veulent absolument que cela soit plus général, ne pourrait-on pas, moyennant une petite redevance, leur abandonner la morale, qui dans le fond tient plus à la jurisprudence qu'à la religion, & les moines, que vous n'aimez pas mieux que nous? par ce léger sacrifice nous sauverions les dogmes & les prêtres, ce qui est pourtant l'essentiel; nous occuperions les philosophes, & nous aurions la gloire de les rendre nos tributaires.

LE PRETRE.

Ah fi donc ! quoi ! l'intérêt peut trouver place dans votre cœur, quand il s'agit de celui de la religion, vous pouvez balancer entre DIEU & *Mammon ?* il s'agit bien de vendre ses feuilles, il s'agit de les faire lire ; je vendrais plutôt mon manteau pour acheter du papier & des plumes, & écrire contr'eux. D'ailleurs que voulez-vous qu'ils vous donnent ? ce sont des gueux qui ne vivent que de ce qu'ils volent. Je suis si fort indigné de vos vues sordides que je romprais pour jamais avec vous si j'avais moins à cœur l'écrasement de cette canaille ; mais vous m'êtes nécessaire pour l'exécution de mon projet ; & puisqu'il vous faut de l'argent, je vous ferai avoir une pension de mille écus sur la caisse des nouveaux convertis : j'exigerai seulement une petite condition, c'est que vous me fassiez quelques sermons dont j'ai besoin contre les encyclopédistes, pour les gens d'une certaine espèce, & vous m'en ferez bien aussi trois ou quatre sur la controverse pour le peuple.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, je ferai le tout en conscience : je n'ai jamais prêché contre les encyclopédistes ; il faudra des sermons tout neufs, ma santé est faible, & pourrait se ressentir de ce travail : ainsi je ne vous en ferai pas sur la controverse, mais je pourrai vous en retourner trois ou quatre des miens sur cette matière.

Vous vous êtes scandalisé de ce que je pen-

fais à l'intérêt ; mais vous cesserez bientôt de l'être, lorsque vous saurez que j'applique cet argent à de bonnes œuvres, & que je destine cette pension à l'entretien d'un pauvre homme auquel je m'intéresse très-particulièrement. Ne vous étonnez donc pas, si je vous demande qu'elle soit payée régulièrement, & même d'avance, si cela se peut.

LE PRETRE.

Je vous le promets, & l'usage que vous faites de cet argent vous rend toute mon estime ; mais n'avez-vous jamais lu ce livre dont je ne saurais prononcer le nom sans frémir ? Je ne l'ai pas vu, mais on dit qu'au mot *vie*, l'article de *vie heureuse* fait dresser les cheveux. Tolère-t-on cet ouvrage de satan dans le pays où vous vivez.

LE MINISTRE.

J'en ai lu quelque chose, & en effet ce livre est plein de blasphèmes & d'impiétés. Le mot *vie* que vous citez n'est pas encore fait ; mais sans doute qu'il serait affreux s'il était imprimé.

On a souffert cet ouvrage dans ma patrie : quoique j'aie bien fait quelques tentatives pour en faire saisir une cinquantaine d'exemplaires qui y sont répandus, & que je voulais faire confisquer au profit des ecclésiastiques, parce qu'ils sont à l'abri de la contagion, & que l'ayant entre leurs mains, ils l'auraient mieux réfuté. La chose a souffert quelque difficulté ; & pour diminuer au moins la grandeur du mal, j'en ai emprunté sous main quelques exem-

plaires que je n'ai point rendus : j'ai imaginé, pour les retrancher de la société, de les envoyer en Espagne, où je les ai fait payer le double de leur valeur aux *libertins* qui les ont achetés : après quoi j'en ai donné avis au grand-inquisiteur, qui a fait saisir & brûler les exemplaires, mettre à l'inquisition les gens qui en étaient possesseurs, & qui m'a envoyé cent pistoles d'or pour le service que j'ai rendu à la religion.

LE PRETRE.

Il y a bien quelque chose à dire contre la délicatesse dans ce que vous me racontez-là ; mais la fin de l'action en sanctifie les moyens, & je vous absous pour toutes celles de la même nature, passées, présentes & à venir.

LE MINISTRE.

Puisque vous approuvez mon zèle, & que vous croyez qu'on peut se permettre quelques négligences en morale, lorsqu'il s'agit des intérêts de la religion, je vais vous narrer un petit fait que vous entendrez dans son vrai sens, & qui pourrait être mal interprété par le vulgaire, qui ne juge jamais que sur les apparences. J'avais vu dans une bibliothèque qui m'était ouverte un manuscrit, dont la publication pouvait nuire à la cour de Rome, & qui inquiétait fort sa sainteté ; un premier mouvement de zèle me porta à m'en saisir pour le faire imprimer & combattre nos ennemis, mais je pensai qu'il serait plus politique d'en faire un sacrifice au saint père, qui m'en saurait gré, & respecterait une religion dont les mi-

niſtres ſe conduiſaient avec cette modération & ce déſintéreſſement : car je le laiſſais abſolument maître des conditions : il fut en effet très-ſenſible à ma démarche, me fit remercier, & m'envoya mille écus en échange du manuſcrit, dont j'ai gardé une copie à tout événement. Il ne s'en tint pas là : il donna un bénéfice de cinq cents écus à un prêtre de ma connaiſſance que je lui recommandai, & qui en a partagé le revenu avec moi juſqu'à ſa mort.

LE PRETRE.

J'approuve infiniment votre conduite ; mais comme vous le dites, il faut avoir une piété bien éclairée pour démêler le mérite de cette action, & je ne ſerais pas ſurpris que les gens du monde s'y trompaſſent. Il y a cependant cette copie qui. . . . . .

LE MINISTRE.

Puiſque nous ſommes ſur le ton de la confiance, il faut que je vous faſſe une confeſſion entière, & que je vous montre juſqu'où j'ai pouſſé le zèle & la charité. J'écrivais contre les philoſophes, & voyant que mes ouvrages n'étaient pas un préſervatif ſuffiſant contre la malignité des leurs, je tentai une autre voie : je m'adreſſai au plus dangereux & au plus écouté d'entr'eux ; je cherchai à gagner ſa confiance, & aprés y avoir réuſſi, je lui propoſai d'être l'éditeur de ſes œuvres ; je penſai que le public, raſſuré, en voyant mon nom à côté de celui de l'auteur & à la tête de l'ouvrage, (dans une préface compoſée avec cette pieuſe adreſſe qu'inſpire la vraie dévotion aux gens

de notre état) le lirait non-seulement sans défiance, mais même avec édification; tant il faut peu de chose pour se rendre maître des opinions: par-là je parais le coup que l'on voulait porter à la religion, je sanctifiais les choses profanes, & je changeais en un baume salutaire le poison que nos ennemis avaient préparé. La chose était prête à réussir, l'auteur allait me faire présent d'un de ses manuscrits, le marché était fait avec un libraire qui devait m'en donner un louis d'or par feuille, & deux cents exemplaires que j'aurais vendus, tandis que j'aurais fait faire quelques changemens aux siens, lorsqu'on m'a traversé; mais aussi j'ai bien dit du mal du livre, & ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas fait à l'auteur.

LE PRÊTRE.

Cela est très-bien encore; mais je vois toujours de l'argent dans tout ce que vous faites, & j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas.

LE MINISTRE.

Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit tout à l'heure de l'usage que j'en fais: vous me forcez à vous répéter que je le consacre à de bonnes œuvres, & je puis vous assurer avec vérité que les petites sommes que j'ai reçues ont été remises fidellement entre les mains de ce pauvre homme dont je vous ai parlé; j'aurais bien des choses à vous raconter encore, si je vous disais tout ce que j'ai fait pour lui: mais je craindrais d'abuser de votre complaisance; & ce sera pour la première entrevue.

LE PRÊTRE,

UN PRÊTRE.

J'approuve tout ce que vous avez fait, les motifs en ſont louables, & je vous eſtimerais fort ſi vous aviez un peu plus de chaleur contre nos ennemis. Chacun a ſa manière : je vous avoue que je préfère les voies abrégées ; j'aime mieux perſécuter : travaillez tout doucement par la ſape, tandis que j'irai avec le fer & le feu renverſer & brûler tout ce qui m'oppoſera quelque réſiſtance.

LE MINISTRE.

Bon jour, Monſieur ; j'avais oublié de vous dire que tout ceci doit être fort ſecret entre nous, & que tout ce que j'écrirai doit être anonyme : n'oubliez pas non plus la penſion, & ſouvenez-vous qu'elle eſt deſtinée à un pauvre homme.

LE PRÊTRE.

Bon jour, Monſieur, n'oubliez pas les ſermons, & ſouvenez-vous qu'ils ne ſauraient être trop forts.

FIN.

TABLE
DES
DIALOGUES ET ENTRETIENS
PHILOSOPHIQUES
Contenus dans ce volume.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

Fin de la Table des Dialogues.

